GENERAL LIBRARY,
UNIV. OF MICH.
MAY 2 1900

7e Année. N° 8. 15 Avril 1900.

LA REVUE DE PARIS

SOMMAIRE

		Pages.
Gerhart Hauptmann	*Le Garde-Barrière*	669
Maurice Lœwy, Pierre Puiseux	*La Lune*	700
Paul Hervieu	*Pessimisme et Comédie*	727
Auzias-Turenne	*Le Roi du Klondike* (3e partie)	747
Edgard Milhaud	*Le Mouvement agrarien en Allemagne*	785
Comtesse M. de Noailles	*Bittô*	817
Gustave Reynier	*Le Drame religieux en Espagne*	821
Michel Corday	*A l'Exposition. — L'Achèvement*	873
***	*Note sur le Japon*	886

PRIX DE LA LIVRAISON : **2 fr. 50**

PARIS
85bis, FAUBOURG SAINT-HONORÉ, 85bis

1900

IRRÉVOCABLEMENT

Le 1er Mai, LA REVUE DE PARIS commencera :

LE FEU

ROMAN

PAR

GABRIEL D'ANNUNZIO

LE GARDE-BARRIÈRE

I

Tous les dimanches régulièrement, à moins qu'il ne fût de service ou retenu au lit par la maladie, le garde-barrière Thiel occupait sa place à l'église de Neu-Zittau.

En dix ans, il avait été malade deux fois : la première, quand un morceau de houille, tombant du tender d'une locomotive en marche, l'avait atteint et renversé dans le fossé avec une jambe brisée; la seconde, quand il avait reçu en pleine poitrine une bouteille lancée par la portière d'un train rapide.

Sauf ces deux accidents, rien n'avait pu l'empêcher, sitôt qu'il était libre, de se rendre à l'église.

Les cinq premières années, il avait fait seul le chemin qui sépare Neu-Zittau de Schön-Schornstein, une colonie ouvrière sur la Sprée. Puis, un beau jour, il parut accompagné d'une jeune femme dont l'aspect frêle et maladif n'était guère en rapport, — de l'avis général, — avec la stature herculéenne de Thiel. Et un autre beau dimanche, devant l'autel, il mit solennellement sa main dans celle de cette même femme et lui jura fidélité éternelle.

Pendant deux ans, l'épouse délicate s'assit à côté de lui sur le banc de l'église ; pendant deux ans, le fin visage aux joues creuses se pencha sur le vieux livre de prières tout contre la

figure hâlée de Thiel — puis tout à coup le garde-barrière se retrouva seul comme autrefois.

Un jour de la semaine précédente, le glas avait sonné, voilà tout.

C'est à peine, affirmait-on, si l'on pouvait constater un changement dans les manières du garde. Les boutons de son bel uniforme des dimanches reluisaient comme autrefois et ses cheveux roux, toujours aussi huilés, se séparaient tout aussi militairement par une raie irréprochable. Peut-être courbait-il un peu plus sa nuque large et velue, peut-être suivait-il le sermon et chantait-il avec plus d'attention encore que par le passé; mais on croyait généralement que la mort de sa femme ne l'avait guère affecté, et cette opinion s'affermit encore, lorsqu'au bout d'un an Thiel se remaria. Cette fois, il avait choisi, à Alte-Grund, une forte et robuste fille de ferme.

Le pasteur lui-même se permit quelques observations lorsque Thiel vint lui faire part de son projet.

— Vous voulez donc vous remarier déjà?

— Je ne puis faire ménage avec une morte, monsieur le pasteur.

— Oui... sans doute... mais il me semble que vous êtes un peu pressé.

— C'est à cause de l'enfant, monsieur le pasteur.

La femme de Thiel était morte en couches et le petit garçon qu'elle avait mis au monde vivait et avait reçu le nom de Tobias.

— Ah! c'est vrai... l'enfant! — dit le prêtre, et son geste prouvait qu'il venait seulement de s'en souvenir; — c'est autre chose... Où le mettez-vous donc pendant que vous êtes de service?

Thiel raconta alors comment il devait confier Tobias à une vieille femme qui, un jour, l'avait presque laissé brûler, tandis qu'une autre fois, il avait roulé de ses genoux par terre sans autre mal, heureusement, qu'une grosse bosse à la tête.

« Cela ne pouvait plus continuer ainsi », ajoutait-il, « d'autant que le petit était maladif et qu'il lui fallait des soins tout particuliers... Voilà pourquoi il s'était décidé, et aussi parce qu'il avait juré à la mourante de toujours faire son possible pour assurer le bien-être de l'enfant. »

On ne trouva rien à redire contre le nouveau couple qui venait maintenant chaque dimanche à l'église. L'ancienne fille de ferme semblait créée pour le garde-barrière. A peine d'une demi-tête moins grande que lui, elle le surpassait encore par la carrure de toute sa personne. Son visage était aussi grossièrement taillé que celui de son mari, mais il lui manquait l'âme qui éclairait les traits de Thiel. Si le garde-barrière avait désiré posséder en sa seconde femme une travailleuse infatigable et une ménagère modèle, il pouvait se déclarer merveilleusement satisfait; toutefois il avait dû, sans le savoir, accepter trois choses par-dessus le marché : une nature autoritaire et dure, une humeur querelleuse et une sensualité brutale. — Au bout de six mois, on savait qui commandait dans la petite maison du garde et on le plaignait.

« C'en était, une chance, pour cette créature, d'être tombée sur un mouton comme Thiel! » — disaient les hommes indignés. — « Il y en avait d'autres chez qui elle aurait été mal reçue... Il devrait pourtant exister un moyen de mater une rosse pareille, quand ce ne serait qu'avec des coups!... Elle avait besoin d'en tâter, et sérieusement, pour que cela fît de l'effet. »

Mais Thiel, malgré ses bras vigoureux, n'y songeait guère, et ce qui mettait les autres en colère ne semblait pas le préoccuper. Il laissait d'ordinaire passer sans mot dire les récriminations interminables de sa femme, et lorsque, par hasard, il y répondait, c'était d'un ton calme et un peu traînant qui formait un singulier contraste avec la voix criarde de l'autre.

Le monde extérieur ne paraissait pas avoir de prise sur lui : on eût dit qu'il portait en lui-même un je ne sais quoi capable de contre-balancer par des satisfactions intimes tous les ennuis qu'elle lui causait.

Cependant, malgré son flegme inaltérable, à certaines heures il n'était pas d'humeur à plaisanter : toutes les fois qu'il s'agissait de Tobias, sa douceur, sa bonté d'enfant faisaient place à une fermeté contre laquelle cette mégère de Lène elle-même n'osait entrer en lutte. Mais les moments où il montrait ce côté de son caractère devinrent, avec le temps, de plus en plus rares, et finirent par disparaître. Une certaine résistance passive qu'il avait opposée, au début de leur

mariage, à l'esprit autoritaire de Lène, s'évanouit à son tour. Bientôt il ne partit plus pour son service avec la même insouciance, s'il s'était querellé avec elle, et n'avait pas réussi à la calmer. Il lui arrivait même de s'humilier jusqu'à la conjurer de faire la paix.

Son poste, isolé au milieu de la forêt de pins, n'était plus son lieu de prédilection. Le souvenir silencieux de sa première femme y était troublé à présent par la pensée de l'épouse vivante, et ce n'était plus à contre-cœur, comme au début, qu'il prenait le chemin du retour. Bien souvent, au contraire, il comptait avec une impatience passionnée les heures et les minutes qui le séparaient encore du moment où l'on venait le relever. Lui, qui avait éprouvé pour sa première femme une passion plutôt spirituelle, tomba sous la domination de la seconde par la puissance des instincts grossiers. Il finit par dépendre d'elle presque absolument. Comme sa conscience lui reprochait parfois cette interversion des rôles, il s'ingéniait à trouver vis-à-vis de lui-même les excuses les plus singulières. C'est ainsi qu'à part soi, il décida que sa cabane de garde et la portion de voie qu'il avait à surveiller seraient terrain défendu, consacré exclusivement aux mânes de la morte. Grâce à toutes sortes de subterfuges, ilavait en effet, jusque-là, réussi à empêcher Lène de jamais l'y accompagner. Et il espérait qu'il en serait toujours ainsi. Elle n'aurait pas su quelle direction prendre pour venir le rejoindre dans sa maisonnette dont elle ignorait même le numéro.

En partageant ainsi scrupuleusement son temps entre la vivante et la morte, Thiel parvint à apaiser sa conscience. Parfois, cependant, il lui arrivait de voir clair dans sa situation et de la considérer avec dégoût : c'était surtout aux heures de recueillement solitaire, lorsqu'il s'était uni de façon plus particulièrement intime avec la mémoire de sa première femme.

Pendant le service de jour, les rapports avec la morte se bornaient aux chers souvenirs de leur vie commune. Mais, une fois l'obscurité venue, quand les rafales de neige passaient sur les pins et sur la voie, dans le profond silence de minuit, à la lueur de sa lanterne, sa cabane se changeait en chapelle. Une photographie jaunie posée sur la table, sa bible

et son livre de cantiques ouverts devant lui, il lisait et chantait alternativement tout le long de la nuit, sans autre interruption que, par intervalles, le passage impétueux des trains. Il arrivait ainsi à un tel degré d'extase qu'il lui semblait voir l'image de sa femme prendre corps devant lui.

Le poste que Thiel occupait ainsi depuis dix ans, était d'ailleurs bien fait par son isolement pour exagérer les penchants naturels du garde-barrière au mysticisme. Située à trois quarts d'heure de marche, pour le moins, de toute habitation, la cabane s'élevait en pleine forêt, près d'un passage à niveau dont le garde avait la surveillance. En été, des journées entières, des semaines en hiver s'écoulaient, sans qu'un pied humain, autre que celui de Thiel ou de son collègue, franchît la voie. Les changements de température et le retour périodique des saisons mettaient seuls un peu de variété dans cette retraite ; avec les deux accidents dont Thiel avait été victime, on eût vite compté les événements qui avaient interrompu le cours régulier de son service. — Quatre ans auparavant, le train spécial qui menait l'Empereur à Breslau avait passé là à toute vapeur. — Une nuit d'hiver, l'express avait écrasé un chevreuil. — En inspectant la voie, par une chaude après-midi d'été, Thiel avait trouvé une bouteille de vin cachetée, brûlante au toucher. Quand il l'avait débouchée, un jet de mousse s'en était échappé, d'où il avait conclu que c'était une boisson fermentée, sans doute exquise... Pour la rafraîchir, il avait déposé la bouteille dans le sable humide d'une mare de la forêt; mais, quand il avait voulu la reprendre, elle avait disparu, sans qu'il pût savoir comment. Après des années, il regrettait encore cette perte.

Une source, qui jaillissait derrière sa cahute, lui apportait quelque distraction : les ouvriers qui travaillaient dans le voisinage, à la voie ou au télégraphe, venaient parfois y boire et, naturellement, on causait un peu. Le garde forestier s'y désaltérait aussi de temps à autre.

Tobias ne se développait que lentement. Il n'apprit un peu à parler et à marcher que vers la fin de sa deuxième année. Il témoignait une tendresse toute particulière à son père qui, de son côté, sentait se réveiller son ancien amour pour

l'enfant à mesure que celui-ci acquérait plus de connaissance. Mais, à mesure que cette affection augmentait, celle que la belle-mère avait jusque-là témoignée à Tobias diminuait d'autant, et lorsqu'au bout d'un an elle accoucha d'un garçon, elle n'eut plus pour l'autre qu'une aversion évidente.

A partir de ce moment, la vie fut dure pour Tobias. Pendant l'absence de son père surtout, il fut en butte à de continuelles persécutions et contraint de mettre ses faibles forces au service du petit braillard, sans recevoir en échange la moindre récompense. Sa santé en pâtit ; sa tête devint d'une grosseur extraordinaire, et son visage blême, encadré de cheveux roux ardents, au-dessus d'un petit corps rachitique, produisait un effet pitoyable. Aussi lorsque Tobias, malingre et en retard, se traînait vers la Sprée, portant péniblement dans ses bras le petit frère joufflu et crevant de santé, on prononçait derrière les fenêtres des malédictions qui, pourtant, n'osaient jamais parvenir à leur adresse.

Thiel, que cet état de choses aurait dû inquiéter plus que personne, semblait ne rien voir et ne voulait pas comprendre les allusions de voisins bien intentionnés.

II

Un matin de juin, vers sept heures, Thiel rentra de son service.

Sa femme n'avait pas fini de lui souhaiter le bonjour, que déjà elle commençait à se lamenter suivant son habitude. Le champ, qui jusqu'alors avait fourni à la famille une provision de pommes de terre suffisante, avait été repris par son propriétaire, et Lène n'avait encore pu réussir à trouver l'équivalent. Bien que ce soin rentrât dans ses attributions de ménagère, il fallait qu'elle accusât Thiel de son mécompte. « Ce serait bien sa faute si, cette année, on était obligé de payer au poids de l'or dix sacs de pommes de terre ! »

Thiel se contenta de marmotter quelques paroles, et, sans plus s'inquiéter des récriminations de Lène, il s'approcha de son aîné dont il partageait le lit les nuits où il restait à la maison.

Il se pencha sur la couche, et une expression soucieuse contracta sa bonne figure, tandis qu'il regardait l'enfant endormi. Un moment, il chassa les mouches importunes, puis il finit par réveiller le petit. Une joie touchante se peignit dans les yeux bleus et creusés de l'enfant, un sourire plaintif tirailla ses lèvres et il s'empara hâtivement de la main de son père.

Le garde l'aida à passer ses vêtements, et soudain son visage s'assombrit de nouveau : il venait de remarquer, sur la joue gauche un peu enflée de Tobias, les marques rouges de cinq doigts.

Un moment après, tout en déjeunant, Lène en revint avec plus d'ardeur que jamais à ses soucis domestiques : son mari lui coupa la parole, pour lui annoncer que le chef de gare venait de lui céder gratuitement un bout de terrain le long de la voie, tout près de sa cabane de garde, sans doute parce que le chef trouvait l'endroit trop éloigné pour lui-même. Tout d'abord Lène ne pouvait en croire ses oreilles, mais peu à peu ses doutes disparurent, et elle devint d'une humeur charmante. Elle ne tarit pas de questions sur la grandeur et la qualité du champ ; quand elle apprit qu'il contenait deux petits arbres fruitiers, sa joie ne connut pas de bornes. Bientôt elle ne trouva plus rien à demander, et, comme elle entendait retentir sans relâche la sonnette de l'épicier, — l'unique magasin, soit dit en passant, qu'il y eût dans tout le village, — elle partit comme une flèche, afin d'aller communiquer la nouvelle aux voisins. Tandis que Lène pénétrait dans la boutique noire et encombrée, le garde, resté à la maison, s'occupait uniquement de Tobias. Il l'avait installé sur ses genoux et le faisait jouer avec quelques pommes de pin rapportées de la forêt.

— Que veux-tu devenir ? lui demandait-il.

Et cette question était aussi stéréotypée que la réponse de l'enfant :

— Chef de gare !

Pour le père, ce n'était pas une plaisanterie : il élevait jusque-là ses rêves ambitieux et caressait sérieusement l'espoir qu'un jour, avec l'aide de Dieu, Tobias deviendrait quelque chose d'extraordinaire. Dès que le petit, sans savoir ce

qu'il disait, prononçait de ses lèvres pâles, la phrase habituelle : « Chef de gare », le visage de Thiel s'éclairait peu à peu, jusqu'à rayonner de félicité.

— Va, Tobias, va jouer! dit-il bientôt après.

Et, tandis qu'il allumait sa pipe à un copeau enflammé au foyer, l'enfant joyeux et timide se glissa hors de la chambre.

Thiel se déshabilla ensuite et se mit au lit, où il s'endormit après avoir, pendant un certain temps, fixé un regard indifférent au plafond bas et fendillé.

Vers midi, il se réveilla, se leva, et, tandis que sa femme préparait le repas en faisant son vacarme accoutumé, il sortit dans la rue où il attrapa immédiatement Tobias en train de gratter le plâtre d'une muraille et de se le fourrer dans la bouche.

Le garde prit son fils par la main ; ils passèrent ensemble devant les six ou huit maisons qui formaient la colonie, et ils descendirent vers la Sprée, dont on voyait reluire les eaux noires entre les feuilles déjà rares des peupliers.

Thiel s'assit sur un bloc de granit au bord du fleuve. Tout le monde était habitué à le voir à cette place pour peu que le temps fût passable ; les enfants surtout, qui s'accrochaient à lui et l'appelaient « père Thiel ». Il s'amusait avec eux et leur enseignait toutes sortes de jeux qu'il se rappelait encore de sa jeunesse.

Mais la meilleure part de ses souvenirs était réservée à Tobias : il lui taillait des flèches en bois de pin qui volaient plus haut que toutes celles des camarades, il lui faisait des flûtes en sureau, et, tout en frappant légèrement l'écorce avec le manche en corne de son couteau, il se laissait aller à chanter, de sa grosse voix rouillée, des airs patriotiques.

Les voisins lui en voulaient de ces enfantillages: ils ne pouvaient comprendre qu'il passât son temps au milieu de ces morveux; au fond, ils auraient dû lui en être reconnaissants, car leurs enfants étaient bien surveillés, grâce à lui. D'ailleurs, il s'occupait aussi d'eux sérieusement. Il faisait réciter les leçons aux aînés, les aidait à apprendre leurs versets de Bible et leurs cantiques ; avec les petits, il épelait : « B a, ba... d a, da... »

Après son repas de midi, il fit encore une sieste; ensuite il but son café, et aussitôt se prépara à rejoindre son poste.

Pour cela, comme pour toutes choses, il lui fallait beaucoup de temps. Chacun de ses mouvements était réglé depuis des années, et c'était toujours dans le même ordre qu'il reprenait sur la commode en noyer les menus objets qu'il y avait soigneusement étalés : son couteau, son carnet, son peigne, une dent de cheval et la vieille montre à double boîte. Un petit livret recouvert de papier rouge était, de sa part, l'objet d'un respect tout particulier. La nuit, il le plaçait sous son oreiller, et le jour il le portait dans la poche intérieure de sa tunique d'uniforme. Sur la reliure, Thiel avait collé une étiquette et, de sa main maladroite, il y avait tracé en caractères entortillés : *Livret de caisse d'épargne appartenant à Tobias Thiel.*

L'horloge, au long balancier et au cadran de cuivre jaune, marquait cinq heures moins le quart lorsque Thiel se mit en route. Il traversa la Sprée dans un petit canot qui lui appartenait. Sur l'autre rive, il s'arrêta plusieurs fois et se retourna en tendant l'oreille vers le hameau... Enfin, il s'engagea dans une large route de forêt et, en quelques minutes, fut au milieu des bois de pins dont les masses, d'un vert sombre, s'agitaient au-dessus de sa tête avec un murmure pareil à celui des vagues. — Il marchait sans bruit, comme sur un tapis de feutre, sur la mousse humide et le sol couvert d'aiguilles. Il trouvait son chemin sans avoir besoin de lever les yeux, ici entre les colonnes majestueuses des hautes futaies aux troncs roux, plus loin à travers les taillis aux branches enchevêtrées, plus loin encore dans les clairières réservées aux nouveaux plants, parmi lesquels se dressaient quelques pins élancés qui les protégeaient de leur ombre. Une buée transparente et bleuâtre, tout imprégnée de mille senteurs, montait du sol et adoucissait les contours des arbres. Un ciel de plomb, blanc et lourd, tombait jusque sur leurs cimes, et des bandes de corneilles se baignaient dans l'air gris en poussant leur croassement lugubre et continu. Des flaques noirâtres remplissaient les creux du chemin et reflétaient plus sombre encore cette sombre nature.

« Un temps écrasant! » se dit Thiel en sortant de sa profonde rêverie pour lever la tête.

Tout à coup ses pensées suivirent un autre cours. Il sentit

confusément qu'il devait avoir oublié quelque chose à la maison, et, en effet, après avoir exploré ses poches, il s'aperçut qu'il n'avait pas le pain dont la durée de son service l'obligeait à se munir. Il hésita un instant, immobile, puis soudain il fit demi-tour et reprit en hâte le chemin du village.

Il eut bien vite atteint la Sprée, qu'il traversa en quelques vigoureux coups de rame et, tout trempé de sueur, il se mit à gravir la pente douce qui menait à la colonie. Le vieux caniche galeux de l'épicier était étendu au beau milieu de la route. Sur la palissade goudronnée d'une pauvre masure, une corneille, tout en secouant ses plumes et en remuant la tête, lançait son cri assourdissant : «*Krai!...krai!...*» Puis d'un coup d'aile vigoureux elle s'éleva dans les airs et se laissa porter par le vent dans la direction de la forêt. Des habitants de la petite colonie, — une vingtaine de pêcheurs et de bûcherons, avec leur famille, — on ne voyait personne. Tout à coup une voix stridente rompit si violemment le silence qu'involontairement le garde s'arrêta. Son oreille percevait des sons furieux et discordants qui semblaient sortir par la fenêtre ouverte d'une maison basse, à pignon, qu'il connaissait trop bien. Étouffant avec soin le bruit de ses pas, il se rapprocha, et bientôt il reconnut nettement la voix de sa femme ; quelques pas encore et il distingua les paroles :

— Comment! vilain garnement, misérable sans cœur, tu voudrais que ce pauvre petit crève de faim!... Hein?... Attends, attends voir!... Je t'apprendrai, moi!... Et tu t'en souviendras...

Il y eut un silence de quelques secondes, puis un bruit pareil à celui d'habits qu'on bat et, presque aussitôt après, une nouvelle pluie de gros mots :

— Voyou! chenapan! vaurien! — hurlait la voix avec encore plus d'emportement. — Crois-tu que je vais, pour un avorton de ton espèce, laisser mon petit, à moi, souffrir de la faim?... Tais-toi! — cria-t-elle, quand de faibles plaintes se firent entendre — ou je t'administre une portion que tu mettras huit jours à digérer!

Les gémissements ne cessaient pas.

Le garde sentait battre son cœur à coups lourds et irréguliers; il tremblait de tout son corps, les yeux fixés

machinalement sur le sol. Plusieurs fois, il passa sa main calleuse et épaisse sur son front hâlé pour écarter une mèche de cheveux humides qui retombait toujours.

Un instant, il crut qu'il allait se trouver mal : c'était une crampe qui gonflait ses muscles et lui faisait crisper ses poings serrés. Mais cela disparut et il n'éprouva plus qu'une morne lassitude. D'un pas incertain, il franchit le seuil étroit, pavé de briques; lentement, péniblement, il gravit l'escalier qui grinçait :

— Fi!... fi!.., fi! — recommençait la voix ; et, en même temps, il entendit cracher trois fois par terre, en signe de colère et de mépris. — Sale vermine, menteur, sournois, misérable, lâche que tu es!...

Les injures s'entassaient dans un crescendo de violence, et la voix, par moments, s'étranglait de fureur.

— Mon enfant!.,. tu as voulu battre mon enfant!... toi, canaille!... tu oses frapper sur la bouche un pauvre innocent sans défense!... Quoi?... hein, quoi?... je ne veux pas me salir en te touchant... autrement!...

A ce moment, Thiel ouvrit la porte, et la femme, épouvantée, ne put achever sa phrase qui lui resta dans la gorge. Elle était livide de rage, ses lèvres contractées lui donnaient une expression mauvaise, et elle avait la main levée. Elle la laissa retomber aussitôt pour saisir le pot de lait, et essaya vainement de remplir le biberon : elle dut y renoncer, car la moitié du lait coulait à côté, sur la table. Effarée, bouleversée, elle prenait un objet, puis un autre, sans pouvoir le garder plus d'une seconde dans la main. Enfin, elle parvint à se rendre assez maîtresse d'elle-même pour s'adresser violemment à son mari : « Qu'est-ce que cela voulait dire? Pourquoi rentrait-il à cette heure-là? Est-ce que, par hasard, il voudrait l'espionner? Il ne manquerait plus que ça!... » Et tout de suite, elle ajouta qu'elle avait la conscience nette, et qu'elle n'avait à baisser les yeux devant personne.

Thiel écoutait à peine ce qu'elle disait. Ses regards allaient furtivement au petit Tobias toujours en pleurs, et, pendant une minute il sembla retenir de toutes ses forces quelque chose de terrible qui montait en lui. Puis, tout à coup, ses traits reprirent leur expression de flegme habituel; mais au fond de ses

yeux luisaient d'étranges et furtifs éclairs de désir : l'espace d'une seconde, son regard s'arrêta sur les formes opulentes de sa femme qui, le visage détourné, continuait à fourrager parmi la vaisselle, tout en cherchant à retrouver une contenance. Sa gorge pleine, à demi découverte, soulevée par l'émotion, menaçait de faire craquer son corsage, et ses jupes retroussées faisaient paraître plus larges encore ses larges hanches. Il se dégageait de cette créature une irrésistible, une invincible puissance contre laquelle Thiel ne se sentait pas de force à lutter : fine et légère comme une toile d'araignée, et pourtant solide comme une cotte de mailles, elle l'enveloppait, le retenait, le domptait, l'amollissait.

Dans cet état, il lui eût été impossible d'adresser la parole à sa femme, bien moins encore de lui dire un mot dur, de sorte que le malheureux Tobias, baigné de larmes et accroupi dans un coin avec terreur, dut voir son père, sans lui jeter un coup d'œil, aller chercher sur le buffet le morceau de pain qu'il avait oublié et, le montrant à Lène pour toute explication, repartir aussitôt avec un mouvement de tête bref et distrait.

III

Bien que Thiel se fût hâté le plus possible pour regagner son poste, il n'y arriva pourtant que quinze minutes après l'heure réglementaire.

Le garde avec lequel il alternait, — un malheureux que les brusques et inévitables changements de température avaient rendu poitrinaire, — l'attendait déjà, prêt à partir, sur la porte de la cabane, dont le grand numéro, noir sur blanc, luisait de loin parmi les troncs d'arbres.

Les deux hommes se donnèrent la main et, après avoir échangé quelques brefs renseignements, ils se séparèrent. L'un disparut dans l'intérieur de la maisonnette, tandis que l'autre traversait la voie et suivait le prolongement de la route par laquelle Thiel était venu. Sa toux convulsive se perdit peu à peu dans le lointain, et avec elle s'éteignit l'unique bruit humain de cette solitude.

Thiel, comme d'habitude, se mit à tout disposer à sa manière, dans l'espace restreint où il devait passer la nuit. Il le fit machinalement, l'esprit encore sous l'empire des émotions récentes. Il déposa son pain sur la tablette en bois bruni devant l'une des hautes et étroites fenêtres d'où l'on pouvait aisément surveiller la voie. Puis il alluma du feu dans un petit fourneau rouillé et y posa la casserole pleine d'eau. Après avoir encore rangé les divers ustensiles, pelle, tournevis, bêche, etc., il nettoya sa lanterne et la remplit de pétrole.

Il avait à peine fini, que le timbre électrique annonça, par trois coups stridents et répétés, qu'un train venant de Breslau avait quitté la dernière station. Sans témoigner la moindre hâte, Thiel demeura encore un bon moment à l'intérieur de la cabane, puis, tenant en main le drapeau et la cartouchière, il se dirigea d'un pas traînant et nonchalant vers le passage à niveau éloigné d'une vingtaine de mètres. Quoique ce chemin fût bien rarement fréquenté, Thiel en fermait et en ouvrait consciencieusement les barrières à chaque train. Cette besogne achevée, il attendit, appuyé contre les piliers noirs et blancs.

Le chemin de fer coupait à droite et à gauche par une ligne régulière l'infini de la forêt verte. A égale distance de chaque côté, les masses touffues s'écartaient, ouvrant un mince couloir, que remplissait la voie couverte de gravier rougeâtre. Les rails noirs et parallèles ressemblaient de loin à un immense filet de fer, dont les mailles étroites se seraient réunies, à l'extrême sud et à l'extrême nord, en un point de l'horizon.

Le vent s'était levé et chassait des vagues légères au loin, tout le long de la forêt. De sourds accords sortaient des poteaux télégraphiques plantés au bord de la voie, et, sur les fils, jetés de l'un à l'autre comme la toile d'une gigantesque araignée, de petits oiseaux gazouillaient, serrés en longues files. Un pic vola en sifflant par-dessus la tête de Thiel, sans qu'il daignât lui accorder un regard.

Le soleil dont le globe venait d'apparaître, suspendu sous une épaisse masse de nuages, pour descendre bientôt derrière le sombre océan des cimes, versait encore ses torrents de pourpre sur la forêt. Les troncs élevés des pins qui dressaient

leurs colonnes de l'autre côté de la voie s'allumèrent sous les rayons et brillèrent comme du fer en fusion.

Les rails aussi se mirent à flamber comme des serpents de feu, mais ils furent les premiers à s'éteindre; alors lentement la lueur monta du sol, incendiant d'abord les branches inférieures des arbres, tandis que les couronnes restaient dans une lumière blafarde, puis frôlant d'un reflet rougeâtre l'extrême pointe de scimes. Le spectacle était grandiose, dans un silence solennel. Le garde restait toujours immobile auprès de la barrière; enfin il fit un pas en avant, Un point noir se montrait à l'horizon, là où les rails se rejoignaient, et grossissait peu à peu, mais il semblait ne pas bouger; brusquement il s'anima et se rapprocha. Une vibration passa sur les rails, un grondement, un cliquetis rythmique, un roulement sourd qui augmentait de plus en plus, et finalement comparable à la charge de tout un régiment de cavalerie.

Un souffle haletant, un mugissement s'enfla, traversant l'air, et soudain ce fut un déchirement: un fracas de tempête en fureur remplit l'espace, les rails se courbèrent, la terre trembla... un courant d'air violent... un nuage de poussière, de vapeur et de fumée... le monstre noir et soufflant était passé.

Comme il avait grandi, le bruit s'éteignit peu à peu. La vapeur se dissipa, le train, redevenu un point noir, disparut au loin, et le silence solennel plana de nouveau sur les bois...

— Minna!... murmura le garde, comme s'il sortait d'un rêve.

Et il retourna vers sa cabane. Après s'être préparé un médiocre café, il s'assit et, tout en avalant de temps en temps une gorgée, il considérait, de ses regards, absents un vieux bout de journal ramassé quelque part sur la voie.

Peu à peu il fut pris d'un singulier malaise. Il en accusa la chaleur intense que répandait le poêle dans la petite pièce, et enleva son habit et son gilet, puis, ne se trouvant pas mieux, il se leva, saisit une bêche dans le coin et se rendit au champ qu'on venait de lui céder.

C'était une étroite bande de terrain sablonneux où pullulaient les mauvaises herbes; les deux petits arbres fruitiers, dans tout l'éclat de leur floraison, étaient blancs comme la neige.

Thiel se calma et sentit un doux bien-être le pénétrer.

— Eh bien, donc, au travail !

La bêche s'enfonçait en grinçant dans la terre, et les mottes humides tombaient lourdement en s'émiettant derrière lui. Il travailla quelque temps sans interruption, puis tout à coup il s'arrêta et, secouant plusieurs fois la tête d'un air soucieux, il se dit à haute voix :

— Non, non, ce n'est pas possible !

Et encore une fois :

— Non, non, ce n'est pas possible !

Il lui était venu subitement à l'idée que désormais Lène serait souvent là pour s'occuper du champ, et qu'alors tout son plan d'existence risquait fort d'être bouleversé. Au plaisir que lui avait causé la propriété de ce terrain succéda brusquement une sorte de répulsion. En hâte, comme s'il avait été sur le point de commettre une mauvaise action, il arracha la bêche du sol et la reporta dans la hutte. Là, il retomba dans de pénibles réflexions. Il ne savait guère pourquoi, mais, bien qu'il cherchât à s'y accoutumer, l'idée que Lène passerait des journées entières auprès de lui pendant son service, lui devenait de plus en plus insupportable. Il lui semblait qu'on voulait toucher à ce qu'il avait de plus précieux et qu'il devait se tenir prêt à le défendre; involontairement ses muscles se tendirent, et un rire sec et provocant s'échappa de ses lèvres. Effrayé par ce bruit, il releva les yeux et perdit le fil de ses pensées; lorsqu'il l'eut retrouvé, ce fut pour se laisser aller de nouveau aux mêmes préoccupations.

Et soudain, quelque chose comme un rideau noir se déchira devant lui : sa vue troublée reprit toute sa lucidité. Il eut l'impression qu'il sortait d'un sommeil comparable à la mort, qui avait duré deux ans, et, secouant la tête d'un air d'incrédulité, il considéra tout ce que, pendant ce temps, il avait laissé s'accomplir d'épouvantable. Le martyre de son aîné, gravé dans son esprit par les événements de ces dernières heures, lui apparut clairement. Rempli de pitié et de repentir, il éprouva en même temps une honte profonde d'avoir vécu dans cette lâche indifférence, sans chercher à défendre le pauvre petit, sans même avoir le courage de s'avouer à quel point il souffrait.

Tandis qu'il se reprochait ainsi toutes ses fautes, il fut envahi par une lourde fatigue et s'endormit, le dos courbé, le front dans sa main, appuyé sur la table.

Depuis quelque temps il était ainsi, quand, d'une voix étranglée, il se mit à crier plusieurs fois :

— Minna !... Minna !...

Ses oreilles étaient remplies de bourdonnements aussi forts que le bruit d'une cascade, l'obscurité l'enveloppait, il écarquilla les yeux et se réveilla. Ses membres se raidirent, une sueur froide lui sortait par tous les pores, son pouls battait irrégulièrement et son visage était trempé de larmes. Il faisait nuit noire; il voulut regarder vers la porte, mais il ne savait de quel côté se tourner; chancelant, il se leva : son angoisse persistait. Au dehors, la forêt s'agitait avec un bruit de marée, le vent lançait des giboulées de grêle et de pluie contre le toit de la maisonnette. Thiel tâtonnait, en détresse, tout autour de lui. Pendant un instant, il eut l'impression qu'il se noyait... Et soudain, une lueur bleuâtre flamboya : on eût dit des gouttes de lumière céleste tombant dans l'atmosphère terrestre pour s'y fondre aussitôt. Mais cela avait suffi au garde pour se retrouver : il étendit la main vers sa lanterne, qu'il put heureusement saisir; au même instant, dans le lointain du ciel le tonnerre gronda; ce fut d'abord un grognement sourd et contenu; puis, roulant de plus en plus près, comme des vagues brèves qui déferlent, il éclata furieux, remplissant toute la nature de son fracas assourdissant.

Les vitres cliquetèrent, le sol trembla. Thiel avait réussi à faire de la lumière; son premier regard fut pour sa montre: il y avait à peine cinq minutes jusqu'à l'arrivée du train express. Craignant de ne pas avoir entendu le signal, il se dirigea vers la barrière aussi rapidement que le lui permettaient la tempête et l'obscurité; il n'avait pas fini de la fermer que le timbre électrique retentit. Le vent en déchirait les sons et les éparpillait dans toutes les directions. Les pins se courbaient, heurtant, avec des grincements et des craquements lugubres, leurs branches les unes contre les autres. Un moment, la lune se montra, telle qu'un disque d'or pâle, entre des nuages. A sa clarté, on voyait le déchaînement de la bourrasque sur les cimes noires des arbres. Les branches des

bouleaux qui pendaient sur la voie ondoyaient de droite et de gauche comme des queues de chevaux fantômes, et au-dessous les rails, luisant d'humidité, reflétaient par places la lueur pâle de l'astre.

Thiel arracha sa casquette : la pluie lui faisait du bien et coulait sur son visage, mêlée à ses larmes. Son cerveau bouillonnait; des souvenirs obscurs de ce qu'il avait aperçu en rêve se chassaient l'un l'autre. Il lui avait semblé voir Tobias, torturé par quelqu'un d'une façon si atroce qu'à présent encore, lorsqu'il y pensait, son cœur cessait de battre. Une autre apparition lui revenait plus distincte; c'était sa première femme : elle arrivait, il ne savait d'où, le long des rails, elle avait l'air bien malade et, pour tous vêtements, ne portait que des haillons. Elle avait passé sans se détourner devant la cabane de Thiel, et enfin, — là le souvenir se brouillait, — pour un motif quelconque, elle ne pouvait plus avancer qu'à grand'peine; plusieurs fois même elle était tombée...

Thiel se creusait l'esprit et il comprit enfin qu'elle fuyait... Il n'y avait pas à en douter : pourquoi, sans cela, eût-elle jeté en arrière ces regards épouvantés, pourquoi eût-elle continué à se traîner quand ses pieds refusaient presque de la soutenir? Oh! ces regards affreux!

Elle emportait quelque chose enveloppé de linges, quelque chose de flasque, d'inerte et de sanglant, et la façon dont elle fixait les yeux dessus rappela à Thiel des scènes du passé. Il songea à sa femme mourante et à l'expression de désespoir intense, de tourment infini avec laquelle elle contemplait sans relâche l'enfant à peine né qu'elle allait abandonner. Cette expression, Thiel ne devait jamais l'oublier, pas plus qu'il n'oublierait qu'il avait un père et une mère.

Où était-elle allée? Il n'en savait rien; mais ce dont il était sûr, c'est qu'elle l'avait quitté : elle n'avait pas fait attention à lui, elle s'était enfoncée de plus en plus dans la tempête et dans la nuit. Il l'avait appelée alors : « Minna! Minna! » et cela l'avait réveillé.

Deux feux ronds et rouges perçaient l'obscurité comme les yeux de quelque géant monstrueux. Un reflet sanglant les précédait et changeait les gouttes de pluie en gouttes de sang. On eût dit qu'une pluie de sang tombait du ciel.

Thiel était affolé : son angoisse croissait à mesure que le train se rapprochait. Il confondait le rêve et la réalité. Il voyait toujours sa femme errant sur les rails, et sa main chercha la cartouchière comme s'il avait eu l'intention de faire arrêter le train lancé à toute vapeur. Heureusement, il était trop tard : déjà les lumières l'éblouissaient et le train filait devant lui.

Le reste de la nuit, Thiel ne trouva guère de repos. Il était tourmenté du désir de rentrer à la maison et de revoir Tobias ; il lui semblait qu'il en était séparé depuis des années. A la fin, son inquiétude fut si violente, qu'il fut plusieurs fois tenté d'abandonner son poste.

Pour faire passer le temps il se décida, dès que le jour parut, à inspecter le bout de ligne dont il avait la surveillance. Un bâton dans la main gauche, dans la droite une longue clef à vis, il avança sur la voie dans la lueur grise de l'aube.

Çà et là il resserrait un boulon, ou bien il frappait sur les tiges de fer arrondies qui relient les rails.

La pluie et le vent avaient diminué et, dans les intervalles des nuages, on apercevait par instants un coin du ciel bleu pâle.

Le bruit régulier de ses semelles sur le métal dur et le murmure monotone de la pluie dégouttant des arbres finirent par apaiser Thiel.

A six heures, on vint le remplacer : sans retard, il reprit le chemin du logis. C'était un dimanche et une radieuse matinée. Les nuages se dissipaient et descendaient à l'horizon : le soleil levant, pareil à un rubis colossal, jetait ses flots de lumière sur la forêt.

Les rayons, joints en faisceaux, traversaient l'enchevêtrement des troncs d'arbres, ici teignant en rose une île de fougères aux fines dentelures, là, changeant en coraux les mousses grises et argentées du sol. La rosée de feu coulait des branches, des écorces et des herbes ; des nappes de clarté se répandaient sur la terre. L'air était plein d'une fraîcheur qui vous pénétrait le cœur et, dans l'esprit de Thiel, les sombres images de la nuit peu à peu s'effacèrent.

Elles disparurent tout à fait lorsqu'en entrant dans la

chambre il vit, sur le lit ensoleillé, le petit Tobias avec de plus belles couleurs que jamais.

Dans le courant de la journée, Lène crut plusieurs fois remarquer en lui quelque chose d'anormal : par exemple, à l'église, quand elle s'aperçut qu'au lieu de regarder dans son livre il l'examinait elle-même de côté; puis, dans l'après-midi, quand, au moment où Tobias prenait sur son bras le poupon, qu'il devait promener dehors comme d'habitude, Thiel le lui enleva pour le déposer, sans mot dire, sur les genoux de Lène. Mais c'était tout; à part cela, il n'y avait rien de particulier dans ses manières.

Thiel, qui depuis la veille n'avait pu réussir à s'étendre, se mit au lit avant neuf heures, car le lendemain était jour de service.

Au moment où il allait s'endormir, sa femme lui annonça qu'elle l'accompagnerait dès le matin à la forêt pour bêcher le champ et y planter des pommes de terre.

Il tressaillit, mais, bien qu'il fût tout à fait réveillé, il continua à fermer les yeux.

« Il était grand temps de s'y mettre, disait Lène, si l'on voulait avoir une récolte. » Elle ajouta qu'elle emmènerait les enfants, car sans doute il faudrait y passer la journée entière. Thiel marmotta quelques paroles indistinctes auxquelles Lène ne prit pas garde. Elle lui tournait le dos et, à la lumière d'une chandelle, était en train de dégrafer son corsage et de laisser tomber ses jupes.

Brusquement, elle se retourna, sans se rendre compte elle-même pourquoi,et elle aperçut son mari, qui, le visage terreux et consumé de passion, à demi soulevé sur le lit, la regardait fixement avec des yeux brûlants.

— Thiel! cria-t-elle, moitié fâchée, moitié effrayée,

Et lui, comme un somnambule que l'on appelle par son nom, sortit de sa torpeur, murmura des mots sans suite et, se rejetant sur les oreillers, tira la couverture par-dessus sa tête.

Le lendemain matin, Lène fut la première à sauter du lit. Sans bruit, elle fit les préparatifs nécessaires à l'excursion. Elle étendit le poupon dans son petit chariot, puis réveilla Tobias et l'habilla. Quand il apprit où l'on allait, il eut un sourire de joie. Tout était achevé et le café fumait déjà sur la

table quand Thiel à son tour s'éveilla. Sa première impression à la vue de tous ces apprêts fut le mécontentement; il aurait bien voulu protester, mais il ne savait comment s'y prendre.

Quelles raisons plausibles eût-il pu donner à Lène? D'ailleurs, la petite figure de plus en plus rayonnante de Tobias influait peu à peu sur lui et, finalement, il n'aurait plus eu le courage d'élever la moindre objection, tant le plaisir que l'enfant se promettait de cette course était évident.

Thiel n'en resta pas moins soucieux tout en cheminant à travers la forêt. Il poussait péniblement sur le sable épais la petite voiture toute couverte de fleurs cueillies par Tobias,

Le gamin exultait; son béret de peluche brune sur la tête, il sautillait dans les fougères, cherchant à attraper, un peu maladroitement, les transparentes libellules qui voltigeaient au-dessus.

Dès qu'on fut arrivé, Lène voulut examiner le champ. Sur la lisière herbeuse d'un petit bois de bouleaux, elle jeta le sac rempli de pommes de terre en morceaux qu'elle devait planter, et, s'agenouillant, elle fit passer le sable brun entre ses doigts rugueux.

Thiel l'observait inquiet.

— Eh bien! comment est la terre?

— Tout aussi bonne qu'au bord de la Sprée.

Le garde se sentit soulagé : il avait craint qu'elle ne fût mécontente, et, rassuré, il se gratta la barbe.

Après avoir avalé rapidement une croûte de pain, la femme se débarrassa de son fichu et de sa jaquette et se mit à retourner la terre avec la rapidité et l'égalité d'une machine. A intervalles réguliers, elle se redressait et reprenait haleine en respirant profondément, mais ce n'était chaque fois que l'affaire d'un instant, à moins qu'il ne fallût calmer le poupon en l'allaitant, ce qu'elle faisait à la hâte, la gorge haletante et couverte de sueur.

— J'ai à inspecter la voie, je vais emmener Tobias, lui cria Thiel au bout d'un moment, du seuil de la cabane.

— Ah! non, quelle bêtise! lui cria-t-elle, à son tour; qui donc restera auprès du petit?... Arrive ici! — ajouta-elle plus fort encore, voyant que le garde, sans avoir l'air de l'entendre, s'en allait avec Tobias.

Elle eut d'abord envie de courir après eux, mais la crainte de perdre du temps la retint.

Thiel alors suivit la voie avec Tobias. L'enfant était tout excité : ce qu'il voyait était si nouveau, si étrange pour lui ! Il ne comprenait pas ce que signifiaient ces longues barres de fer noires, chauffées par le soleil. Sans cesse, il faisait les questions les plus saugrenues. La résonance des poteaux télégraphiques surtout l'intriguait. Thiel connaissait le son de chacun d'eux, et, les yeux fermés, il aurait pu dire sur quel point de la voie il se trouvait. Souvent il s'arrêtait, tenant Tobias par la main, pour écouter les chants merveilleux qui s'échappaient du bois comme des chœurs vibrants du fond d'une église. Les poteaux plantés au sud de la voie avaient des accords particulièrement pleins et harmonieux. C'était un mélange de sons qui se suivaient tout d'une haleine, sans interruption, et Tobias courait autour de la poutre noircie, cherchant l'ouverture par laquelle il pourrait, à son idée, découvrir l'auteur de cette douce mélodie.

Le garde éprouvait une émotion respectueuse comme à l'église : d'ailleurs, il lui sembla, avec le temps, distinguer une voix qui lui rappelait celle de sa première femme. Il se figura que c'était un chœur d'âmes défuntes dont elle faisait partie, et cette pensée éveilla en lui un regret qui l'émut jusqu'aux larmes.

Tobias réclama des fleurs qui poussaient au bas du talus et, comme toujours, Thiel accéda à son désir.

On aurait pu croire que des morceaux du ciel bleu étaient tombés sur le sol, tant il était couvert par places de fleurettes azurées. Semblables à de petites flammes de couleurs, les papillons voltigeaient et se berçaient silencieusement entre les troncs blancs des bouleaux tandis qu'un frémissement léger passait sur les feuilles vert tendre. Tobias arrachait des fleurs, et le père le regardait faire, songeur. Quelquefois aussi Thiel levait les yeux, et, dans les intervalles des branches, cherchait le ciel que la lumière d'or du soleil emplissait comme une énorme coupe de pur cristal bleu.

— Papa, est-ce que c'est le bon Dieu ? demanda soudain l'enfant en désignant un écureuil brun qui, avec de légers grattements, grimpait sur un pin isolé.

— Petit bêta !

Ce fut tout ce que Thiel trouva à répondre, et des morceaux d'écorce déchirée tombaient à leurs pieds.

La femme bêchait encore lorsque Thiel et Tobias revinrent : la moitié du champ était retournée. Les trains se suivaient à courte distance, et, chaque fois, Tobias les regardait passer bouche bée. La mère elle-même s'amusait de ses mines.

On prit dans la cabane le repas de midi : des pommes de terre et un reste de porc froid. Lène était bien disposée et Thiel semblait de bonne grâce prendre son parti de l'inévitable. Il s'entretenait avec sa femme des choses de son métier; il lui demandait, par exemple, si elle se serait doutée que, dans un seul rail, on comptait quarante-six boulons, — et autres choses du même genre.

Lène avait fini de remuer la terre le matin ; dans l'après-midi, elle voulait piquer les pommes de terre. Elle insista pour que Tobias restât, cette fois, auprès du poupon et elle l'emmena avec elle.

— Prends garde, — lui cria Thiel, saisi d'une soudaine inquiétude, — prends garde qu'il n'aille pas sur les rails!

Lène ne répondit que par un haussement d'épaules...

L'express de Silésie était annoncé : Thiel dut regagner son poste. Il était à peine arrivé devant la barrière que déjà il entendait le ronflement de la machine.

Le train devenait distinct... il approchait... en tourbillons continus et précipités la fumée jaillissait du tuyau noir de la locomotive. Soudain, un... deux... trois jets de vapeur d'un blanc laiteux montèrent tout droit, tandis que retentissaient trois coups de sifflet stridents, brefs, angoissants.

« Ils mettent le frein, se dit Thiel ; que peut-il y avoir?»

Et, de nouveau, le signal d'alarme hurla avec détresse, éveillant l'écho, longuement, sans interruption.

Thiel avança d'un pas pour regarder sur la voie ; instinctivement il tira le drapeau rouge du fourreau et le tint devant lui au-dessus des rails... Jésus, mon Dieu! était-il devenu aveugle! Jésus, mon Dieu! Oh! Jésus! Jésus!... qu'était-ce là, là, sur les rails...

— Ha... halte! cria-t-il de toute la force de ses poumons.

Trop tard! une masse sombre avait roulé sous le train

et les roues la rejetaient à droite et à gauche comme une balle de caoutchouc. Un instant encore... et on entendit le craquement et le grincement du frein. Le train s'était arrêté.

La voie solitaire s'anima. Le conducteur, les employés coururent sur le gravier vers l'extrémité du convoi. A toutes les fenêtres se montrèrent des visages curieux, puis les gens se massèrent, se rapprochèrent. Thiel suffoquait. Il était obligé de s'appuyer pour ne pas tomber par terre comme un taureau assommé. Mon Dieu ! c'est à lui qu'on fait signe... à lui ?... non...

Un cri déchire l'air, un hurlement qui semble sortir de la gorge d'un animal. Qui était-ce ? Lène ? ce n'était pas sa voix, et pourtant... Un homme arrive vers lui en courant :

— Garde...

— Qu'y a-t-il ?

— Un malheur...

L'homme recule, effrayé, car les yeux du garde-barrière ont un éclat inquiétant. Sa casquette est posée de travers, ses cheveux roux se dressent...

— Il vit encore, peut-être pourra-t-on le sauver...

Un râle sort des lèvres de Thiel.

— Venez vite, vite!...

Thiel fait un effort surhumain, ses membres flasques se raidissent, il se redresse de toute sa hauteur, mais son visage est hébété, sans vie. Il va derrière l'homme, il ne voit pas, aux portières, les visages pâles et épouvantés des voyageurs. Une jeune femme se penche à la fenêtre... un commis voyageur coiffé d'un fez... un couple sans doute en voyage de noces... Que lui importe ! S'est-il jamais inquiété du contenu de ces caisses roulantes ?

Les hurlements de Lène remplissent ses oreilles ; des points jaunes, comme des vers luisants, papillotent sans relâche devant ses yeux.

Il s'arrête, épouvanté : entre les vers luisants quelque chose lui apparaît, quelque chose de mou, de pâle, d'ensanglanté. Un front couvert de meurtrissures bleues et brunes, des lèvres bleues sur lesquelles dégoutte un sang noir... c'est lui ! Thiel ne parle pas ; son visage prend une teinte grise, boueuse, il sourit, absent. Enfin, il se penche, il tâte les

membres qui pendent sans vie, il prend le corps entre ses bras, il l'enveloppe dans le drapeau rouge.

Il l'emporte.

— Où donc ?

— Chez le médecin ! chez le médecin ! lui crie-t-on de tous côtés.

— Prenons-le tout de suite avec nous, propose le chef de train.

Et, dans le fourgon, il prépare une couche avec des vêtements, des caisses.

— Allons !

Thiel ne paraît pas disposé à lâcher le corps. On veut le persuader. C'est en vain.

Alors le chef de train fait sortir une civière du fourgon, et dit à un des employés de rester auprès du père. Le temps est précieux. Le sifflet du conducteur retentit. Des pièces de monnaie pleuvent par les fenêtres.

Lène se démène comme une insensée.

— La pauvre, pauvre femme ! s'écrie-t-on dans les wagons. La pauvre, pauvre mère !...

Le conducteur siffle de nouveau, — un dernier coup, — la machine commence à souffler, lance des jets de vapeur stridente et tend ses muscles de fer ; quelques secondes encore et le train, redoublant de vitesse, emporte à travers la forêt son panache de fumée.

Le garde, qui paraît s'être ravisé, dépose l'enfant à demi mort sur la civière. Le voilà dans toute sa misère, ce pauvre corps rachitique ; par instants, un râle profond soulève la poitrine osseuse que l'on voit à nu sous la chemise déchirée. Les membres brisés, désarticulés, prennent des positions bizarres ; le talon d'un des pieds est complètement retourné, les petits bras pendent en dehors de la civière.

Lène gémit sans interruption ; toute trace de son ancienne arrogance a disparu. Elle répète à satiété une histoire, toujours la même, qui la dégage de toute responsabilité dans l'accident...

Thiel n'a pas l'air de la voir, ses yeux sont attachés sur l'enfant avec une expression d'angoisse désespérée.

Le silence s'est fait alentour, un silence absolu. Les rails

reposent noirs et brûlants sur le gravier aveuglant. Il est midi ; le vent est tombé, et la forêt, sans un mouvement, semble pétrifiée.

Les deux hommes se consultent à voix basse. Afin d'arriver le plus rapidement possible à Friedrichshagen, il faut gagner la première station du côté de Breslau, car le prochain train semi-direct, ne s'arrête pas à l'autre station plus rapprochée. Thiel hésite à s'en aller : pour le moment, il n'y a là personne qui puisse faire le service à sa place. D'un geste muet, il ordonne à sa femme de soulever la civière : elle n'ose résister, bien qu'elle soit inquiète à l'idée de laisser le nourrisson tout seul, et, avec l'étranger, elle porte le fardeau. Thiel les accompagne jusqu'à la limite de son district ; là, il s'arrête et longtemps il les suit des yeux. Soudain, il se frappe le front du plat de la main, si violemment que le coup retentit au loin...

Il croit se réveiller : « C'est sans doute un rêve, comme celui d'hier », se dit-il... Hélas !

Titubant plutôt qu'il ne marche, il atteint sa cabane où il s'affaisse, le visage en avant. Sa casquette roule dans un coin ; sa montre, qu'il soignait si minutieusement, saute de sa poche, la boîte éclate et le verre se brise. Et lui, reste là, terrassé, comme sous une poigne de fer qui l'aurait saisi à la nuque et l'empêcherait de bouger malgré ses efforts et ses gémissements. Son front est glacé, ses yeux secs, et sa gorge brûle...

Le timbre électrique l'éveilla. Les trois coups répétés de la sonnerie mirent fin à la crise. Il parvint à se relever et à gagner son poste. Ses pieds, il est vrai, étaient lourds comme du plomb et il lui semblait qu'autour de lui la voie tournait comme les rayons d'une énorme roue ; mais il conserva du moins assez de force pour se tenir droit quelques instants. Le train approchait... Tobias s'y trouvait, sans doute... Et, plus le train avançait, plus les images se troublaient devant les yeux de Thiel. A la fin, il ne vit plus que l'enfant fracassé, avec sa plaie sanglante, et la nuit l'enveloppa.

Un instant après, il sortit de son évanouissement et se retrouva, tout près de la barrière, couché dans le sable chaud. Il se releva, secoua les grains de sable qui couvraient ses

habits, cracha ceux qui remplissaient sa bouche. Il se sentit la tête plus dégagée et il put rassembler ses pensées avec plus de calme.

Dans sa cabane, il ramassa tout de suite sa montre et la posa sur la table; malgré le choc, elle ne s'était pas arrêtée. Deux heures durant, Thiel y compta les secondes et les minutes, cherchant à se figurer ce qui arrivait à Tobias pendant ce temps... A présent, Lène arrivait... à présent, elle était avec Tobias chez le médecin... celui-ci examinait l'enfant, il le tâtait et secouait la tête : « C'est grave, bien grave, mais, peut-être!... qui sait?... » Il l'examinait plus attentivement : « Non, disait-il alors, non, c'est fini. »

— Fini, fini! gémit le garde.

Mais, il se redressa de toute sa hauteur, et, ses yeux hagards tournés vers le plafond, tordant convulsivement ses poings levés, il cria d'une voix qui menaçait de faire éclater l'étroit logis :

— Il faut qu'il vive! il le faut, entends-tu! il faut, il faut qu'il vive!...

Puis il poussa la porte de la cabane où pénétrait la lueur rouge du couchant et courut jusqu'à la barrière. Là, il s'arrêta effaré, et soudain il s'élança sur la voie, les deux bras écartés comme pour empêcher quelque chose d'avancer. Ses yeux grands ouverts étaient sans regard, comme ceux d'un aveugle. Et de nouveau il recula, semblant fuir devant quelque chose, murmurant des paroles confuses :

—Toi... tu vas rester là... Écoute, reste donc, rends-le-moi... Il a les membres brisés... oui, oui, c'est bon, je lui briserai les membres, à elle aussi... Entends-tu?... Reste donc... rends-le-moi...

On eût dit qu'il voyait passer quelqu'un près de lui, car il se retourna et fit le mouvement de suivre l'autre direction.

— Minna!... (Sa voix se fit geignante comme celle d'un petit enfant.) Écoute, Minna, écoute! rends-le-moi... je veux...

Il tâtonna dans l'air comme pour arrêter quelqu'un :

— Chère femme, viens... Oui, je la... je la battrai... elle aura les membres brisés, elle aussi... Je la frapperai avec la hache... avec la hache de la cuisine... Oui, et elle en crèvera... Et alors... Oui avec la hache... oui... du sang noir...

L'écume lui sortait de la bouche, ses pupilles vitreuses roulaient sans interruption dans l'orbite.

Une douce brise du soir caressait la forêt et de légers nuages roses moutonnaient au couchant.

Pendant une centaine de pas, Thiel poursuivit un être invisible ; enfin, découragé, il s'arrêta, tendant désespérément des bras suppliants et le visage convulsé de peur. Il faisait, pour voir, des efforts douloureux. De sa main, il abritait ses yeux pour découvrir encore au loin l'insaisissable. Enfin sa main retomba, l'expression anxieuse de ses traits tendus se changea en une indifférence stupide, et il reprit en se traînant le chemin par lequel il était venu.

Le soleil lança ses derniers rayons sur les bois, et s'éteignit. Les troncs des pins se dressaient, pareils à de pâles squelettes desséchés, sous les cimes noires qui les écrasaient. Le martèlement d'un pic troublait le silence. Un seul petit nuage rose s'attardait dans le ciel froid d'un gris d'acier. L'air fraîchit, devint humide, et le garde grelotta. Tout lui paraissait nouveau, étranger ; il ne savait plus sur quoi il marchait, ni où il allait, il ne reconnaissait plus ce qui l'entourait. Un écureuil bondit par-dessus la voie, et Thiel, sans savoir pourquoi, ne put s'empêcher de songer au bon Dieu.

— Le bon Dieu saute sur le chemin... le bon Dieu saute sur le chemin ! — répéta-t-il plusieurs fois, comme s'il cherchait à quoi se rapportait cette phrase.

Soudain, il s'interrompit. Une lueur de raison pénétrait dans son esprit : « Mon Dieu ! mais c'est de la folie ! »

Oubliant tout, il essaya de lutter contre ce nouvel ennemi et de mettre quelque ordre dans ses pensées. Ce fut en vain : elles allaient, venaient, et lui échappaient. Il se surprit, s'abandonnant aux plus extravagantes fantasmagories, et il frissonna en se rendant compte de son impuissance.

Des cris d'enfant lui parvinrent du petit bois de bouleaux, et ce fut le signal d'un délire furieux. Poussé par une force plus puissante que sa volonté, il y courut et trouva le bébé, dont personne ne s'était plus soucié, pleurant et gigotant dans sa petite voiture, les couvertures défaites, les coussins par terre. — Que voulait-il ? Pourquoi venait-il ici ? Un tourbillon de sentiments et d'idées confuses engloutit ces questions.

« Le bon Dieu saute sur le chemin ! » Ah ! il comprenait maintenant ce que cela signifiait !.. Tobias ?... Elle l'avait assassiné, Lène... Il lui était confié...

— Marâtre ! marâtre ! grinça-t-il. Et le sien est en vie !...

Un brouillard rouge l'enveloppa, au travers duquel il vit deux yeux d'enfant se fixer sur lui. Il sentit sous ses doigts quelque chose de mou, de vivant, il perçut des sons sifflants, gazouillants, mêlés à des cris rauques, sans savoir qui les poussait.

Et, sur son cerveau, il lui sembla qu'il tombait des gouttes de cire brûlante et que son esprit était délivré d'un poids. Revenant à lui, il entendit le timbre électrique vibrer dans l'atmosphère. Il comprit ce qu'il avait failli faire : sa main lâcha la gorge de l'enfant qui se tordait et qui, après avoir repris haleine, se mit à tousser et à crier.

— Il vit. Dieu soit loué, il vit !

Et, l'abandonnant, il se rendit en toute hâte à son poste. Derrière d'épais tourbillons de fumée que le vent rabattait sur le sol et qui obscurcissaient la voie, on entendait le souffle haletant de la machine, comparable à la respiration oppressée d'un géant malade.

Un crépuscule froid couvrait la campagne.

Quand la fumée se fut dissipée, Thiel reconnut le train destiné au transport du gravier. Les wagonnets vides ramenaient les ouvriers qui avaient travaillé toute la journée sur la voie. Ce train s'arrêtait partout pour prendre ou déposer des ouvriers.

A quelque distance de la cabane, il commença à enrayer avec un grincement et un cliquetis bruyants qui troublèrent la paix du soir, puis il s'arrêta sur un coup de sifflet unique et prolongé.

Une cinquantaine d'ouvriers et d'ouvrières occupaient les wagons; presque tous se tenaient debout, quelques hommes la tête découverte; leur attitude à tous était singulièrement solennelle. Quand ils aperçurent le garde-barrière, il y eut un chuchotement parmi eux. Les plus âgés ôtèrent la pipe qu'ils tenaient serrée entre leurs dents jaunes et la prirent, par respect, dans leur main. De temps à autre, une femme se détournait pour se moucher.

Le conducteur descendit et s'approcha de Thiel. Les ouvriers le virent lui secouer la main avec émotion, puis, d'un pas lent et raide, presque militaire, Thiel se dirigea vers le dernier wagon. Aucun des ouvriers n'eut le courage de lui parler, bien qu'ils le connussent tous.

En ce moment même, de la dernière voiture on descendait le petit Tobias.

Il était mort.

Lène suivait, la figure d'une pâleur bleuâtre, les yeux entourés d'un cercle bistré. Thiel ne lui jeta pas un regard, mais elle fut bouleversée à l'aspect de son mari. Il avait les joues creuses ; les poils de sa barbe et ses cils étaient collés, ses cheveux paraissaient plus gris qu'auparavant. Des traces de larmes séchées lui couvraient le visage. Et dans ses yeux une lueur vacillante fit frissonner Lène... On avait aussi rapporté la civière afin d'y déposer le cadavre.

Durant quelques instants régna un silence pénible.

Une oppression affreuse étreignait Thiel. La nuit tombait tout à fait. Une harde de cerfs franchit la voie au galop ; le mâle s'arrêta entre les rails, tournant avec curiosité son cou flexible vers les ouvriers ; mais la locomotive siffla : il disparut avec la rapidité de l'éclair, et toute sa harde avec lui.

Au moment où le train allait se mettre en marche, Thiel eut une nouvelle syncope. Il fallut s'arrêter et tenir un conciliabule pour savoir ce qu'il y avait à faire. On décida, en attendant, de laisser le corps de l'enfant dans la cabane et de se servir de la civière pour ramener chez lui le garde, qu'on n'arrivait pas à ranimer.

Deux hommes portèrent le garde évanoui, suivis de Lène qui, le visage couvert de pleurs, ne cessait de sangloter tout en poussant devant elle le chariot où était son poupon.

La lune élevait entre les cimes des arbres son énorme globe de pourpre. A mesure qu'elle montait, elle devenait plus petite et plus pâle ; enfin elle resta suspendue comme une lampe au-dessus de la forêt, versant sa lueur mate par toutes les fentes et tous les interstices des branches, inondant d'une teinte blafarde le visage des passants.

On avançait rapidement, quoique avec précaution, sous les futaies, puis à travers les clairières que la pâle clarté emplis-

sait comme de grands vases sombres. Thiel râlait de temps en temps, ou bien il divaguait; plusieurs fois, il ferma les poings et, les yeux clos, chercha à se soulever. On eut du mal à traverser la Sprée; il fallut la repasser pour prendre la femme et l'enfant.

En gravissant la petite montée du bourg, on rencontra quelques habitants de la colonie, qui colportèrent aussitôt la nouvelle du malheur. Tout le hameau fut sur pied et, à la vue de ses voisins, Lène eut un nouvel accès de désespoir.

A grand'peine on monta le malade par l'étroit escalier de la maison. On le coucha sur son lit, et les ouvriers repartirent pour chercher le cadavre de Tobias.

De vieilles gens expérimentés conseillèrent des compresses froides, et Lène suivit leurs instructions avec zèle et prudence. Elle trempait des serviettes dans l'eau de source glacée et les renouvelait dès qu'elles étaient échauffées par le front de Thiel. Elle épiait anxieusement sa respiration; et il lui paraissait qu'elle devenait de minute en minute plus régulière.

Les émotions de la journée avaient fortement ébranlé Lène; elle voulut sommeiller un peu, mais elle ne put trouver de repos. Qu'elle eût les yeux ouverts ou fermés, toujours elle revoyait les tristes scènes des dernières heures. Le petit dormait; contre son habitude, elle s'était à peine occupée de lui. Elle n'était plus la même, son caractère était changé : ce malheureux, couché là, sans connaissance, le visage pâle et trempé de sueur, lui imposait.

Un nuage passa devant la lune, l'obscurité se fit dans la chambre, et Lène n'entendit plus que la respiration pénible, mais égale de son mari. Elle eut envie d'allumer : les ténèbres l'inquiétaient. Mais elle ne put se lever : ses membres pesaient comme du plomb; ses paupières tombèrent et elle s'endormit...

Quand, au bout de quelques heures, les hommes revinrent avec le corps de Tobias, ils trouvèrent la porte de la maison toute grande ouverte. Surpris, ils montèrent à la chambre, dont la porte était également ouverte. Ils appelèrent plusieurs fois la femme, sans obtenir de réponse. Enfin, on frotta une allumette et, à cette faible lueur, on vit un spectacle horrible.

— Au meurtre ! Au meurtre !

Lène baignait dans son sang, le visage méconnaissable, le crâne fracassé.

— Il a tué sa femme ! il a tué sa femme !

Perdant la tête, les hommes couraient de tous côtés. Les voisins arrivèrent, l'un d'eux heurta le berceau :

— Dieu du ciel !

Et il recula, blême, les yeux fixes d'horreur.

Le petit était là, la gorge coupée.

Le garde-barrière avait disparu, et toutes les recherches qu'on fit durant la nuit restèrent infructueuses. Le lendemain matin, le garde de service le trouva sur la voie, assis à l'endroit même où Tobias avait été écrasé. Il serrait dans ses bras le petit béret en peluche brune et le caressait sans relâche comme une chose vivante. Son camarade lui posa quelques questions ; il s'aperçut bientôt qu'il avait affaire à un fou.

Il regagna son poste et télégraphia pour demander du secours. Plusieurs hommes vinrent alors et essayèrent par leurs bonnes paroles de persuader à Thiel de quitter la voie ; ils n'y réussirent pas. Le train rapide qui passait à ce moment dut s'arrêter, et il fallut un renfort de personnel pour réussir à emmener de force le malade loin des rails. Il eut une crise de folie furieuse ; on dut lui lier les pieds et les mains, et les gendarmes, requis dans l'intervalle, surveillèrent son transport à la prison de Berlin.

Dès le premier jour, on le conduisit à l'hospice des aliénés, et pendant tout le trajet il ne lâcha pas le béret brun. Il le tenait serré contre sa poitrine et veillait sur lui avec une tendresse et une sollicitude jalouses.

GERHART HAUPTMANN.

(Traduction de N. Valentin et M. Rémon.)

LA LUNE

L'étude raisonnée de la surface lunaire constituait, il y a quelques années, une province un peu délaissée de la science. Il semblait téméraire de vouloir dépasser le point de perfection où Mädler et Schmidt avaient porté la construction des cartes et des catalogues. D'autre part, toute théorie tendant à interpréter les objets qui s'aperçoivent sur notre satellite, à en reconstituer le passé, à en prévoir l'avenir, semblait condamnée à ne jamais sortir du domaine de la conjecture. La géologie, science toute moderne, osait à peine, malgré d'innombrables et fructueuses fouilles, énoncer quelques conclusions d'ensemble sur la genèse du sol terrestre. Ne convenait-il pas de se montrer encore plus réservé au sujet d'un globe éloigné de nous de quatre cent mille kilomètres et dont nous ne pouvons ni creuser le sol ni analyser les matériaux? Cette objection a cessé de paraître décisive. La géologie a pris confiance en elle-même et l'accord s'est fait, entre ses représentants autorisés, sur les points fondamentaux. D'autre part, en ce qui concerne les objets célestes, la photographie, armée d'un outillage plus parfait, ne cesse d'apporter de nouveaux éléments d'information. Les astronomes particulièrement appliqués à l'étude de la Lune ont le sentiment que leurs recherches ont acquis une base plus large, autorisant des ambitions plus élevées. Ils ne se contentent plus d'être sélénographes. Ils sont ou veulent être sélénologues.

Ce changement d'étiquette n'implique dans leur esprit aucune protestation contre la défaveur qui enveloppe aujourd'hui l'astrologie du moyen âge. Il n'est pas question de faire revivre l'antique préjugé qui concédait aux astres une influence directe et mystérieuse sur nos destinées. Cette opinion, l'une des plus tenaces que la science ait eu à combattre, peut être considérée comme discréditée sans retour. Les hommes versés dans l'étude du ciel sont désormais dispensés, en Occident du moins, d'établir des horoscopes. Il en allait autrement, il y a trois cents ans, et l'astrologie occupait alors, vis-à-vis de l'astronomie, la place d'une fille laborieuse, mais exigeante, qui nourrit sa mère, tout en faisant payer fort cher ses services. La comparaison est de Képler, qui l'énonce avec un dépit peu dissimulé. Ses fonctions d'astronome officiel des princes allemands consistaient à prédire aux rejetons des grandes races un brillant avenir. C'est d'une manière en quelque sorte furtive, dans ses moments de loisir, qu'il lui fallait exécuter les longs calculs auxquels il a dû l'immortalité.

Il serait peu convenable de notre part de qualifier avec amertume un état d'esprit auquel, venus en ce monde quelques siècles plus tôt, nous aurions dû payer notre tribut. Comme toutes les erreurs populaires, la croyance à l'astrologie avait sa racine dans des faits réels, dans des coïncidences mal interprétées. Elle n'a pas été sans stimuler, à sa manière, le progrès de l'esprit humain, Il est certain que nos ancêtres n'auraient pas fait les mêmes efforts pour suivre le cours des astres, pour en prévoir les conjonctions, s'ils ne s'y étaient pas crus directement intéressés. Héritiers du fruit de leur travail, nous pouvons plaisanter de leurs vaines frayeurs. Étaient-ils, après tout, dans une erreur si complète, en considérant les corps célestes comme constamment mêlés à notre vie? Tous les progrès de la physique et de l'astronomie modernes tendent, dans une certaine mesure, à leur donner raison. Si nous ne reconnaissons plus aux astres une intervention élective dans l'existence de chacun des êtres humains, nous avons appris à démêler leur action dans tous les phénomènes d'ordre général qui s'accomplissent sur notre globe.

*
* *

De tous ces agents célestes, le Soleil est sans comparaison celui qui nous intéresse le plus. La chaleur et la lumière qu'il nous verse ont été reconnues de tout temps comme les conditions indispensables du développement de la vie à la surface de la Terre. Mais il a fallu la mémorable découverte de Newton pour nous montrer, dans l'attraction émanée de l'astre du jour, la cause qui ramène le cours des saisons. Et c'est seulement dans notre siècle, à partir du moment où les principes de la thermodynamique ont été clairement énoncés, que l'universalité du rôle du Soleil dans l'état présent de l'évolution de notre globe nous est apparue. On ne peut se refuser maintenant à voir dans presque tous les phénomènes qui s'accomplissent sous nos yeux, dans les mouvements mêmes que nous exécutons, de simples transformations de l'énergie solaire. Emmagasinée dans les plantes sous forme de combustible, elle est restituée par les animaux sous forme de travail mécanique et de chaleur. A la même cause se rattachent les courants atmosphériques et marins, la circulation de l'eau sous forme de vapeur, de pluie ou de neige. Il n'est pas jusqu'aux troubles accidentels qui se produisent à la surface du soleil qui n'aient leur contre-coup inévitable sur la terre. L'apparition de taches exceptionnelles est accompagnée de perturbations magnétiques. Les recrudescences périodiques de l'activité solaire amènent sur notre globe l'extension ou le rétrécissement des zones arrosées par les pluies.

Mais si l'on continue de se placer à ce point de vue spécial et utilitaire, l'importance des corps célestes ne se mesure pas seulement à leur dimension, et la Lune, dont la masse n'est pas la vingt-cinq millionième partie de celle du Soleil, peut à bon droit réclamer le second rang. Ce n'est pas une curiosité purement spéculative qui nous porte vers l'étude de ce globe énigmatique. Il nous a déjà livré le secret de diverses évolutions de la planète qui nous porte ; il nous touche encore, selon toute probabilité, par d'autres points que nous ne soupçonnons pas. Indéfiniment associées dans leur voyage à travers l'espace, la Terre et la Lune provoquent, par leurs attrac-

tions mutuelles et incessantes, des effets physiques multiples et variables, dont quelques-uns influent directement sur nos destinées. Pour mieux les approfondir, on doit s'efforcer de reconstruire parallèlement l'histoire de ces deux corps célestes et d'éclairer l'étude de chacun d'eux par celle de l'autre.

Le caractère fréquent et actif de l'intervention de la Lune dans nos affaires terrestres n'a pas toujours été mis en lumière comme il convient. Aussi nous permettra-t-on, avant d'exposer les résultats nouveaux qui se dégagent de l'examen des photographies lunaires récentes, d'énumérer brièvement les phénomènes dont notre satellite est l'occasion, et les problèmes qu'il a successivement offerts à la sagacité des savants. Il n'est pas douteux que, depuis les premiers âges de l'humanité, la succession de ses phases n'ait donné lieu à la division du temps en mois et en semaines, périodes aussi importantes dans la pratique et aussi universellement usitées que l'année elle-même. Autrefois l'opinion publique voyait dans les phases de la Lune le grand régulateur non seulement de la météorologie, mais de la santé publique. Les noms sous lesquels sont connues, aujourd'hui encore, les taches les plus apparentes du disque lunaire, sont un vestige de cette croyance. Nous trouvons sur les anciennes cartes une Mer de Froid et un Golfe des Chaleurs, une Mer de la Tranquillité et un Océan des Tempêtes, un Golfe des Épidémies et une Péninsule des Délires. Plusieurs de ces noms sont tombés en désuétude, ceux qui ont survécu n'ont été conservés qu'à titre d'expressions conventionnelles. L'influence prétendue des phases de la Lune sur les changements de temps n'a jamais été confirmée par une statistique précise. La lune rousse elle-même, si redoutée des horticulteurs, est aujourd'hui, pour tous les esprits cultivés, pleinement innocente des méfaits dont on l'accuse.

Cette part étant faite à la critique, le rôle effectif de notre satellite reste considérable. De tout temps, on lui a reconnu la faculté de dissiper l'obscurité des nuits. On est, il est vrai, moins porté qu'autrefois à se féliciter de la manière dont il remplit cet office. On a également cessé de croire que la Lune a été créée spécialement pour suppléer à l'absence momentanée du Soleil. Laplace a fait voir que ce résultat aurait pu être obtenu d'une manière plus efficace. Il aurait suffi qu'à l'origine

des choses la Terre et son satellite fussent placés en ligne droite avec le Soleil et animés de vitesses convenables. Le Soleil n'aurait pu dès lors s'abaisser au-dessous de l'horizon sans que la Lune parût pour le remplacer. L'arrangement proposé par l'auteur de *la Mécanique céleste* étant dépourvu de stabilité, il est difficile d'y voir avec lui un argument contre la théorie des causes finales. Eussions-nous découvert une combinaison à l'abri de ce reproche, il ne dépendrait pas de nous de la réaliser et, d'ailleurs, la Lune a d'autres offices à remplir vis-à-vis de la Terre. Mieux vaut donc ne pas nous plaindre et mettre à profit le clair de lune quand il vient. Que l'on se représente un moment les conditions d'existence de l'agriculteur, du marin, de l'explorateur, et l'on comprendra combien, même dans l'état actuel des choses, cette faible lumière est loin d'être à dédaigner. Qui entreprendra de compter les chutes, les surprises nocturnes, les naufrages qu'elle a évités? Dans les hautes latitudes surtout, où le Soleil reste sous l'horizon pendant presque toute la période d'hiver, l'astre des nuits devient à son tour un régulateur essentiel de la vie pratique, et permet à l'activité humaine de se déployer entre des limites plus larges.

La Lune exerce sur notre globe une influence encore plus générale, mais moins aisée à reconnaître, par l'attraction de la matière qui la compose. Si faible que soit sa masse, comparée à celles de la Terre et du Soleil, notre compagnon de route à travers l'espace est capable d'imprimer à la ligne des pôles des mouvements de précession et de nutation, double balancement analogue à celui qu'on observe sur l'axe d'une toupie. A peine sensible dans le cours d'une année, cette action perturbatrice s'accumule à la longue de manière à changer complètement l'aspect de la voûte céleste, modifie les heures sidérales du lever et du coucher des étoiles, altère la concordance jadis établie entre les saisons et les signes du zodiaque. L'attraction lunaire est également la cause principale du phénomène grandiose des marées. On sait quelle est l'importance pratique de ces oscillations du niveau des mers au point de vue de la navigation et de la pêche. Leur rôle sera peut-être plus grand encore dans l'avenir. Le jour où l'extraction de la houille ne suffira plus aux exigences de l'indus-

trie, les marées nous offriront une réserve gratuite de force motrice. On aurait tort cependant de la considérer comme indéfinie. Le bourrelet liquide qui s'élève et s'abaisse périodiquement sur les côtes agit à la manière d'un frein pour contrarier la rotation de la Terre et pour augmenter périodiquement la durée du jour sidéral. Un moment viendra où le jour et le mois seront devenus égaux. Dès lors les marées devront s'éteindre, dans la mesure où elles sont provoquées par l'attraction lunaire; la Terre présentera toujours la même face à son satellite, et toute une moitié de sa surface ne verra plus paraître dans le champ des étoiles cette faucille d'or dont parle le poète.

On ne saurait douter que l'attraction de la Lune ne mette aussi bien en mouvement l'atmosphère terrestre que l'eau des océans. Mais ici les résultats sont beaucoup moins nets, compliqués d'influences étrangères, et leur périodicité même est difficile à mettre en évidence. La connaissance anticipée des positions de la Lune n'est donc pas, jusqu'à présent, un auxiliaire utile pour la prévision du temps. Elle présente, au contraire, un intérêt de premier ordre pour la navigation au long cours. Il est essentiel pour le marin de pouvoir déterminer rapidement, presque à tout instant, des valeurs approchées de ses coordonnées géographiques. La promptitude des traversées, souvent même la sécurité des navires, en dépendent. Notre satellite se prête très bien à cette opération, et cela pour deux motifs : d'abord il arrive communément qu'il peut être aperçu à travers la brume ou la lumière du jour, quand aucun autre signal céleste n'est visible. En second lieu, sa proximité relative est si grande que sa position apparente, rapportée aux étoiles, est altérée d'une manière sensible par un déplacement d'une minute dans le temps, d'une lieue marine dans l'espace. L'avantage de posséder des tables plus parfaites de la Lune, pour assurer une meilleure détermination des longitudes, a été compris dès le XVIIe siècle par les Anglais, qui préludaient alors à la création de leur empire maritime et colonial. Ils ont fondé dans ce but exprès l'Observatoire de Greenwich, devenu bientôt l'un des premiers établissements astronomiques du monde entier, et qui n'a cessé de se proposer la Lune comme un des objets principaux de ses études.

Depuis que l'emploi du télégraphe électrique s'est généralisé, la Lune n'est plus considérée comme conduisant à la connaissance la plus précise des différences d'heure ou de longitude. Toutefois ces signaux instantanés que les câbles, là où ils sont posés, permettent d'échanger à volonté, notre satellite demeure en possession de les fournir jusque dans les pays les plus fermés à toute civilisation. Les occultations d'étoiles par le bord obscur, les derniers contacts dans les éclipses annulaires sont en effet susceptibles d'être notées avec une remarquable précision. Il n'y a pas d'explorateur qui ne soit appelé un jour ou l'autre à tirer parti de ces phénomènes.

Beaucoup plus rares que les occultations, les éclipses de Soleil occasionnées par la Lune ont toujours captivé à un haut degré l'attention publique. Elles peuvent être observées avec les instruments les plus rudimentaires, un verre noirci ou coloré, une simple feuille de papier percée d'un trou d'épingle. Aussi les annalistes de l'antiquité et du moyen âge nous ont-ils conservé le souvenir d'un assez grand nombre de phénomènes de cet ordre, et surtout des éclipses totales, qui sont de beaucoup les plus frappantes. Souvent ils nous sont rapportés en même temps que des événements historiques qui se sont produits aux mêmes dates et que l'imagination populaire y a rattachés. D'autre part, la théorie des mouvements de la Terre et de la Lune est aujourd'hui assez parfaite pour que l'on puisse dire, pour un intervalle de plusieurs milliers d'années, à quel jour on a pu observer, dans un pays donné, une éclipse totale ou partielle. On s'est ainsi trouvé en mesure de fixer certaines dates avec une précision inespérée, et de lever les doutes qui pouvaient subsister sur l'origine des chronologies tombées en désuétude.

Les éclipses totales dévoilent subitement à nos yeux les longs jets de flamme qui s'échappent du Soleil, les enveloppes gazeuses très étendues qui l'entourent et que la lumière du jour nous dérobe en temps ordinaire. Ce spectacle magnifique, provoqué par la Lune, n'est donné à la fois qu'à une très minime portion de notre globe, et pour quelques minutes seulement. En un lieu donné, il s'écoule souvent un siècle et plus avant qu'on ait l'occasion d'en être témoin. Aussi les éclipses totales sont-elles l'objet d une vive et insatiable curiosité. Les astro-

nomes combinent maintenant plusieurs années d'avance les appareils et les méthodes qui leur permettront de tirer parti de ces quelques minutes d'observation. Tous ces efforts sont parfois rendus inutiles par l'état du ciel; mais aussi, dans plus d'une occasion, des découvertes brillantes sont venues les justifier. C'est l'observation des éclipses totales qui a révélé l'inégale extension de l'atmosphère solaire aux différentes latitudes, qui a montré l'analogie de sa structure avec celle des effluves électriques, qui a suggéré ces méthodes spectroscopiques si fécondes par lesquelles on suit aujourd'hui, dans ses fluctuations quotidiennes, l'activité de l'astre du jour. Bien que nous soyons maintenant en mesure d'étudier en tout temps les protubérances, les éclipses restent néanmoins les seules occasions qui nous soient offertes pour noter la configuration de la couronne, les changements qu'elle subit, l'ordre de superposition des matériaux qui la composent.

Toutes ces recherches dont la Lune est l'occasion dans l'ordre des sciences physiques font sentir la nécessité d'une étude mathématique du mouvement de son centre. Ce problème a tenté l'ambition des plus illustres géomètres et, s'ils n'en ont pas encore donné la solution définitive, ils y ont trouvé l'occasion de faire admirer leur génie. Des réflexions de Newton sur la force qui maintient la Lune à une distance à peu près invariable de la Terre a jailli, comme tout le monde le sait, la découverte de l'attraction universelle. Cette formule d'une si merveilleuse simplicité s'est montrée immédiatement capable d'expliquer d'une manière très satisfaisante tous les mouvements célestes.

Cette conquête du système solaire par le calcul est aujourd'hui presque achevée en ce qui concerne les planètes principales. Partout on a vu les écarts rentrer dans la règle et venir apporter leur témoignage à la loi de Newton, qu'ils semblaient d'abord infirmer. La Lune paraît devoir être la dernière à se rendre. Il existe encore pour elle une petite discordance entre la théorie et l'observation. Mais ce conflit persistant n'ébranlera pas la foi des astronomes dans les principes qui les dirigent. Ils y voient seulement l'indice d'une découverte qui reste à faire. Il s'agit de démêler, parmi les influences non encore soumises au calcul, celle qui doit être rendue responsable du désaccord.

*
* *

L'étude de la Lune considérée en elle-même, et non plus seulement dans ses relations réelles ou supposées avec la Terre, appartient tout entière à la période moderne. Les chercheurs devaient d'abord apprendre de Copernic à ne plus faire de notre globe le centre du monde et à se placer vis-à-vis des objets célestes dans une situation d'esprit plus libre et plus impartiale. En même temps, un progrès énorme, et dont les conséquences se développent encore sous nos yeux, s'accomplissait dans les moyens d'observation. Avec l'invention des lunettes a surgi, on peut le dire, une branche nouvelle de la science, la sélénographie. De tout temps les bonnes vues avaient pu, dans la lumière adoucie du crépuscule, assigner des contours assez nets aux taches grisâtres qui parsèment le disque lunaire. On avait reconnu ainsi que ces taches gardent leur figure, que notre satellite nous présente toujours la même face, à part un léger balancement périodique. Mais que pouvaient être ces parties grises, entourées de plages plus brillantes ? A quelles régions de la surface terrestre convenait-il de les assimiler ? En réalité, les moindres de ces taches visibles à l œil nu ont encore une superficie comparable à celle des grands États européens. Comment se prononcer sur la nature d'un ensemble aussi vaste, et selon toute probabilité aussi complexe, quand il est en apparence réduit à un point ? La question était donc prématurée. On ne pouvait guère, toutefois, éviter qu'elle ne fût posée, et, par suite résolue dans un sens erroné. On tomba d'accord pour voir des continents émergés dans les parties claires, des lacs et des mers dans les parties grises : opinion depuis longtemps abandonnée, mais qui se perpétue dans les dénominations en usage sur toutes les cartes de la Lune.

Depuis le jour où Galilée a dirigé sur notre satellite les modestes lunettes qu'il construisait de ses mains, le caractère de netteté et de fixité des taches lunaires n'a fait que s'affirmer davantage. Seule de tous les corps célestes, la Lune est assez rapprochée pour nous montrer des détails de quelques kilomètres d'étendue. La puissance des lunettes étant suscep-

tible d'être accrue presque sans limite, nous pourrions aller beaucoup plus loin encore si les ondulations de l'atmosphère terrestre n'y mettaient obstacle. Mais ces ondulations elles-mêmes peuvent être bien atténuées par un choix convenable des stations. Nous serions donc, à ce qu'il semble, dans des conditions favorables pour noter les moindres changements. Et cependant ces objets paraissent stables, beaucoup plus que les taches relativement énormes que l'on voit avec facilité sur le Soleil et sur Jupiter, plus malaisément sur Mars et Saturne. Deux siècles et demi d'étude attentive ont beaucoup ajouté à notre connaissance de la Lune, sans que rien ne soit venu déceler un changement dans les traits généraux. Nous les trouvons sans peine, aujourd'hui encore, tels que les ont dessinés les astronomes du XVIIIe siècle, avec les instruments très imparfaits de leur époque.

Ces premières observations faites avec les lunettes confirmaient donc, par un certain côté, la vieille doctrine de l'incorruptibilité des cieux. Mais elles apportaient en même temps, en sens contraire, une constatation inattendue. La Lune n'est point ce miroir, ce globe poli que l'on s'était longtemps figuré. Sa surface est hérissée d'aspérités proportionnellement plus fortes que celles de notre planète, et Galilée aperçut aussitôt, dans la mesure des ombres qu'y projette un soleil oblique, un moyen d'évaluer les altitudes relatives. Ces montagnes varient beaucoup d'aspect suivant l'incidence de la lumière. Mais, dans aucun cas, elles ne ressemblent aux régions terrestres qui nous sont familières. Point de chaînes ramifiées, point de vallées qui convergent vers un débouché commun; en revanche, un nombre prodigieux de trous circulaires, d'autant plus nets et plus réguliers qu'ils sont plus petits. La stabilité de la surface de la Lune devait, un jour ou l'autre, suggérer le projet d'en construire la carte. Les cirques dont elle est criblée étaient, pour cette entreprise, des auxiliaires indiqués. Ils constituaient des signaux naturels, des points de repère analogues aux piquets des topographes, aux pyramides des géodésiens. Mais, pour leur faire remplir utilement cet office, il fallait leur imposer une nomenclature, les décrire avec assez de détail pour éviter toute confusion entre les points auxquels se rapportaient les mesures. Ce

fut l'œuvre des successeurs immédiats de Galilée, Riccioli et Hévélius.

Il fallait ensuite déterminer les véritables relations géométriques de ces points, présentés par une perspective changeante sous des aspects constamment variables. Cette tâche était impraticable tant que l'on n'avait pas formulé nettement les lois du mouvement de la Lune autour de son centre. Ce progrès capital est dû à Dominique Cassini. Longtemps après, Lohrmann, suivant une méthode indiquée par Encke, a fixé mathématiquement, dans un travail publié en 1824, trente-cinq points principaux, formant les sommets d'une triangulation du premier ordre. L'affaiblissement de sa vue l'arrêta au cours de cette grande entreprise. Quatre-vingt-neuf points nouveaux furent ajoutés de 1830 à 1837 par Beer et Mädler. Le réseau ainsi constitué a servi de base à leur carte, ainsi qu'à l'Atlas plus complet publié en 1878 par Schmidt, directeur de l'Observatoire d'Athènes, et qui résume trente-cinq années d'études assidues. En dépit de la grande habileté, du labeur immense dont cette œuvre monumentale est le fruit, une comparaison même sommaire avec le ciel ou avec les photographies ne pourra manquer d'engendrer quelque déception. Les petits détails sont traités, ainsi que Schmidt en avertit lui-même le lecteur, d'une manière purement conventionnelle. Les principaux linéaments des grandes formations ne sont pas fidèlelement reproduits. C'est qu'en effet le raccordement des très nombreux dessins qui ont servi de base à la carte ne pouvait guère s'effectuer avec précision. Les changements d'aspect continuels dus aux effets de l'éclairement solaire, de la libration, de la réfraction, rendent cette fusion difficile à opérer, même en supposant irréprochable chacun des documents partiels.

Comment rendre sensible à tous les yeux les aspects généraux du sol lunaire, son relief souvent très énergique, et cela sans sacrifier aucun des détails qu'une bonne lunette est capable d'y montrer? Le problème est insoluble, on peut l'affirmer, si l'on se borne à donner de chaque région de notre satellite une image unique. Jamais tous les objets n'y sont visibles à la fois. Il y en a toujours qui se dissimulent dans l'ombre si l'éclairement est oblique, qui cessent de se révéler par une

ombre portée si l'éclairement est voisin de la normale. Dans ce dernier cas les fissures étroites, les molles ondulations du sol disparaissent sans laisser la moindre trace. On ne saurait donc considérer un paysage lunaire comme connu, si on ne l'a vu éclairé successivement par l'est, par l'ouest et du côté du méridien. Une carte, pour être à la fois expressive et complète, devrait être dressée en triple édition.

Ni Mädler ni Schmidt n'ont pu entrer dans cette voie. Ils ont voulu donner des accidents du sol une représentation indépendante de l'incidence de la lumière. A cet effet, ils ont eu recours, comme les topographes, à l'emploi des hachures, mais sans pouvoir l'assujettir à des principes fixes. Nous ne sommes pas à même, en effet, de tracer des lignes de niveau sur la Lune ; ce n'est que par exception que l'étude des ombres nous permet d'y assigner l'inclinaison des pentes ou l'altitude relative. Aussi, ces dessins, dénués de charme artistique, ne nous renseignent que sur deux dimensions au lieu de trois, et ne donnent nullement l'impression de la réalité. Ils ne nous apportent aucune lumière sur la nature des forces qui ont modelé le sol ni sur les transformations qui ont pu précéder l'état actuel ; ils sont d'une bien faible ressource pour suivre l'évolution future du globe lunaire, dans l'hypothèse très vraisemblable où l'ère des changements n'y serait pas close.

Ces problèmes se sont nettement posés, nous en avons la preuve, aux observateurs éminents de la première moitié du siècle. En effet, la constatation pure et simple de ce qui est ne saurait être l'objet principal et définitif de la science. Un être n'est pas considéré comme réellement connu tant que nous n'avons pas démêlé les rapports qui l'unissent à ses voisins. Son état présent demande à être interprété comme l'héritage du passé ou la préparation de l'avenir. La sélénographie mathématique ne se suffit donc pas à elle-même. Les travaux, d'ailleurs si vastes et si consciencieux, de Mädler et de Schmidt, marquent un point de départ plutôt qu'un terme.

Il suffira, pour s'en convaincre, de constater combien il a toujours été difficile de dégager une conclusion nette de la comparaison des documents anciens. A diverses reprises il a été constaté que les descriptions et les images précédemment

publiées ne répondaient plus à la réalité. Schröter, à la fin du XVIIIe siècle, notait un certain nombre de cratères lunaires comme ayant apparu dans l'intervalle de ses propres observations. Gruithuisen a signalé des formations trop régulières, à son avis, pour être interprétées autrement que comme des travaux de fortification et une tache blanche bifurquée où il voyait la représentation intentionnelle d'une queue de comète. Ces idées aventureuses n'ont trouvé auprès des astronomes que peu de crédit. Mais, depuis, on a vu se produire entre les observateurs d'autres divergences, appuyées sur des témoignages nombreux et précis. Les plus nettes ont été signalées en 1855 par Webb sur le cirque Messier, en 1866 par Schmidt sur Linné, en 1882 par H. Klein sur Hyginus N. Dans le premier cas, ce sont deux cratères, notés à maintes reprises comme parfaitement semblables, qui sont devenus inégaux. Dans le second, c'est une ouverture jadis très aisément visible qui s'est réduite à des dimensions imperceptibles. Dans le dernier, c'est une dépression aujourd'hui bien apparente et que personne, avant l'année 1882, n'avait indiquée. Malheureusement il reste à démontrer que les documents anciens étaient fidèles, et c'est ce que l'on ne peut faire d'une façon précise, car ils présentent entre eux des différences du même ordre que les changements qu'il s'agit de mettre hors de doute. Nous pourrions, au contraire, conclure, sur tous ces points, avec une absolue certitude, si nous possédions quelques clichés datant d'un demi-siècle et aussi riches en détails que ceux qui s'obtiennent couramment aujourd'hui. Tous les doutes seraient alors levés concernant la réalité des modifications annoncées.

On trouvera certainement dans l'avenir tout avantage à s'en tenir à la comparaison des phototypes seuls. L'application rationnelle et fructueuse des propriétés chimiques de la lumière à l'étude de la Lune ne date encore que de peu d'années. Il serait donc injuste de lui reprocher de n'avoir pas mis en évidence des catastrophes aussi profondes que celles qui avaient été annoncées sur la foi des dessins. La possibilité d'événements semblables n'est nullement exclue. Ce que l'on peut dire dès aujourd'hui, sur le témoignage irrécusable des clichés, c'est qu'il ne se produit pas sur la Lune des révolutions à

courte période aussi nettes que le sont, par exemple, la fonte printanière des neiges à la limite des zones glaciales ou la chute annuelle des feuilles dans les régions tempérées. En ce qui concerne les variations progressives ou séculaires, il faut leur laisser le temps d'acquérir une suffisante amplitude. La lenteur avec laquelle se forment sur la terre les chaînes de montagnes, les fosses océaniques, les alluvions, les nouvelles lignes de rivage, les accumulations de produits volcaniques, montre qu'il faut compter au moins par dizaines d'années pour que de tels changements deviennent visibles à la distance qui nous sépare de la Lune. Les documents photographiques réunis depuis peu vont prendre à ce point de vue une importance rapidement croissante.

Il n'est même pas nécessaire, pour en tirer parti, de nous imposer une longue attente. L'enregistrement instantané d'une fraction considérable de la surface lunaire constitue déjà un progrès inestimable. Nulle autre voie ne nous est offerte pour arriver à une représentation vraiment homogène, comparable à elle-même dans toutes ses parties, et relative à une époque nettement définie. Cela est si vrai que le défaut d'une vue générale et intuitive est même sensible dans les meilleurs atlas géographiques obtenus par la juxtaposition d'études séparées. Sans doute le relief de certaines portions restreintes de notre globe est connu actuellement, avec une minutie que ne comportent pas les études sélénographiques, mais il serait encore impossible de donner d'une région étendue de la Terre une image aussi parlante et aussi fidèle, quant à la répartition des teintes, que celles qui nous sont fournies par les clichés lunaires. Ces clichés ont de plus sur les cartes et les dessins l'avantage d'une absolue authenticité. Les défauts que peuvent y introduire les procédés opératoires sont d'une telle nature qu'un observateur exercé remontera toujours sans peine à leur cause.

On demandera peut-être pourquoi les astronomes n'ont pas utilisé plus tôt le puissant instrument de recherches que la découverte de Niepce et de Daguerre avait mis entre leurs mains. Ils ont été longtemps arrêtés par des difficultés pratiques qui semblaient devoir entraver l'application de la photographie aux objets célestes. La sensibilité médiocre des

plaques métalliques, des couches au collodion, réclamait, toutes les fois qu'il ne s'agissait pas du Soleil, des poses de plusieurs secondes ou même de plusieurs minutes. On voyait alors s'aggraver rapidement l'effet nuisible des ondulations atmosphériques, d'une concordance imparfaite entre le déplacement de la lunette et le mouvement diurne. Un progrès décisif a été accompli en 1882 dans cette direction par la substitution de la gélatine au collodion comme véhicule des sels d'argent. La durée minima de l'exposition s'est trouvée grandement réduite, et les astronomes, désormais en possession de plaques d'une qualité uniforme et d'une conservation prolongée, se sont vus délivrés de manipulations assujettissantes.

Une autre source de mécomptes, résidait dans l'adaptation imparfaite des instruments au but poursuivi. Il y a quinze ans, toutes les grandes lunettes en usage possédaient des objectifs construits spécialement en vue de l'observation directe. On s'était attaché à faire converger ensemble en un même foyer les rayons qui impressionnent le plus vivement la rétine humaine, mais d'autres radiations non moins capables d'agir sur la plaque étaient laissées en dehors. La netteté de l'image en souffrait, et la durée indispensable de la pose s'en trouvait accrue.

MM. Paul et Prosper Henry, de l'Observatoire de Paris, ont été les premiers à construire une lentille de $0^{m},60$ d'ouverture où l'achromatisme optique est franchement subordonné aux exigences de la photographie. Cet objectif, monté sur le Grand Équatorial coudé de l'Observatoire, s'est montré aussitôt capable d'un excellent service.

Si parfait que soit le travail de l'objectif, on l'aura réalisé en pure perte si l'on ne réussit pas à supprimer le déplacement relatif de l'image lunaire sur la plaque. Ce problème de mécanique est épineux. La solution habituelle qui consiste à faire tourner uniformément tout l'appareil autour d'une parallèle à l'axe du monde, suffit pour les belles étoiles. Elle tombe en défaut pour la Lune, dont le mouvement est à chaque instant variable en direction comme en vitesse. Il a fallu adopter dans ce cas des dispositions spéciales qui ont exigé de longues études. La plus efficace est de laisser l'objectif immobile et de déplacer le châssis photographique seul sous l'action d'un mé-

canisme d'horlogerie, dont il faut calculer à l'avance, d'heure en heure, l'orientation et le réglage.

Enfin, un dernier obstacle, le plus sérieux de tous, est suscité par les courants de l'atmosphère terrestre. Ils provoquent dans l'image des ondulations, d'amplitude variable, presque toujours assez fortes pour altérer la netteté de l'image photographique. On ne peut les supprimer ; tout au plus arrive-t-on à les atténuer en protégeant l'instrument contre les variations de la température. L'unique remède est de multiplier les essais, de ne laisser échapper aucune chance favorable, de saisir les rares instants d'équilibre de l'atmosphère et de calme complet des images. Cent nuits d'observation, réparties sur une année entière, ne fourniront parfois que deux ou trois clichés utilisables pour l'agrandissement. Les collections de clichés formées depuis 1890 à l'Observatoire Lick, en Californie, depuis 1893 à Paris, constituent dès à présent un ensemble de documents incomparables pour l'étude de la surface lunaire. Devant ces images si riches et si expressives, on s'étonne, en vérité, du préjugé qui faisait écarter les grands instruments de l'étude de notre satellite, et confier à des objectifs moindres la tâche de choisir, entre les détails visibles, ceux qui méritaient l'honneur d'être figurés et catalogués.

*
* *

Il ne saurait être question d'énumérer ici toutes les conclusions que l'étude des photographies lunaires récentes a déjà fournies. Obligés de nous limiter, nous chercherons à indiquer, sous une forme résumée, de quelle manière on conçoit aujourd'hui les transformations successives de notre satellite et comment on peut en retrouver les vestiges à sa surface.

Ces questions ne sont pas, à proprement parler, nouvelles. Depuis un demi-siècle elles ont fait l'objet de conjectures et de théories ingénieuses, émanées soit de géologues, soit d'astronomes en renom. Les solutions proposées, très diverses, semblaient, par leur caractère artificiel, plus propres à égarer l'esprit qu'à le fixer. La géologie, ayant elle-même à sortir d'une période d'enfantement et de formation, ne projetait qu'une lumière vacillante sur la voie à suivre. D'autre part les astro-

nomes n'apportaient dans le débat que des documents incomplets et contestables. La situation est aujourd'hui bien modifiée. Les dernières années ont vu s'accomplir parallèlement de grands progrès dans les deux ordres de connaissances. L'intervention de la photographie nous a mis en possession d'images lunaires infiniment plus précises et plus véridiques. D'autre part, le grand développement des exploitations géologiques a permis de faire justice de diverses théories erronées et d'énoncer sous forme synthétique des conclusions applicables au globe terrestre entier, et, sous certaines réserves, aux autres planètes.

Tous les corps qui circulent autour du Soleil ont été primitivement fluides : c'est un point sur lequel les théories cosmogoniques concordent et que l'on nous dispensera de démontrer. Moins hardis que Kant, Laplace et leurs successeurs, nous ne chercherons pas à nous représenter la Lune encore engagée dans la nébuleuse solaire et n'accusant son individualité propre que par une faible condensation locale. Les raisonnements que l'on peut faire sur l'évolution d'un pareil système seront ici laissés de côté, non comme inexacts, mais comme difficilement vérifiables sur les documents actuels, et, pour ce motif, s'écartant de notre sujet. Nous supposerons franchie une étape déjà considérable. La Lune s'est depuis longtemps séparée de la Terre : fragment emprunté aux couches équatoriales de la planète mère, elle reproduit d'une manière générale sa forme, sa structure, sa composition chimique. Elle est constituée par les matériaux de la surface avec une densité moyenne moitié moindre que celle de notre globe. Mais l'atmosphère qui l'enveloppe est beaucoup plus rare, car l'attraction prédominante de la Terre a favorisé celle-ci dans le partage des enveloppes gazeuses. Moins bien protégée contre le rayonnement, plus développée en surface en proportion de son volume, la Lune subit un refroidissement bien plus rapide. Longtemps avant la Terre, elle voit sa surface tomber au degré de température où la plupart des matières minérales échangent l'état liquide pour l'état solide.

Que va-t-il se passer en ce moment? Suivant certains savants, il se constituera des bancs de plus en plus vastes, de

de plus en plus épais de scories flottantes, fragments tout préparés de la future écorce. Suivant d'autres, les particules solidifiées, acquérant par là même une densité plus grande, plongent à l'intérieur. Il se forme ainsi un noyau central de volume croissant et la solidification progresse lentement jusqu'à la surface. Une opinion mixte veut que les fragments solides, entraînés par leur poids, soient de nouveau liquéfiés aux dépens de la chaleur interne, et remplacés à la surface par une masse liquide équivalente. Cet échange se continue jusqu'à ce que tout l'ensemble soit amené à fort peu près au point de fusion, et la prise s'effectue alors presque simultanément dans le corps entier.

La question serait assez facilement tranchée par le calcul s'il s'agissait d'un corps homogène. Mais tel n'est pas le cas; dans une masse fluide en équilibre relatif, les matériaux se superposent par ordre de densité, et l'expérience paraît montrer que l'accroissement du poids spécifique à partir de la surface est assez rapide au début. Il est donc légitime d'admettre *a priori* que les fragments solides ne se sont enfoncés, par suite de leur contraction, que d'une faible quantité, et n'ont pu revenir entièrement à l'état de fusion. Les trois hypothèses étant possibles, c'est à l'observation de prononcer. En ce qui concerne la Terre, l'augmentation constatée de la température avec la profondeur, la mobilité des masses montagneuses dans le sens vertical, l'ampleur et la fréquence des manifestations volcaniques ont rallié la majorité des géologues à la notion de l'écorce superficielle. Toutefois les partisans du noyau solide peuvent citer en leur faveur de notables autorités. S'agit-il de la Lune, les photographies ne laissent, à ce qu'il nous semble, subsister aucun doute. Nous y reconnaissons que de véritables massifs montagneux, embrassant des centaines de kilomètres carrés, ont flotté à la dérive dans le sens horizontal, ont pu se disjoindre et se ressouder alternativement. Des fractures étonnamment nettes et rectilignes sont parfois à nu sur plusieurs milliers de mètres d'épaisseur. Les lignes de jonction redressées par la pression mutuelle des masses en contact peuvent s'élever à des altitudes du même ordre. De telles apparences ne se seraient jamais produites si le dernier acte de la solidification, dans chaque région de la Lune, avait porté sur une

nappe de faible épaisseur. Il y a eu au contraire réaction d'une masse liquide énorme sur une paroi déjà épaisse de plusieurs kilomètres, et qui cependant a été fracturée et submergée. Ce phénomène s'est répété pendant une longue période, comme le montrent les solidifications successives opérées à des niveaux différents dans le fond des cirques. De même les épanchements, survenus à différentes reprises lors de la formation des mers, prouvent que la fluidité a longtemps prédominé, sous les latitudes les plus diverses, dans le globe lunaire. Nous ne traduisons donc plus qu'une simple hypothèse quand nous parlons de l'écorce superficielle de notre satellite, ou, comme on dit aujourd'hui couramment, de la lithosphère.

Pendant une période nécessairement très longue, cette écorce primitive n'a pu se composer que de fragments disjoints, mobiles dans le sens tangentiel sous l'action des courants qui agitaient la masse fluide. Les conflits incessants de la force centrifuge née de la rotation de la Lune, des attractions de la Terre et du Soleil, des dilatations dues à l'inégale répartition de la chaleur, ne laissaient pas s'établir une figure d'équilibre permanente. Ces mouvements superficiels ne pouvaient manquer d'offrir certaines allures régulières, de même que les courants océaniques, les alizés et les moussons des zones tropicales. Leur direction dominante a dû, dans chaque région de la Lune, imposer certaines orientations spéciales aux lignes de fracture et de soudure. Les photographies confirment cette prévision et mettent en évidence sur notre satellite de nombreux cas de parallélisme entre les sillons et les crêtes, fréquemment distribués en réseau polygonal.

On comprend sans peine que, dans une grande partie du disque lunaire, cette première période, très éloignée de nous, n'ait laissé aucun vestige. Seuls quelques hauts plateaux, quelques massifs montagneux, ont pu traverser sans trop de changements les révolutions ultérieures. Un trait caractérisque de leur relief est la facilité avec laquelle les fragments en contact ont opéré leur disjonction, laissant entre eux de larges intervalles où le fond ne s'est solidifié que beaucoup plus tard. Ainsi ont pris naissance ces larges vallées à fond plat, dont Rheita et le groupe des Alpes lunaires offrent de si curieux exemples.

Le refroidissement successif de la surface tend à produire une jonction toujours plus intime entre les scories flottantes, et à les constituer à l'état de croûte continue. Empêchés désormais de se mouvoir dans le sens tangentiel, ces fragments réagissent les uns contre les autres avec énergie, et sont souvent amenés à se briser et à se redresser sur leurs bords. Le caractère particulier de cette *seconde période* sera donc la formation d'arêtes saillantes encadrant des enceintes de forme variable, mais le plus souvent polygonales. En même temps les laves qui s'accumulent en certains points, sous l'influence de l'attraction de la Terre ou de toute autre cause, ne rencontrent plus d'issues libres vers la surface et sont obligées de s'en créer de nouvelles, aux prix d'efforts de soulèvement très énergiques. Dans une enveloppe encore médiocrement résistante, ces efforts se traduisent par la formation des crevasses. Des laves s'épanchent par la voie ainsi ouverte à la surface de la Lune, mais cet épanchement trouve bientôt son terme. L'effervescence qui l'a produit décroît et se porte sur d'autres points. Les nappes répandues au dehors se solidifient en laissant aux régions qu'elles ont recouvertes l'aspect de plaines unies, et la fissure qui leur a donné naissance demeure le plus souvent obstruée. Les traces de la seconde période, mieux conservées que celles de la précédente, se rencontrent à peu près partout sur les continents, c'est-à-dire dans les régions qui n'ont pas été ultérieurement submergées.

Le déversement des laves à la surface et les progrès du refroidissement ont pour résultat final de rendre la croûte plus épaisse et plus homogène. La formation des crevasses rencontre, par suite, des difficultés croissantes; l'écorce ne présente plus la plasticité nécessaire pour suivre pas à pas, comme elle devait le faire au début, tous les changements de forme du noyau liquide. Elle ne cède plus qu'en des points isolés, sous l'action de pressions intérieures assez puissantes pour la déformer. Une *troisième période* va donc s'annoncer par la formation d'intumescences sur l'emplacement occupé aujourd'hui par les cirques.

Nous touchons ici au point délicat de la théorie, à celui qui a provoqué le plus d'hypothèses discordantes. Ces énormes entonnoirs réguliers qui parsèment la surface de la Lune sont

le trait le plus saillant de sa physionomie. Ils ne ressemblent que de bien loin aux cratères des volcans terrestres. Leur diamètre est beaucoup plus grand : il est souvent de trente kilomètres et peut atteindre ou dépasser deux cents kilomètres. Ils sont aussi beaucoup plus creux : deux mille mètres en moyenne, sept mille au maximum. Leur fond est occupé par une plaine unie. Vers le centre on voit communément surgir un ou plusieurs pitons isolés qu'aucune ride du sol ne rattache à l'enceinte. Celle-ci présente vers l'intérieur une forte inclinaison, comparable à celle des chaînes terrestres les plus escarpées. Au dehors, la pente est douce, inappréciable même dans le cas de certains grands cirques.

Aucune montagne connue, sur notre globe, ne réunit cet ensemble de caractères. Aussi a-t-on vu les sélénographes faire intervenir des agents tout autres que ceux que la géogénie a l'habitude d'évoquer. Nous avons la théorie des tourbillons qui voit, dans chaque cirque, l'emplacement d'un cyclone rejetant et accumulant les scories à son pourtour; la théorie balistique d'après laquelle les cirques sont des empreintes de projectiles énormes venus des profondeurs de l'espace; la théorie des marées, qui fait ronger et agrandir les orifices de la croûte par le fluide intérieur, que sollicite l'attraction de la terre; la théorie volcanique, dans laquelle le rempart est un entassement de matériaux chassés du centre par explosion ou par épanchement; la théorie des dégagements de gaz qui charge une bulle gigantesque de construire d'un seul coup la montagne centrale et l'enceinte; la théorie des fusions locales, qui fait ramener à l'état liquide, par un flux de chaleur interne, une portion limitée de la croûte.

Toutes ces explications soulèvent des difficultés mécaniques très graves. Ce n'est pas ici le lieu de s'y étendre. Nous croyons qu'il est possible de s'y soustraire en considérant la formation des cirques comme une œuvre de longue haleine partagée en deux phases : l'une où la force prépondérante est la tendance au dégagement des vapeurs et des gaz emprisonnés dans la croûte, l'autre où le rôle principal est dévolu à la contraction progressive du liquide intérieur. A la première force nous attribuons l'intumescence dont la pente extérieure des remparts donne la mesure et l'étendue. Très

rarement ces formes bombées ont réussi à constituer des édifices stables. Nous n'en retrouvons plus aujourd'hui que l'assise inférieure formant le bourrelet des cirques. Tout le reste de la voûte a dû s'affaisser par zones successives, à mesure que son appui lui était enlevé par la décroissance continue de la pression interne. La destruction a dû s'opérer en plusieurs fois, en commençant par le centre, comme le montrent de nombreux sillons concentriques aux remparts de cirques. Le plus souvent, l'intérieur a été rempli par un épanchement liquide qui l'a transformé en une plaine unie, et dont le nivellement parfait contraste avec l'aspect inégal des hauts plateaux.

Dans une écorce homogène, les affaissements successifs seraient limités par des cercles, ayant pour centre commun le sommet de l'intumescence. En fait, la présence de sillons rectilignes, traces de fractures antérieures imparfaitement ressoudées, paraît avoir déterminé des dérogations légères, mais fréquentes, à la forme circulaire. Les sillons, dirigés d'ordinaire suivant des tangentes aux remparts des cirques, se prolongent souvent aussi à l'intérieur de leur enceinte, ce qui montre qu'il n'y a pas eu fusion totale dans l'aire affaissée.

Les cirques se sont formés en grand nombre dans toutes les régions de la Lune, même dans celles qui semblent en être aujourd'hui le plus dépourvues. Beaucoup d'entre eux ont péri en totalité. D'autres ne subsistent qu'à l'état de ruines. Les derniers venus, bien qu'admirablement conservés, datent peut-être de plus loin que nos montagnes terrestres, soumises à des causes de destruction bien plus rapides. A la longue, en effet, les soulèvements doivent passer à l'état d'exceptions; la croûte, devenue plus lourde et plus épaisse, ne cède plus que sur des points faibles ou sur le trajet d'anciennes crevasses. Les manifestations volcaniques embrassent ainsi des aires de plus en plus réduites. La grandeur des cirques suit une marche décroissante et aboutit à l'apparition de formes coniques, saillantes, petites, mais stables, rappelant à certains égards les volcans terrestres. Au contraire, des mouvements d'ensemble, non précédés de soulèvements, demeurent possibles tant que la pression intérieure s'abaisse, et même ils doivent s étendre

à des surfaces d'autant plus grandes que la croûte est plus capable de se maintenir sans appui. Nous sommes ainsi conduits à distinguer une *quatrième période*, celle des affaissements généraux, donnant naissance aux larges dépressions connues sous le nom de mers. Ce sont elles que l'on aperçoit à l'œil nu comme des taches grises, en général circulaires; leur distribution s'est faite suivant deux lignes principales, l'une peu inclinée sur l'équateur, la seconde perpendiculaire à la première, composée de bassins plus vastes et en partie confondus. Cette disposition présente une analogie curieuse avec celle que l'on observe sur l'écorce terrestre. La première série des mers lunaires, enchaînée suivant un grand cercle, correspond aux fosses méditerranéennes. La seconde, orientée comme l'Océan Atlantique, est partagée comme lui, suivant sa plus grande longueur, par un alignement d'îlots volcaniques.

L'effondrement d'une notable partie de la croûte détermine dans la pression interne une recrudescence. La masse fluide ainsi comprimée trouve une issue par les crevasses, reflue sur la région affaissée et la transforme en une mer unie. La pression intérieure continuant à décroître, l'épanchement se ralentit et se limite au voisinage des fissures, qui demeurent souvent indiquées par une veine saillante.

L'affaissement peut se manifester de nouveau et s'étendre au delà de ses limites primitives. Dans ce cas, on voit apparaître une deuxième crevasse circulaire décrite autour du même centre que la première. Les mers de l'hémisphère nord sont arrivées ainsi à empiéter les unes sur les autres, en ne laissant subsister dans leurs intervalles que des fragments triangulaires du plateau primitif.

Si toute activité avait cessé sur la Lune avec la solidification des mers, celles-ci devraient nous offrir une surface absolument unie, à part les sommets isolés qui pourraient émerger comme témoins du relief antérieur. On s'assure aisément qu'il n'en est rien. Non seulement on y rencontre de grands cirques qui pourraient, à la rigueur, dater d'une période plus ancienne, mais on y voit en abondance des cônes saillants, de petits entonnoirs, des emplacements distingués par leur couleur claire ou sombre. Les taches sombres correspondent en général à des dépressions formant à la mer une

ceinture concentrique près de sa limite. Cette disposition, absolument d'accord avec la tendance connue des fosses océaniques à s'aligner le long des rivages terrestres, ne s'aperçoit bien qu'avec une lumière rasante. Les taches blanches, au contraire, apparaissent mieux sous un éclairement normal; elles sont le plus souvent en relation avec un orifice d'aspect volcanique. Ou bien elles forment autour de lui une auréole limitée par un périmètre circulaire, ou bien elles se partagent en traînées d'un vif éclat qui rayonnent dans toutes les directions jusqu'à d'énormes distances, franchissent sans déviation toutes les inégalités du sol, et se prolongent jusque sur les mers. Elles nous apparaissent ainsi comme la dernière manifestation des forces internes qu'il nous soit donné actuellement d'apercevoir à la surface de la Lune.

Ces systèmes divergents, dont chacun se rattache à un centre bien déterminé, ont paru longtemps n'offrir aucune analogie avec les traits connus de la surface terrestre. Les adhérents de la théorie balistique y voient de simples éclaboussures; les partisans du volcanisme ou de la fusion locale en font des fissures propagées par ébranlement dans l'épaisseur de la croûte et blanchissant ensuite le sol par leurs émanations. L'étude des clichés nous amène à une conclusion différente. Chaque traînée est pour nous un dépôt de cendres volcaniques projetées avec explosion et déposées sur le parcours d'un courant atmosphérique déterminé. L'histoire des grandes éruptions terrestres nous fournit de nombreux exemples de dépôts semblables, qui se sont étendus jusqu'à deux mille kilomètres du point d'origine. Elle nous apprend, d'autre part, que les projections de cendres se font suivant la verticale et que leur dispersion à distance est uniquement l'œuvre des vents. La présence de traînées d'une grande étendue, dirigées en tous sens, apporte donc, en faveur de l'existence passée d'une atmosphère sur la Lune, une démonstration à laquelle il paraît difficile de se soustraire.

Nous sommes, on le voit, amenés à faire succéder à l'époque de la solidification des mers une *cinquième période* caractérisée par une activité volcanique intense. Cette perforation de la surface par les forces internes, et plus encore l'éparpillement des cendres, supposent la présence d'un résidu important de

gaz et de vapeur d'eau. A partir du moment où la consolidation superficielle est achevée, les causes qui peuvent amener l'absorption de l'atmosphère et son entrée dans des combinaisons solides deviennent lentes et peu actives. Il semble donc que l'on puisse s'attendre à retrouver, aujourd'hui encore, quelques restes de l'enveloppe gazeuse. Cette prévision est justifiée par la discussion numérique des instants des contacts dans les éclipses et les occultations. L'ensemble de ces phénomènes donne pour le diamètre apparent de notre satellite une valeur un peu moindre que celle qui résulte des mesures directes. Les rayons de lumière qui nous parviennent en rasant la surface de la Lune éprouveraient donc au passage une réfraction appréciable. Les partisans de la pluralité des mondes habités ne sauraient toutefois se prévaloir de cette circonstance. L'atmosphère que l'on peut attribuer à notre satellite est très peu dense en comparaison de la nôtre. Toute sa surface est soumise aux mêmes conditions physiques que les sommets des plus hautes montagnes terrestres : pression barométrique faible, sécheresse extrême, température moyenne très basse. Et comme les formes organisées, même les plus rudimentaires, manquent sur la Terre aux grandes altitudes, il est difficile d'imaginer celles qui pourraient s'adapter à la Lune dans son état présent.

Cette conclusion perd peu de sa force, si haut qu'on veuille remonter dans le passé. Pas plus que l'observation directe, la photographie ne nous révèle sur la Lune ces traces d'alluvion et d'érosion que la géologie apprend à reconnaître d'une manière si nette, et qui sont la conséquence nécessaire d'une circulation d'eau. Notre satellite paraît avoir franchi très vite les degrés de refroidissement intermédiaires entre celui qui a permis à l'eau de se condenser et celui qui l'a définitivement immobilisée. Comparé à la Terre nous devons le considérer comme une planète frappée d'arrêt dans son développement, soustraite par l'extinction presque complète de ses réserves d'air et d'eau aux transformations toujours renaissantes qui s'accomplissent sous nos yeux. A s'en tenir aux faits constatés avec certitude, on pourrait regarder la Lune comme entrée dans sa *sixième période*, qui serait celle du repos absolu, de l'immutabilité complète. Une telle conclusion doit être stricte-

ment limitée à la durée relativement courte que notre expérience embrasse. Des observations mieux conduites, plus prolongées, décéleront peut-être des changements manifestes. L'immense énergie déployée autrefois par les forces internes peut légitiment en faire présager le retour. Les plus grandes dépressions mesurées dans les cirques ne dépassent pas dix kilomètres. Tel est à peu près le plus petit chiffre que nous puissions adopter pour l'épaisseur moyenne de la croûte. Il est vrai qu'elle s'est accrue, depuis l'époque de la formation des derniers cirques, dans une proportion impossible à déterminer. S'ensuit-il qu'elle oppose une barrière désormais infranchissable aux forces volcaniques, qu'elle soit pour l'avenir à l'abri de toute cause de déformation? En aucune façon. Dans l'opinion de physiciens autorisés, une planète, même totalement solidifiée, serait encore exposée à des chances de rupture par le seul fait du refroidissement. Cela suffit pour donner un intérêt toujours actuel à la réunion de documents précis et impartiaux.

Comment deux planètes voisines, parties d'un même état initial, soumises à l'action de forces de même nature, sont-elles arrivées à revêtir des aspects aussi dissemblables? Ce problème est bien fait pour tenter notre curiosité, et il nous est permis d'en entrevoir au moins la solution. Les conséquences du partage inégal des atmosphères ont dû s'aggraver rapidement, pour la Lune, par suite de la faiblesse relative de la pesanteur, égale au sixième seulement de ce qu'elle est à la surface de la Terre. Que l'on suppose notre globe soumis au même régime, et toute l'allure des phénomènes terrestres va se trouver profondément modifiée. Les gaz libres vont se dilater dans une proportion considérable : leurs éléments les plus légers se disperseront dans l'espace. Le travail mécanique exécuté par les eaux sera fortement réduit; leur cours ralenti donnera plus de prise à l'évaporation. Les mouvements verticaux de l'écorce prendront plus d'ampleur et relégueront au second rang, comme facteurs du relief, les refoulements et les plissements latéraux. Les forces intérieures accompliront des effets de soulèvement et de perforation dont elles se montrent aujourd'hui incapables. De nouvelles issues vers l'intérieur vont être ouvertes à l'eau des océans. Peu d'années

suffiraient peut-être pour faire apparaître autour de nous ces sites étranges et désolés que révèlent les photographies lunaires. Est-il besoin d'ajouter qu'une telle révolution n'est nullement à craindre? L'intensité de la pesanteur semble au contraire la plus stable de toutes les données de la géologie. Les influences cosmiques qui peuvent tendre au desséchement et au refroidissement de notre globe agissent avec une lenteur infiniment plus grande, et sont d'ailleurs appelées, par leur marche périodique, à corriger en grande partie leurs propres effets.

Ce monde mystérieux, notre plus proche voisin, a donc mieux à nous offrir que le tableau menaçant de notre caducité future. On serait sans doute plus près de la vérité en voyant en lui l'image de la lointaine jeunesse de la Terre. Ce serait de notre part une prétention vaine que de vouloir assigner à notre satellite, dans le plan général de la création, sa place et sa raison d'être. Sans sortir de l'horizon limité de nos facultés spéculatives, nous trouverons une ample justification de son existence. Son intervention se montre également efficace dans l'ordre matériel et dans le monde de l'intelligence. Après avoir provoqué les plus éclatantes manifestations du génie mathématique, la Lune promet de s'imposer longtemps encore à notre étude. Elle nous apparaît comme capable d'élucider sur plus d'un point notre propre histoire, de nous montrer à découvert certains traits de la physionomie primitive de la Terre, traits aujourd'hui effacés et que de patients sondages commencent à faire reconnaître au fond des mers.

M. LŒWY — P. PUISEUX

PESSIMISME ET COMÉDIE

Je voudrais aujourd'hui, non pas élucider, mais éclairer de quelques lueurs, la question de ce pessimisme qui, paraît-il, aurait subitement envahi le théâtre contemporain.

On répète assez volontiers que les auteurs de nos jours ne voient plus la vie en rose, qu'ils la peignent au moins en gris, quand ce n'est pas en noir. Chacun de nous a maintes fois entendu ou lu de ces doléances. Et tout ce que l'on croit pouvoir accorder à la génération présente, dont on incrimine ainsi la manière théâtrale, c'est la circonstance atténuante d'avoir abordé la vie intellectuelle sous le coup des désastres de 1870.

Est-il vrai que le théâtre soit devenu presque uniformément sombre? Est-il vrai que le théâtre précédent fût aussi radieux qu'on veut bien le dire? D'abord, qui s'est chargé de faire à ces deux théâtres leurs réputations respectives? J'inclinerais à croire que ce sont des spectateurs d'âge suffisant pour avoir assisté à l'un et à l'autre.

En effet, les impressions des yeux et des oreilles, les souvenirs laissés par l'attitude et la voix de protagonistes vivants semblent plus décisifs que de froides lectures comparées, pour porter les gens jusqu'à se plaindre et à récriminer.

Or, l'amateur du temps passé, lequel de nous n'a eu l'occasion de mesurer son injustice pour le temps présent, à la

la façon vexante qu'il a de nous faire sentir que nous ne saurons jamais, nous autres, ce que c'est que de voir quelque chose au théâtre. « Ah ! dit-il, si, comme moi, vous aviez vu Bressant !... Déjazet !... Frédérick Lemaître !... »

Cet amateur-là, le poète Horace, il y a bien longtemps, l'a déjà signalé. « Prôneur des anciens jours », c'est le même qui sent, chaque année, que les saisons s'appauvrissent de soleil, et que la terre se refroidit. Au théâtre comme ailleurs, il trouve qu'il n'y a plus d'entrain, plus d'illusions, plus de jeunesse... Je me souviens qu'un vieil homme de lettres qui, auprès de son hiver, accueillait — jadis — mon avril, me répétait volontiers :

— Mon petit ami, plus je vais, et moins, par le monde et par la ville, je distingue de femmes à qui j'aimerais à faire la cour : il n'y en a plus de jolies !

Certes, ils sont un certain nombre qui se rappellent, il y a quelque trente ans, être sortis allègres, gaillards, l'âme épanouie, de ces mêmes salles de spectacles dont ils reviennent, à cette heure, sans s'être déridés, une moue aux lèvres, et de la mauvaise humeur dans tous les membres.

Et c'est le tempérament des auteurs qu'ils trouvent le plus gravement changé !

***

Tout d'abord, on peut répondre que, pour les besoins de nombreux théâtres consacrés à la gaieté, il existe aujourd'hui une immense production gaie.

Ces théâtres s'appellent les Variétés, le Palais-Royal, les Nouveautés, l'Athénée, Cluny, et souvent le Vaudeville, le Gymnase. De jeunes auteurs joyeux les pourvoient de pièces qui souvent, une année entière, y font durer le même grand éclat de rire.

Le théâtre gai, en outre, donne présentement la meilleure preuve de prospérité, c'est-à-dire qu'à côté des grands établissements qu'il achalande, nous le voyons s'adjoindre un nombre toujours croissant de petites succursales. Ces scènes exiguës : les Mathurins, les Capucines, les Tréteaux, où naguère l'on n'aurait vu place que pour un grime succédant

à une diva de chansonnettes, donnent maintenant asile à une fantaisiste comédie. Des tableautins de mœurs, avec de l'observation piquante, des péripéties composées et des dialogues prestes, y servent les exigences de ceux qui considèrent le théâtre comme un lieu uniquement affecté à la désopilation des rates humaines.

*
* *

Mais le genre auquel on reproche sa mélancolie, c'est, je le sais bien, une autre sorte de comédie, à qui ce titre est peut-être maintenu seulement par la force d'un usage contre lequel il me semble avoir quelque chose à dire.

La définition classique de la comédie se formule ainsi : « Pièce de théâtre où l'on met en action, d'une façon *plaisante*, des caractères, des mœurs ou des faits de la vie commune. »

On a même, en ce sujet profane, une définition de Saint-Augustin, qui précise en ces termes : « La comédie est un mélange ingénieux de paroles *agréables* et d'actions *amusantes*. »

Art *plaisant*, *agréable*, *amusant*, voilà des qualificatifs de la comédie, qui correspondent, n'est-il pas vrai? à tout ce théâtre gai, dont nous venons de faire remarquer qu'il a pignon sur bien des rues.

Si, au contraire, nous nous remémorons l'effet d'ensemble qu'en ces dernières années exercent sur nous de soi-disant comédies, — comme en contiennent le théâtre de M. de Curel, ou le théâtre de M. Brieux, par exemple, — nous constatons que cela s'accorderait davantage avec la définition de la tragédie. Celle-ci, disent les textes, est l'art d'exciter l'émotion, la pitié, l'angoisse, — bref, les mouvements nobles de l'âme, — sans faire sa place au rire,

Par conséquent, à côté de la véritable comédie *plaisante*, revenant à son rôle primitif de n'être que *plaisante*, nous aurions de plus, sous le titre impropre de comédie, une sorte de tragédie masquée, larvée, non reconnue. Et à cette tragédie, de substance moderne, sans pompe, en prose, il ne siérait plus déjà de lui reprocher de s'assombrir que si la tragédie antérieure eût été vraiment de nature plus riante,

C'est que peut-être l'esprit tragique et la verve comique, qui, après n'avoir pu se regarder en face à leurs origines, ont été pourtant assujettis à faire un long ménage ensemble, seraient en train de vouloir rentrer chacun chez soi, si c'est encore possible.

Après la naissance naturelle des deux genres, l'imagination humaine s'est ingérée, en effet, de les rapprocher, comme les éleveurs croisent des gallinacées, comme les botanistes greffent des plantes, marient des espèces de fleurs pour essayer... pour voir.

Dès l'antiquité, ce fut la tragi-comédie qui sortit de ces soins entremetteurs.

Longtemps plus tard, et pendant que le Français créait le vaudeville, l'Anglais, né humouriste, rendait viable, grâce à Shakespeare, ce phénomène violent de contraste, ce mélange de grotesque et de terrible qu'est le drame.

Puis la rage de produire de nouveaux résultats hybrides, le plaisir quelque peu pervers de chercher quel métis encore on pourra faire sortir d'une combinaison de métis, — toute cette curiosité plus ou moins ingénieuse enfanta le mélodrame, le drame comique, la comédie dramatique, la comédie-vaudeville. On trouve même, vers 1840, une espèce triplement mâtinée, inscrite sous le nom de folie-à-propos-vaudeville,

Mais le phénomène le plus hors nature à laquelle cette suite de créations ait abouti, on peut hardiment dire que ce fut « le drame historique, agrémenté de couplets ».

Comme un des meilleurs moyens de discerner le point où l'on va est le repère d'un point où l'on a passé, on me permettra de donner un aperçu du genre que je viens de nommer en dernier. La pièce s'appelle : *la Conspiration de Malet ou Une Nuit de l'Empire*, par MM. Bayard et Varner, représentée pour la première fois à Paris, le 1er juin 1849. C'est un spécimen de la manière dont le théâtre, il y a une vingtaine d'années, s'entendait à passer du grave au doux, du plaisant au sévère.

On sait comment l'histoire rapporte l'épisode :

En 1812, le général Malet, déjà suspect d'un complot républicain contre Napoléon Ier, avait été, par mesure préventive, jeté en prison; et on l'y gardait sans jugement. Ce fut

du fond de son cachot qu'il conçut ce que l'on a nommé « l'action la plus antique des temps modernes ». Napoléon, étant alors en campagne de Russie, à six cents lieues de sa capitale, Malet résout de mettre à profit le moment où l'on sera, depuis plusieurs jours, sans nouvelles de la Grande Armée, pour répandre tout à coup le bruit de la mort de l'Empereur et, dans le désarroi, s'emparer du pouvoir. Par des intelligences que les visites de sa femme lui permettaient d'entretenir avec le dehors, les pièces nécessaires sont fabriquées : proclamations, sénatus-consultes, dépêches, composition d'un gouvernement provisoire ayant pour président le général Malet. Celui-ci, le 22 octobre 1812, à onze heures du soir, s'évade de sa prison. Il s'est assuré d'un cheval. Il a revêtu l'uniforme d'officier général. Il est suivi du caporal Rateau, transformé en aide de camp, et d'un faux commissaire de police. A peine évadé lui-même, il va faire mettre en liberté, sur le vu de ses pièces, sur son ordre, le général Guidal et le général Lahorie, détenus à la Force comme suspects aussi de républicanisme. Il leur remet des plis cachetés contenant leurs nominations aux lieu et place du duc de Rovigo et du préfet Pasquier. Puis, toujours accompagné du caporal Rateau, il marche sur la place Vendôme...

Prenons maintenant le drame, *mêlé de chant*, à l'acte troisième. Le théâtre représente le Ministère de la police. Il va y avoir en présence : Malet, Rateau, puis le ministre, puis le général Lahorie. Par la rencontre de ces personnages ressuscités, l'auditoire va, dans la salle, revivre la prodigiense minute d'octobre 1812.

SCÈNE V

LE MINISTRE, *entrant*. — Qu'y a-t-il? Que me veut-on?... Ah! le général Malet!

MALET. — Oui, c'est moi!

LE MINISTRE. — Et que faites-vous ici à cette heure?

MALET. — Je prends possession de votre ministère, au nom du gouvernement provisoire et du Sénat.

LE MINISTRE. — Fou que vous êtes!... Je le garde au nom de l'Empereur.

MALET. — Il n'y a plus d'Empereur! Le gouvernement provi-

soire m'a donné le commandement de Paris... *(Lui remettant un papier.)* Voyez plutôt.

LE MINISTRE. — Ce que vous dites est impossible!... C'est de la folie!... Je ne puis comprendre...

MALET. — Ce n'est pas nécessaire... *(A Rateau.)* Lieutenant?

LE MINISTRE. — Laissez-moi!... N'approchez pas!...

SCÈNE VI

LES MÊMES, LAHORIE

LE MINISTRE. — Lahorie!... Les prisons sont ouvertes!

LAHORIE, *à Malet.* — Je t'apporte de bonnes nouvelles. J'ai trouvé Guidal maître de la préfecture de police...

LE MINISTRE. — La préfecture!... Ah! ma tête se perd!... Guidal!... Lahorie!...

MALET. — Vous le voyez : toute résistance est vaine. Qu'on l'emmène et qu'il soit prisonnier là, dans son appartement... en attendant mes ordres...

LE MINISTRE. — Monsieur! monsieur!... Je vous rends responsable!...

LAHORIE. — Attends, attends, je vais l'enlever, moi, ce muscadin!

Ensemble :

LE MINISTRE.

Malgré moi, mon courage
Cède à la trahison...
Bientôt de cet outrage
Vous me rendrez raison.

MALET

Céder est le plus sage,
Écoutez la raison...
Modérez ce courage
Qui n'est pas de saison.

LES AUTRES.

Ces cris, ce bavardage,
Ne sont plus de saison;
Il faut le mettre en cage,
Il entendra raison.

Et, après cela, le drame, qui a encore deux actes, reprend *sérieusement*, et les couplets, en petits vers sautillants, reviennent encore, entre ces gens qui se posent, les uns aux

autres, la question de vie ou de mort. Et la pièce se terminera pourtant avec toute la rigueur des événements réels, par le feu de peloton qui, dans l'histoire, a fusillé Malet.

Si j'ai rappelé un de ces résultats extrêmes jusqu'auxquels s'abâtardissait le mélange des genres, c'est pour en tirer une proposition :

La loi de retour — si connue en physiologie — qui, après des séries de croisements excessifs, ramène les sujets vers les types primitifs de l'espèce, — cette loi pourrait bien exister aussi, en matière de théâtre.

Les naturalistes citent un croisement qui fut observé en 1774, entre lièvres et lapins : une jeune hase, c'est-à-dire *une* lièvre, ayant été élevée avec un lapereau de son âge, ne put faire autrement que de l'aimer. S'étant mariés, ils eurent des enfants qui ressemblaient, les uns à leur père, les autres à leur mère. Ainsi prit naissance une famille hybride, dont les membres, maintenus entre eux, prospérèrent pendant de nombreuses générations. On pourrait croire que cette famille, à la longue, s'appropria des mœurs communes, que tous ces parents prirent l'aspect nouveau d'une race définitivement créée. Non pas ! ils montrèrent dans la suite une opposition permanente dans leurs mœurs et dans leurs teintes : on voyait parmi eux, des individus blancs et des individus noirs ; les femelles blanches creusaient des terriers pour y loger leur progéniture, à la manière des lapins ; les femelles noires gardaient leurs petits à la surface du sol, comme font les lièvres.

Eh bien ! de même, — quoi qu'aient tenté les inventions théâtrales pour combiner les moyens du comique et du tragique, on dirait qu'une loi de nature fait retourner ces genres à leur simplicité.

La tragédie classique, avec ses formes solennelles, a fait semblant de se retirer d'un monde où l'on ne porte plus de perruques.

La comédie, avec la largeur de son titre générique, paraît presque suffire à embrasser aujourd'hui une production en majeure partie bourgeoise et familière. Mais une espèce résistante qu'elle comprend dans sa rubrique, l'espèce noire,

ne veut pas se laisser absorber. Celle-ci retourne instinctivement à la tragédie, mais à la tragédie telle que les conditions modernes en suggèrent le renouvellement : non plus superbement drapée, mais contemporaine, raisonneuse, prosaïque, — non plus sanglante, mais sans échafaud pour son couperet sec.

L'autre race aussi, la blanche, celle qu'éclairent toutes les dents du rire, retourne à la comédie pure, mais telle que l'acclimatement l'a faite : non plus grasse, exhilarante, de plein vent comme aux temps d'Aristophane ou de la Foire, mais parisienne, affinée, légère, parfois très légère.

***

Voici comment une équivoque peut être fréquente aujourd'hui entre un auteur et le public. L'affiche annonce une comédie : on s'assied dans son fauteuil avec les sentiments d'attente qu'une pareille qualification comporte. A la rigueur, en vertu d'habitudes déjà invétérées, on est prêt à se contenter d'un spectacle hybride, mitigé, où la leçon de mœurs ait droit à une intervention grave, pénible même s'il le faut, mais avec des échappées joyeuses et un dénouement rasséréné : — le repentir du mauvais sujet; l'innocence enfin prouvée de l'épouse; le domestique qui essuie une larme de bonheur, tant il voit ses maîtres heureux.

Oui ! Mais supposons que l'auteur, en léporide de l'espèce noire, ait donné l'existence à une sorte de drame tragique, que la routine l'a empêché de baptiser de son vrai nom, tout simplement parce qu'aucun cadavre ne doit y joncher la scène au dénouement. Et ce cadavre manque, par cette cause logique que la tragédie ne se passe plus entre des rois tout-puissants ni des princesses souveraines : les messieurs ou les dames qui portent la redingote et des robes de drap tailleur n'ont plus les mêmes facilités pour faire décapiter, en manière de conclusion, les personnages qu'il leur conviendrait. Voilà une tragédie cataloguée « comédie », quoique tous les ressorts en soient tendus pour inspirer l'anxiété, la pensée profonde, la commisération. Et cette tragédie va donc compter dans la statistique des pièces comiques que l'on sera censé avoir

vues; et elle n'y relèvera, parbleu! pas la moyenne de la gaieté théâtrale qu'on se rappelle avoir annuellement ressentie.

Henry Becque est ici particulièrement bon à citer. D'abord, on le peut considérer comme l'initiateur d'un nouveau théâtre de mœurs, comme ayant fourni les pièces-types, d'où toute une école est sortie. De plus, la moitié de son œuvre est antérieure aux événements de 1870; l'autre moitié, celle qui est dégagée des influences, tout à fait personnelle, est postérieure à la funeste date.

Le cas de ce net esprit — ayant reflété sa part d'humanité française aux deux époques — est donc des plus topiques pour déterminer ce qu'un homme de théâtre était avant la catastrophe et ce que le même homme est devenu après.

Michel Pauper, représenté le 17 juin 1870, — enfanté dans un état d'esprit où l'auteur était sous le second Empire, — est une pensée de drame. Et, selon le rite théâtral qui régissait alors toute la conception dramatique, *Michel Pauper* aboutit à un dénouement mortel. Et, sur l'affiche comme sur la brochure, s'étale le titre ainsi justifié de « drame ».

On se rappelle le sujet de l'œuvre : les déboires, les détresses, les déchéances d'un homme de génie le font sombrer dans la démence.

En citant la dernière péripétie de *Michel Pauper*, je montrerai sous quel aspect, dans ce temps-là, Henry Becque imaginait la fin nécessaire d'une pièce grave.

MICHEL. — Laissez-moi... Qu'on ne me parle plus... Vous me cassez la tête... Ah! ma pauvre tête... elle s'embrouille... Au secours! A boire!... là!... là!... Aidez-moi donc!... *(Il balbutie et regarde Hélène qui s'est dirigée vers la porte pour chercher du secours.— Courant sur elle.)* Tu m'emportes mes diamants!... Mes diamants! Où sont mes diamants? *(Il pousse un cri, et, se précipitant sur ses appareils, il démasque sa découverte. — Illumination du laboratoire par les diamants. — Il saisit un bloc cristallisé qui lui échappe des mains et se brise en éclats. Il tombe et meurt, la tête entourée de diamants.)*

Quand *les Corbeaux* sont représentés, douze ans après la guerre, le 14 septembre 1882, l'auteur paraît s'être avisé que l'on ne mourait point si facilement des misères de la vie.

Sa nouvelle pièce finit par un mariage. Terrible mariage, il est vrai, d'une jeune vierge avec un vieux marchand de biens. Mais, en conséquence, — malgré l'âpreté des situations, — malgré que ce soit écrit par la même main violente que *Michel Pauper*, et sorti du même cerveau, du même cœur douloureux, la pièce nouvelle reçoit le titre de « comédie ».

Un personnage y a bien succombé pourtant, mais au début et dans la coulisse : l'œuvre naît d'une mort, au lieu d'en être terminée, avec l'obligatoire agonie en public. Les filles du défunt, sa veuve, aux prises avec l'adversité, vont se débattre pendant les trois actes suivants, toutes vêtues de noir. Mais c'est une « comédie », en style officiel ! Et — pour une comédie — *les Corbeaux* ont pu faire dire à bien des gens que l'on en donnait aujourd'hui qui n'étaient pas bien gaies. D'accord !... Seulement cette comédie, encore une fois, c'est une tragédie.

En étudiant la seconde manière d'Henry Becque, en comparant l'auteur de la veille à celui du lendemain, nous le voyons, à certain égard, retourner vers la simplicité ancienne.

On était plus loin que jamais des trois unités d'Aristote quand il aborda le théâtre. Avant d'achever sa carrière, il donna l'exemple d'avoir reconquis l'unité de lieu.

Dans *Michel Pauper*, en cinq actes, on assiste à quatre changements de décors. Dans *les Corbeaux*, il n'y en a déjà plus qu'un. Mais nous remarquons des proportions encore plus significatives, si nous opposons l'une à l'autre deux pièces de Becque qui, comme les précédentes, sont de nature à se faire pendant : *l'Enfant prodigue*, joué au Vaudeville en 1868, exige, en quatre actes, quatre décors différents. *La Parisienne*, qui date de 1885, a trois actes, et trois fois le même décor. N'est-ce pas la volonté bien évidente de revenir aux moyens originels qui, par la concentration de lieu, de temps, d'action, faisaient la force ?

Dans les tendances dont *les Corbeaux* marquent la direction, on remarque aussi un retour au sens antique de la fatalité.

Déjà ce titre symbolique de *Corbeaux* — donné à une

bande d'agents d'affaires — annonce une pièce et un art où l'on constate la destination fatale des êtres, sans prétendre à les montrer pires ou meilleurs qu'ils ne sont, ni à les changer, par un coup de baguette magique, au moment de la conclusion.

La fonction des corbeaux étant de dépecer, ils viennent avec leurs ailes noires, leur bec dur, vers le point où gît un mort, sans bonté ni méchanceté, sans autre dessein que de faire ce qu'il leur faut, pour vivre. Le spectacle, où nous les apercevons à l'œuvre, donne une sérieuse leçon d'histoire naturelle ; et sa façon d'être moral, c'est d'être instructif.

Pourrait-on trouver aussi sérieusement instructive cette convention théâtrale qui avait décidé que tous les bons personnages seraient infaillibles pendant toute la durée des pièces, et récompensés à la fin? — qu'il n'y aurait que les traîtres et les traîtresses pour être finalement maltraités?

L'esthétique qu'enseigne Henry Becque restitue à l'antique destin — à la force des choses — une plus large part d'importance. Son école a banni ces personnages prodigieux, pour le mal ou pour le bien, qui, grâce à leur volonté, à leur fertilité d'invention, résolvaient le sort de tous dans chaque pièce, — personnages diaboliques ou providentiels, habitués à rayonner naguère jusque dans la comédie de mœurs, et qui prolongeaient en l'âme des spectateurs — il faut bien le reconnaître — les joies mêmes de la plus naïve adolescence, du temps où ils se plaisaient à lire, aux *Mille et une Nuits*, la lutte des bons et des mauvais génies.

Si Henry Becque s'est occupé de réduire à une mesure normale le pouvoir individuel des types qu'il représente, il va sans dire que la fatalité, restaurée en face d'eux, ne s'exerce plus, — comme chez les Grecs, — par des songes, des visions, des présages, des oracles, ni des Erinnyes.

Mais on s'applique aujourd'hui à exposer de quelle fatale manière la lutte pour l'existence presse irrémédiablement les imprudents, les cerveaux sans défense, les cœurs trop passionnés, que les sauveteurs — ceux *des Mille et une Nuits* — venaient « sauveter » autrefois, avant le baisser du rideau.

Dans *les Corbeaux*, cette madame Vigneron que le décès subit de son mari laisse veuve, au milieu de filles orphe-

lines, ne nous évoque-t-elle pas, malgré sa moderne enveloppe de bourgeoise épaisse, l'idée d'une autre Hécube, découronnée de tout pouvoir pour ses enfants, majestueuse d'ignorance et d'incapacité?

Voyons, au deuxième acte, l'entrée successive des trois corbeaux. D'abord, l'associé.

MADAME VIGNERON, *pleurant, son mouchoir à la main.* — Quel malheur, monsieur Teissier, quel épouvantable malheur! Mon pauvre Vigneron... C'est le travail qui l'a tué. Pourquoi travaillait-il autant? Il ne tenait pas à l'argent. Il ne dépensait rien pour lui-même. Ah! il voulait voir ses enfants heureux pendant sa vie et leur laisser une fortune après sa mort.

. . . . . .

TEISSIER. — Je me suis justement amusé à établir la succession de Vigneron... Des calculs que j'ai relevés, la plume à la main, résulte une situation générale que voici : la fabrique vendue...

MADAME VIGNERON. — Pourquoi la vendre?

TEISSIER. — Il faudra en arriver là. Vos terrains, et les quelques bâtisses qui avaient été commencées, vendus également...

MADAME VIGNERON. — Je garderai mes terrains.

TEISSIER. — Vous ne le pourrez pas. Vos dettes courantes éteintes...

MADAME VIGNERON. — Mais je n'ai pas de dettes...

TEISSIER. — Je les évalue à quarante mille francs environ... Les droits de l'enregistrement acquittés...

MADAME VIGNERON. — On paie donc, monsieur, pour hériter de son mari?

TEISSIER. — On paie, oui, madame...

Entrée du deuxième corbeau, le notaire:

MADAME VIGNERON, *pleurant, son mouchoir à la main.* — Quel malheur! monsieur Bourdon, quel épouvantable malheur! Mon pauvre Vigneron... ce n'est pas assez de le pleurer nuit et jour, je sens bien là que je ne lui survivrai pas.

Entrée du troisième corbeau, l'architecte:

MADAME VIGNERON, *pleurant, son mouchoir à la main.* — Quel malheur, monsieur Lefort! Quel épouvantable malheur! Mon pauvre Vigneron... je ne me consolerai jamais de la perte que j'ai faite!

Quand les corbeaux ont quitté le charnier, après s'y être disputé la proie, écoutez madame Vigneron. Elle n'a rien

compris, elle ne peut rien que se lamenter sous le poids de la fatalité :

MADAME VIGNERON. — Regardez-moi, mes enfants. S'il faut vendre les terrains, on les vendra. Ce qui sera perdu, sera perdu. Mais écoutez-bien votre mère ; ce qu'elle dit une fois est dit pour toujours : moi vivante, on ne touchera pas à la fabrique !

MARIE. — Tu te trompes, maman.

MADAME VIGNERON. — Moi vivante, on ne touchera pas à la fabrique !

MARIE. — M. Teissier peut la vendre demain. Il y a une loi qui l'autorise à le faire.

MADAME VIGNERON. — Moi vivante...

MARIE. — Il y a une loi.

BLANCHE et JUDITH. — Il y a une loi.

MADAME VIGNERON. — Tenez, laissez-moi tranquille avec votre loi ! Si je devais passer beaucoup de journées comme celle-ci, mes enfants, mes forces n'y résisteraient pas ; vous n'auriez plus ni père ni mère avant peu. *(Elle va tomber en pleurant sur le canapé.)*

*
* *

J'ai déjà signalé comme quoi, — faute de se dénouer par la mort, — des pièces modernes, ayant le caractère tragique, ne pouvaient pourtant revendiquer que le titre de comédie.

Un certain nombre, en effet, d'œuvres dramatiques nouvelles semblent vouloir, par leurs conclusions, diminuer la mortalité au théâtre, de même que les progrès de la salubrité et de la thérapeutique la diminuent dans la réalité.

Telle pièce tragique de M. François de Curel, comme *l'Envers d'une Sainte*, se termine, non par une mort, mais par un morne renoncement au monde. Après les sanglots d'aveux irréparables, dans *la Douloureuse*, de M. Maurice Donnay, la toile baisse sur une scène de résignation et sur un échange de baisers amers. De même, dans *Amoureuse*, de M. de Porto-Riche, au dernier acte, la femme, excédée d'humiliation et de rancune, ayant jeté à la face du mari qu'elle s'est abaissée jusqu'à cette vengeance qu'on dit toujours prête, il ne s'ensuit pas de meurtre ni de suicide, comme l'esthétique précédente l'eût commandé : ici, le drame des deux âmes rava-

gées finit, non par du sang sur les mains, mais par du fiel aux lèvres.

Et il faut bien croire que ce qui contriste souvent et désenchante, ce sont ces spectacles que l'on ne voit plus se terminer ni dans la béatitude, ni dans les trépas coutumiers, — ce sont ces « fins » qui, comme on dit, « ne finissent pas », qui vous laissent pensif, parfois obsédé, au lieu de vous renvoyer fixé, renseigné, bien délivré, enfin, de toute cette histoire que l'on est allé entendre.

En vain, pour justifier le reproche de pessimisme contre une partie du théâtre nouveau, on arguerait d'impressions se totalisant chez les spectateurs qui, de scène en scène, d'acte en acte, auraient senti l'auteur leur insinuer des opinions moins favorables qu'autrefois sur l'humanité.

D'abord, il n'apparaît point que, jadis, le rude signataire des *Effrontés*, des *Lionnes pauvres*, ait fixé la valeur moyenne des consciences, ni le prix des femmes vénales, à un chiffre plus respectueux qu'on ne le marque aujourd'hui. Il n'apparaît pas davantage que le magistral auteur de la *Visite de noces* ait travaillé à fortifier les illusions de l'homme sur la dignité des sens masculins, ni à exalter les illusions d'un sexe sur l'autre.

Mais, en outre, je crois ici pouvoir tirer parti d'une documentation personnelle qui indiquera jusqu'à quel degré s'exerce l'influence du dénouement.

On m'excusera, j'espère, de m'être mis en cause, quand on reconnaîtra que ce n'était point pour y gagner de l'importance.

Les *Tenailles* allaient être représentées à la Comédie-Française. On s'y avisa qu'il valait peut-être mieux ne point terminer la soirée par cet ouvrage, à cause de ce que le caractère n'en semblait pas très ragaillardissant. Et l'on parla de telle ou telle pièce en un acte, d'aimable humeur, qui serait servie en morceau de la fin.

Dans ma naïveté, j'objectais que si le public devait, pendant deux heures et demie, trouver ma pièce intolérable, ou seulement très désagréable, ce serait bien inutilement — et tout à fait trop tard — que viendrait — après elle — une demi-heure de n'importe quelle autre chose.

On me répondit que toute la question était d'éviter que — à l'instant suprême des pardessus, des manteaux, des chapeaux, — l'assistance fût réduite à renfermer — là-dedans — là-dessous — des poitrines oppressées, des fronts encore embrunis. Et l'on me confondit par l'expérience faite avec le *Supplice d'une femme*, qui compte, à bon droit, parmi les plus éclatants succès de la Comédie-Française : il y avait le témoignage des registres, où le sentiment du public s'inscrit quotidiennement, sous le nom de recette.

La recette baissait, me dit-on, dans les séries où les spectateurs du *Supplice d'une femme* avaient été congédiés sous l'impression de cette œuvre dure, aboutissant à un finale douloureux et sans mort (déjà *sans mort* en 1865 : innovation prématurée de l'art théâtral qui cherche à ne pas tuer et qu'on appelle pourtant le théâtre cruel).

La recette, au contraire, s'élevait pendant les périodes où un petit acte, au lieu d'être « en lever de rideau », se chargeait de sécher les paupières, de dilater les poitrines, une trentaine de minutes avant que les gens partissent se coucher.

Or, d'un cas à l'autre, qu'y avait-il de changé dans le spectacle — je veux dire dans le total de la soirée ?... Rien que l'ordre des choses, rien que l'effet dernier, l'ultime impression.

Voilà qui conduit à reconnaître une loi, un peu bizarre assurément, dans la pratique du théâtre : c'est qu'une pièce joviale peut servir de dénouement heureux à une pièce triste, d'un autre auteur, d'un autre temps, sans qu'il y ait, entre les deux pièces, aucun rapport de costumes ni d'interprètes, ni de situations.

*
* *

Naguère, les dénouements revenaient avec aisance sur ce qui avait été dit dans le cours des actes : ils conciliaient, ils réparaient ; ou bien ils tranchaient brutalement. Toutes les terminaisons de pièces avaient pour objet de sceller définitivement le dossier de l'affaire, soit d'une façon réjouissante, soit d'une façon homicide. Il était même fréquent, dans les pièces dramatiques, que le dénouement y fût à la fois homicide et

réjouissant : c'était la mort du méchant qui égayait tout le monde par ses hoquets hideux. Que de fois même s'est-on réjoui à la mort du simple importun qui, par exemple, rend veuve l'héroïne, à temps pour qu'elle épouse le jeune premier !

Aujourd'hui, — quand l'élan de la pièce ou ses enchevêtrements ont conduit à une situation d'où l'on ne peut logiquement revenir par aucune pente douce, — on voit que l'auteur, à la façon d'Henry Becque, répugne à tuer celui, celle ou ceux qu'il faudrait pour finir comme autrefois — bien complètement. — On voit souvent les personnages qui se gênent entre eux rester vivants sur la scène, — comme leurs pareils, dans la réalité, réussissent à vivre d'ordinaire, les mêmes cas échéant. — Le rideau qui tombe nous laisse la dernière vision des acteurs toujours debout, les uns et les autres, face à face, étreints par leur sort... continuant...

Henry Becque, dans ses *Corbeaux*, a osé vouloir que les bourreaux, aussi bien que les créatures torturées par eux, gardassent la vie, — parce que les corbeaux vivent cent ans. — Il a bravé encore l'ancien usage, dans *la Parisienne*, en prétendant qu'il y a des ménages à trois pour persévérer à trois, pour finir à trois, — tandis que, vingt ans plus tôt, à une époque où le théâtre était donc renommé pour son optimisme, *Froufrou*, ce chef-d'œuvre d'ailleurs si émouvant et délicat, imposait la mort à l'héroïne de la faute, à l'homme aussi qui avait eu le tort de l'aimer.

Des morts doubles !... Ici et là, de quelque côté qu'on se retourne, la Camarde ! L'évocation scénique de cette atroce figure caractérise le temps où l'on aurait le mieux su, paraît-il, glorifier la vie !

Personne, que je sache, ne se récriait sur un état de pessimisme au théâtre, quand celui-ci était constamment un vrai champ de carnage.

Et ma pensée ne remonte pas même jusqu'au drame romantique, — ni à ces somptueux abattoirs des pièces de cape et d'épée où se portaient des pourpoints de velours, ni à ces Antony poignardant des femmes qui ne leur avaient pas résisté. Il suffit de s'en tenir à ces grands maîtres d'hier :

Alexandre Dumas fils, Émile Augier, — sans oublier, chez Octave Feuillet, le célèbre empoisonnement du *Sphinx*.

Concurremment avec les toxiques, les armes blanches, qu'on se rappelle tous ces arsenaux domestiques, toute cette fumée de mousqueterie qu'on a vue aux foyers de famille, à tant de derniers actes !

Voici une des indications finales de *Diane de Lys* :

LE COMTE, *très calme, et jetant son arme.* — Oui, messieurs : cet homme était l'amant de ma femme; je me suis fait justice, je l'ai tué.

Au dénouement de *la Princesse Georges :*

LE COMTE, *jetant son pistolet sur la table.* — Vous avez été cruelle, madame, mais je me suis vengé !

Et dans *le Mariage d'Olympe !...* Le marquis fait feu : « Pauline jette un cri et tombe ». Le marquis prend le pistolet, — le second ! — et dit :

— Dieu me jugera.

Et les derniers mots du mari dans *la Femme de Claude :*

Il fait feu; elle tombe. Jetant le fusil à Antonin : — Et toi, viens travailler.

Enfin le dénouement de *l'Étrangère.* Clarkson a tué au dehors le comte de Septmonts, en duel. Le commissaire de police s'adresse au docteur Rémonin :

— Voulez-vous bien venir constater le décès?
RÉMONIN. — Avec plaisir !

Et d'unanimes applaudissements ont démontré que cette exclamation finale résumait le sentiment d'une salle composée de gens de bien, dont l'optimisme — le besoin de spectacles consolants — se satisfaisait donc de ce qu'on infligeât la peine de mort à un duc qui, en somme, n'avait assassiné personne.

Étrange empressement que de bonnes âmes mettent à réclamer d'aussi farouches exécutions ! Singulière satisfaction pour des esprits qui tiennent tant à remporter du théâtre, intacte, leur petite fleur bleue d'optimisme !

Aussi, quand on se remémore combien les solutions de pièces ont déjà coûté de vies apparentes à des personnages imaginaires, on a envie de modérer les trop exigeantes spectatrices, en leur criant le reproche du pacha des *Orientales* à celle qui lui fait dépeupler son sérail :

> Souffre qu'enfin le reste vive!
> Faut-il qu'un coup de hache suive
> Chaque coup de ton éventail!...

Quoi! des générations précédentes ne se sont pas plaintes d'avoir été consternées et découragées, en revenant de spectacles où il leur avait fallu assister au dernier soupir de Musette, de Marguerite Gautier, de Froufou? Ces générations-là se sont senties rassurées sur l'excellence des choses humaines, après avoir assisté à l'immolation de tant de jeunesse, de tant de beauté, de tant d'amour! Hélas!... la facilité avec laquelle chacun aura toujours pris son parti, si tranquillement, de ces fins navrantes, — j'imagine qu'elle est due à ce que la mort, cette Indiscutable, cette Irrévocable, apporte d'apaisant. Quand le héros ou l'héroïne a rendu l'âme, la pièce n'est plus qu'une affaire entendue, sans appel, et bien enterrée.

Grâce aussi à ce grandissement des personnages sur la scène où ils s'érigent jusqu'à une hauteur de symbole, il semble sans doute au spectacteur que, la Dame aux Camélias ayant expiré, il vient de voir le monde se délivrer d'une cause de tristesse que l'on n'aura plus à y rencontrer. Ces pécheresses ou ces infortunées, toutes ces sœurs en trépas, après avoir bien compris leurs erreurs, les avoir bien expliquées, semblent évidemment les dernières amantes malheureuses; — et, elles-mêmes ayant fini de souffrir, il n'y a plus à s'attrister.

***

Mais, avec cette espèce de pièces modernes où, malgré le pathétique ou la fureur des situations, aucun personnage ne succombe, l'auditoire n'emporte pas du drame une âme affranchie. Il garde l'impression d'une œuvre morose, qui

s'est achevée par quelque vague mot de philosophie, au lieu de finir par un cri d'agonie libérateur, ou par un geste d'assassinat... bienfaisant.

Du dernier spectacle offert sur la scène, le public conserve des images de colère ou de désespoir, d'immense mélancolie. Tout ce monde reste dans les mémoires, inconsolable, inguérissable, insupportable.

La difficulté conjugale, ou de famille, ou d'amour, ou de devoir, — qu'il eût été si simple de faire trancher par les vieux ciseaux de la Parque théâtrale, — s'éternise dans le souvenir de ceux qui s'en reviennent. Cela suggère des hypothèses, provoque à imaginer des suites, à se forger pour soi-même la conclusion formelle, dont l'auteur a l'air de ne pas s'être mis en frais. On était peut-être venu au théâtre pour oublier ses propres soucis, et voilà qu'on les a compliqués par ceux de ces gens-là, qu'on vient d'écouter, et dont on se demande ce qu'ils vont pouvoir devenir.

***

A ceux qui estiment que la moralité diminue quand les auteurs cessent de conclure expressément par la punition du vice ou la récompense de la vertu, — nous avons à objecter que ce n'est peut-être pas un si profitable exemple de dénouer les pièces par d'immanquables conciliations, ou par des morts toujours opportunes.

Dans le premier cas, l'assistance écoute cette leçon fallacieuse de n'avoir point à s'inquiéter des choses adverses, même si elles se compliquent inextricablement. Elle se persuade qu'ici-bas, tout se débrouille, *l'acte d'après*, — et que toujours il y aura quelqu'un, surgissant à point nommé de quelque part, pour résoudre la difficulté, confondre le fourbe, réparer les fautes d'autrui, doter la jeune fille.

Quant aux pièces que dénoue l'expédient de la mort, on s'y accoutume bien aisément, ce me semble, à voir, sous les espèces d'un cadavre, — non plus un mystère très vénérable, — mais un bon débarras, auquel il est honnêtement permis d'applaudir, de tout cœur. Et quand ce n'est pas ouvrir ainsi sur la scène une école de meurtre ou de suicide, de violence

ou de découragement, c'est au moins orienter les rêves vers l'idée que les gens par qui l'on est gêné, dans ses désirs ou dans ses intentions, sont de trop en ce monde : c'est la mort d'autrui proposée comme solution obligeante.

Au contraire, on a chance d'enseigner l'esprit de triomphe sur soi-même, l'esprit de résignation humaine — et non de victoire inhumaine, — dans ce genre de pièces, sans épilogue conventionnel, qui laissent les créatures aux prises — ayant à régler perpétuellement, comme il se pourra, leurs débats intimes, — témoignant, par leur exemple, de l'état d'imperfection matérielle et morale dont il faut s'accommoder ici-bas.

Se débattre — aimer — être heureux — souffrir — connaître la haine et le pardon — renaître au bonheur — retomber dans la peine — et toujours espérer — et toujours croire en demain — voilà l'exhortation, à tous, de vivre avec dévouement la vie ! Voilà quelle philosophie le théâtre présent essaie fréquemment d'enseigner à ses auditeurs, plus optimiste en cela, je crois bien, que le théâtre précédent, immense cimetière.

PAUL HERVIEU

LE ROI DU KLONDIKE[1]

IX

UNE COURSE A L'OR

Le commissaire de l'or, ce maître sans appel qui tient au creux de sa main tous les sables aurifères du Yukon, avait pour chef de bureau, à cette époque, un homme des plus intelligents. Pas plus que les camarades il n'était venu au Klondike pour améliorer son état spirituel : des intérêts plus pressants réclamaient son attention. Auteur de trois enfants auxquels il devait se conserver en bon père de famille, au lieu de courir à travers les mousses et leurs milliards de moustiques, loin des glaciers où tant d'autres trouvèrent la richesse et la mort, tranquillement installé derrière son guichet, il attendit l'occasion, et la saisit maintes fois au passage, puisqu'il put se retirer avec deux cent mille dollars au bout d'un an, quand ses tours de passe-passe devinrent trop gênants pour son patron.

Un prospecteur venait-il s'abattre hors d'haleine à sa grille ? S'il avait un de ces visages d'honnête homme naïf qui sont une sûre enseigne, il le laissait décrire avec force détails le lieu de sa découverte, lui demandait quelques spécimens de l'or retiré du premier trou, puis se retranchait derrière un manuscrit énorme qu'il se mettait à feuilleter

1. Voir la *Revue* des 15 mars et 1er avril.

sans que les plus perçants regards pussent y rien distinguer. Au bout de quelques pages, il réapparaissait au guichet, sans dissimuler la lassitude d'un homme qui se surmène au service d'autrui, et pour quel misérable salaire !...

— Voulez-vous remettre à demain soir l'enregistrement définitif de votre déclaration ? J'en prends bonne note, mais il me semble qu'il y a déjà eu quelque prise de possession dans cette région...

— Pas sur mon ruisseau, j'en suis sûr. Il n'y avait pas un seul piquet.

— C'est possible. Je suis tout disposé à vous croire... En ce cas, vous aurez vos droits de découverte. Mais vous me donnerez bien une journée pour débrouiller cet imbroglio (premier soupir, en désignant les registres)... Ils ont été mal commencés, et nous ne savons plus où donner de la tête (deuxième soupir).

Huit à neuf cents mineurs, derrière vous, attendaient leur tour de guichet, et vingt degrés au-dessous de zéro leur faisaient trouver le temps des autres excessivement long. « Qu'est-ce qu'il récite donc ? — A-t-il fini, ce client-là ? » Puis un murmure tout à fait énervant, qui vous décidait à battre en retraite avec un juron ou une invocation à votre saint patron, selon votre tempérament. Le résultat, du reste, dans les deux cas, était identique : le registre établissait clairement, vingt-quatre heures après, qu'un autre vous avait précédé de deux jours, et que, par conséquent, il avait seul droit aux mille pieds de découverte. Vous deviez vous estimer heureux s'il restait quelques *claims* à prendre aux environs, de ceux que, dans sa hâte, le *Push* avait négligé d'occuper le soir même de votre déclaration. Vraiment, oui, dans les bureaux de l'or, on travaillait jour et nuit.

Évidemment, dans un siècle où Don Quichotte se cache tellement qu'on se demande s'il a jamais pu exister, le plus pratique était d'entrer dans la société coopérative d'Oppenheim. Tildenn l'avait déjà tenté, pour s'en voir à deux reprises refuser l'accès, grâce à l'opposition du restaurateur. Avec son flair habituel, celui-ci prévoyait un redoutable rival. Tom se rendait à Dawson pour renouveler sa demande lorsqu'il rencontra le cuisinier du chef de bureau en question.

Ce métis, d'ordinaire, ne montait pas aux mines : cette fois, il portait en bandoulière une demi-douzaine de boîtes de conserves ; une hache était enfilée à sa ceinture de cuir, et il marchait si vite qu'il répondit à peine au salut du New-Yorkais.

— Bonjour... Je m'en vais me reposer huit jours sur le *claim* d'Oppenheim !

Tildenn ne lui avait fait aucune question. Cette hâte d'explication commença de l'intriguer. Un peu plus loin, il aperçut un groupe de chemises blanches, des joueurs, des souteneurs, une collection de *gentlemen* dont le linge propre et les visages rasés proclamaient très haut les avantages matériels du vice sur la vertu, tout au moins au Klondike de 1898. Eux aussi couraient... Assurément, ils avaient quitté Dawson sans prendre le temps de s'habiller de laine, et la nouvelle découverte — qu'est-ce qui aurait pu, autrement, les presser ainsi ? — devait être très proche : — quelque colline telle que ce fameux Mont d'Or, trouvé par hasard, bien longtemps après l'Eldorado gisant à ses pieds, quand des milliers de personnes l'avaient escaladé sans y rien voir...

L'Américain fit volte-face, et les suivit de loin. Il n'avait pas de provisions, mais il avait un revolver et, mieux encore, une indomptable volonté. Bientôt, son gibier prit sur la gauche, gravit la montagne du Bonanza, dont la crête dénudée s'en va jusqu'au Dôme du Roi, et, là, obliqua vers le nord-est. Ils suivaient, en hésitant, la voie indiquée par des entailles, aux arbres ou aux buissons, que faisait, évidemment, à coups de hache, le métis d'avant-garde. Pour ne pas être remarqué sur ces sommets, d'où la vue s'étend bien plus loin qu'au creux des vallées, Tildenn dut se laisser distancer. Bientôt, il eut un moment de distraction, fit une centaine de mètres sans retrouver leurs brisées, leva les yeux, aperçut le petit groupe qui descendait dans une vallée de l'autre côté des Dômes, et voulut couper droit sur le point où il l'avait vu disparaître. Or, c'est le plus fantastique des labyrinthes qui se complique autour de ces anciens volcans : arrivant du nord, vous descendez au sud et vous venez retomber, après deux jours de marche, exactement dans la vallée d'où vous aviez commencé votre ascension. Notre prospecteur, lui,

se mit à suivre une source qui, à quinze cents pieds plus bas, devenait sans doute un ruisseau, probablement celui de la découverte. Pour écouter les pas de ceux qui le précédaient, il s'arrêta, retenant même son haleine : rien ne parvint à ses oreilles, si ce n'est le vol d'une corneille troublée dans sa sieste. Il prit son revolver, l'abattit d'une balle, et la fourra dans sa poche sans trop se rendre compte de ce qu'il faisait ; puis, il se remit en marche sur une piste d'orignal, qui s'enfonçait dans les noirceurs des bois d'en bas.

Peut-être finirait-il par retrouver les autres... Six heures après, il s'arrêtait, égaré, sous un ciel gris d'où la pluie commençait à tomber, au pied d'un chaos de montagnes d'où s'égouttaient de tous les côtés les glaces éternelles. Pourquoi ne pas se le dire carrément, puisqu'il le pressentait depuis son coup de feu? Oui, il était perdu, dans une région absolument inconnue, après avoir traversé d'innombrables ruisseaux plus enchevêtrés encore dans sa mémoire que dans cette fantastique région, — perdu pas très loin du Bonanza, sans doute, mais sans le moindre point de repère, et, ce qui était plus grave, sans allumettes ni briquet! Comment suivre la pratique indienne, si sage en de telles circonstances, s'asseoir, fumer une pipe, reprendre le fil de ses idées?... Et il pleuvait comme il ne pleut qu'en Alaska : des filets continus ruisselant de quelque diabolique écumoire d'en haut ; ils traversaient ses habits comme autant de petites aiguilles froides, tout le long du corps, jusque dans les bottes, où le pied, se gonflant, faisait déborder l'eau à chaque pas.

Enfin il s'arrêta sous un arbre, tira sa corneille, l'écorcha au lieu de la plumer, pour aller plus vite, et la porta à ses lèvres : malgré sa faim, le cœur lui chavira devant cette chair mouillée et sanglante, et, comme il grelottait sous ses habits qui formaient maintenant éponge, il recommença à avancer. Maintenant, les jarrets lui faisaient mal chaque fois qu'il soulevait les jambes pour mettre un pied devant l'autre ; néanmoins, il alla toute la nuit, à travers un déluge qui noyait ces crevasses, presque aussi mortes que celles de la lune. Malgré lui, l'épouvante d'une agonie prochaine, quelque part dans la mousse moisie, comme il était arrivé à tant d'autres,

s'empara de son esprit. Il avait beau la chasser, elle revenait toujours, elle s'embusquait derrière chaque buisson, lui sautait dessus avec chaque branche qui le frappait au visage, et répétait, aussi régulière que le gémissement de la pluie : « Tu vas mourir bientôt... tu vas... »

Et lui qui, jusque-là, n'avait jamais eu peur de la mort, lui qui avait vu, sans baisser les yeux, des revolvers braqués sur son front, il se mit à courir. Pourtant, il marchait depuis plus de trente-six heures. Ses jambes auraient pu le porter longtemps encore, mais le souffle lui fit défaut : il buta contre une racine, tomba sous un arbre, et, la face vers le ciel, resta étendu sans se relever, quoiqu'il n'eût pas absolument perdu connaissance.

La mousse, s'enfonçant sous son poids, lui faisait une auréole d'eau rougeâtre : il lui sembla rentrer dans cette terre dont il était sorti jadis, il y avait des siècles, et qui, maintenant, allait le délivrer de l'horrible misère humaine. Comme il y dormirait bien, là, tout de son long, une fois qu'il ne sentirait plus la pluie ou l'anéantissement de l'être si loin, si loin du monde entier! Puis, soudain, il eut une reprise de vie dans cet abandon. Il pensa à l'effroyable distance qui le séparait d'Aélis. Saurait-elle jamais ce qu'il était devenu, lui, l'élégant *clubman* de New-York, si plein de sa force, deux ans auparavant, de son avenir, peut-être même de sa différence d'avec les autres créatures moins privilégiées, — et, maintenant... maintenant, guenille de chair et d'os, bonne à pourrir au fond de ce ruisseau du pôle! Qu'est-ce qu'elle ferait, elle?... Ah! il y avait de l'or dedans... ou bien du mica... Mica ou or, cela lui était égal, à présent... Et Aélis elle-même, pouvait-elle l'empêcher de mourir là?... car c'était la fin...

Une ombre, qu'on eût dit celle d'un jeune arbre en marche, passa devant ses yeux d'halluciné. Était-ce vraiment un orignal à gigantesques andouillers qui, debout devant lui, frappait le sol du pied et ronflait un défi à l'homme à terre? Tout n'était donc pas mort ici-bas? Il songea à son revolver, pour faire feu, et, comme un éclair, la pensée de la poudre sur quelques feuilles séchées dans les mains lui traversa le cerveau... Le feu, c'était la résurrection, c'était la vie, c'était le triomphe! Comment n'y avait-t-il pas pensé? En vérité, il

était un rude coureur des bois, prêt à se laisser mourir parce qu'il était tout simplement égaré sans provisions au Yukon!

Il fit un mouvement pour se redresser, et, quoique ses membres fussent à peu près ankylosés, l'orignal prit peur et disparut... Peut-être se sauvait-il devant un loup blanc qui sauta par-dessus Tildenn, jappa une fois, revint sur lui, et se mit à lui lécher le visage d'une langue si brûlante qu'il en fut tout réchauffé... Avait-il le délire, était-il fou ou mort, et dans un autre monde? Il se souleva sur un coude, regarda autour de lui, et aperçut six autres loups gris assis en rond, qui hurlaient en fixant sur lui leurs yeux de braise. Par un dernier effort, il réussit à se lever, et reconnut enfin, dans l'étrange animal qui le caressait toujours, le déserteur de l'an passé, le chien du Labrador, le roquet jaune devenu blanc au pays des neiges et des hivers perpétuels.

Alors, secoué des pieds à la tête par le sang qui revenait à torrents vers son cœur, il cria :

— Caton! mon bon petit! tu me ramèneras au Boulder!

X

UN NOËL AU KLONDIKE

Caton, en effet, sauva la vie à Tildenn. Lorsque Pat l'aperçut, il ouvrit les bras et la bouche, et tomba à genoux : l'enfant prodigue s'y précipita, et l'Irlandais, invoquant à voix haute sa femme, son chien et saint Patrick, les unit dans une fervente action de grâces qui se termina par une embrassade en règle, sur les lèvres, le museau, les oreilles et le front. Caresses d'homme, lèchements d'animal, il y avait, à les voir, de quoi attendrir les cœurs les plus durs en ce pays barbare.

Il y eut pourtant un nuage dans ce ciel bleu. Caton avait trouvé une compagne au désert, et elle avait une mine des plus douteuses. C'était une grande chienne revêche d'Esquimau, à rein court et à œil sournois, qui gronda lorsque Pat voulut lier connaissance avec elle et finit par lui déchirer son

pantalon d'un coup de dents. Indigné, Caton la rappela à l'ordre ; mais elle lui sauta à la gorge, le roula à terre, le marqua d'une joli croissant rouge de morsure et s'en alla bouder sur une colline avoisinante. La queue très basse, son mari vint se faire soigner par l'ex-*policeman*, qui avait bonne envie de prendre sa carabine. Mais il s'aperçut vite que le roquet du Labrador avait, loin de la civilisation, perdu toute dignité, puisqu'un moment après il portait quelques rogatons à la mauvaise bête. Et puis, il y avait les fruits de cette imprudente union, cinq jeunes métis gris sale, qui, moins sauvages, faisaient diligemment la navette entre l'isba du 7 et le trou de leur mère. Pat se résigna donc à les nourrir ainsi, de loin, pour ne pas perdre Caton, et, pendant les premiers soirs, ce fut autour du poêle rouge un inépuisable sujet de conversation. La mère fut nommée Kilippa, qui, en *chilkoot*, signifie « chien de Jean de Nivelle ».

Chien jaune déteint, chienne blanche ou petits grisâtres, l'un d'entre eux fut assurément une mascotte pour le 7 du Boulder : huit semaines après leur survenance, Tildenn vit briller une lueur dans l'éternel plat quotidien, le « pan » d'essai où, depuis deux cents jours, ils ne trouvaient jamais rien. Avec une extrême attention, il se mit à faire tourner, puis déborder l'eau qui emportait la boue, et bientôt il revit la lueur, il put même la séparer du sable noir : c'était une pellicule d'or grosse comme une tête d'épingle.

Enfin ! enfin !... Le cœur lui battait si fort qu'il posa le trésor à terre, joignit les mains et s'écria :

— Mon Dieu ! je vous remercie !

Puis il courut prévenir ses camarades au fond du puits. Ils remontèrent bien vite ; on mit le plat chauffer sur le poêle : l'eau s'en évapora, et l'atome jaune fut déposé sur une feuille de papier. Les quatre hommes l'entouraient à genoux, pour mieux voir, retenant leur souffle, crainte de le faire envoler, et leur adoration des premières minutes n'était pas moins fervente que celle des rois mages, autrefois, devant le berceau du Sauveur. — Autrefois, il y avait Lui, qui était la pauvreté, la misère ici-bas, et le paradis après la mort ; et c'était l'Or, maintenant, le paradis avant la mort !

Sur le Boulder, le ravissement des quatre maniaques fut

tel, d'abord, qu'ils se trouvèrent incapables de balbutier autre chose que : « Ah ! que c'est beau ! que c'est beau !... » Enfin, quand l'extase fut un peu moins forte, quand, après avoir tourné, retourné et soupesé la pépite magique, ils l'eurent pliée dans un papier avec la date : « 15 décembre 1898 », le sang et la pensée recommencèrent à circuler, et Robert d'Azay, né dans un pays de soleil, cria tout à coup :

— Je m'achèterai un château sur les bords de la Méditerranée !

Tildenn lui coupa la parole :

— Moi, j'irai vous voir avec ma femme, à travers l'Atlantique, sur mon yacht !

Et Mac Donald, à son tour :

— Vous viendrez me voir aussi ! Je veux construire une résidence de lord qui étonnera tous ceux de Perth : « Est-ce possible ! diront-ils. C'est ce petit Mac Donald qui est revenu d'Amérique ?... » Et bientôt, je serai un grand homme dans le comté !

Pat, lui, ne dit rien : il avait coupé une tranche de lard, et, Caton l'aidant, il la dévorait avec entrain. Il pensait, sans pouvoir le crier comme il l'aurait voulu, parce qu'il avait la bouche pleine :

— Moi, Patrick O'Hara, *gentleman*, je commencerai par faire un bon dîner... Vive Dieu ! je savais bien que ma prière nous sauverait. Hein, Caton !

Caton jappa gaiement ; Kilippa glapit au dehors ; les enfants y joignirent leurs gosiers, qui possédaient toute l'échelle des gammes connues aux petits chiens, et ce morceau de ciel désolé, au-dessus du Boulder, contempla enfin douze êtres absolument heureux, hommes dont le cerveau, chiens dont l'estomac n'avaient plus faim.

Une semaine se passa. Fait incroyable et qui restera dans les annales du Boulder, les mineurs ne purent retrouver une autre pellicule du précieux métal : le grain d'or était unique, au fonds du puits, comme si un mauvais plaisant l'eût semé là aux jours des créations primitives. Lorsqu'ils eurent traversé le lit de roches, il fallut bien se rendre à la dure évidence. Les beaux châteaux au soleil de Provence, les yachts somptueux des côtes de New-York, les vieilles résidences

de la Grande-Bretagne, toute la prodigieuse évocation du microbe doré s'écroula pitoyablement, fit crier en dedans ces hommes qui avaient pourtant appris à souffrir. Mais la réaction fut horrible.

Ils étaient là tous les quatre, serrés autour d'un de ces poêles qui emprisonnent le feu et lui enlèvent toute gaieté, sous leur toit de terre, qu'ils touchaient de la tête; au dehors, s'ouvrait la bouche noire de leur puits, de la tombe qu'ils avaient creusée, fosse de leur jeunesse et de leurs espérances; — et avec quel travail obstiné de chaque jour, les mains saignant au froid, les lèvres brûlées par le gel, les yeux perdus de fumée ou de gaz méphitiques!... Sans doute, sous ces cieux implacables du grand nord, il y en avait des centaines d'autres comme eux, et les mêmes malédictions s'élevaient d'un peu partout contre ce Klondike de mensonge. Mais cette pensée ne diminuait aucunement leur souffrance : ils se rappelaient ce qu'ils avaient abandonné pour y venir, au pays de l'or, et, surtout, une idée fixe torturait leurs cerveaux malades :

« D'autres ont réussi. Pourquoi *pas nous*? »

Une affreuse odeur de sueur humaine remplissait la tanière où séchaient les chaussettes, relent de gueux et de vermine, en ce coin du monde où les sens n'ont été donnés à l'homme que pour mieux souffrir. Personne ne fumait, une chandelle éclairait misérablement ces visages fermés, ces bouches muettes ou contractées, d'où sortait de temps à autre, très bas, un juron ou une prière.

— Mon Dieu! — *God!... My God!* — *Damnation!*

Subitement, quelqu'un ouvrit la porte. Une bouffée d'air éteignit la chandelle, fit monter les flammes jusque dans le tuyau; la forme opulente d'Oppenheim se dessina sur le seuil :

— Holà! *boys!* est-ce que vous dormez déjà?... Y a-t-il ici une pipe de tabac pour un pauvre homme?

Pat ralluma la chandelle. Oppenheim reconnut son monde, fit un geste de contrariété et recula jusqu'à la porte :

— Tiens! c'est encore vous autres!... Décidément, nous nous rencontrons partout!... Mais quelle drôle de veillée de Noël vous faites! Moi, je vais la célébrer à Dawson.

Surpris, Mac Donald ne put s'empêcher de dire :

— Vraiment, c'est Noël demain?

— Vous ne le saviez pas! Ah çà! comment vivez-vous ici?

Et puis, comme chacun le regardait avec des yeux mauvais, et qu'il se doutait bien de ce qui se passait, pour se venger, — car il était très rancunier, sans en avoir l'air, — debout sur son traîneau, il cria :

— Votre 24 nous a porté bonheur, petit! Nous venous d'y laver un plat de mille dollars!... A peu près ce que vous l'avez vendu, n'est-ce pas?... Quand vous en aurez d'autres à vendre comme ça, ne vous gênez pas. Vous savez où je reste... Allons, hop, les chiens!

La nuit était si calme, il gelait si fort qu'on entendit sonner les grelots des ses malamutes jusqu'à ce qu'il fût arrivé au Bonanza. Mac Donald, surtout, les écouta comme un somnambule, rouge et pâle tour à tour, ouvrant la bouche, la refermant, jusqu'à ce qu'enfin il se décida à parler.

— Est-ce Dieu possible?

— C'est un mensonge, Mac! dit Tom. Cet homme est pire qu'une brute. Je ne sais pourquoi je ne lui ai pas fermé sa bouche menteuse.

Son poing s'abattit sur la table, fit tressauter les plats de tôle. Azay jura, et bourra une pipe. L'Écossais prit une lettre au fond de sa poche, et se détourna pour la relire. A en juger par son apparence, elle avait dû l'être, ainsi relue au moins dix mille fois. Au bout d'un quart d'heure, il revint à Tildenn :

— Ils vont sortir des millions du 24, vous verrez!

L'autre ne répondit rien; et Mac Donald reprit, après un silence :

— Vous souvenez-vous des *Blue bells of Scotland*, à *l'Alaska Company*?

— Non... c'est-à-dire... vous voulez parler du graphophone?

— Tout juste! dit le petit Écossais.

Et, ce disant, il eut un soupir, puis se leva :

— J'ai besoin de prendre l'air. Je m'en vais chercher deux seaux de gravier que j'ai laissés au fond du trou; sinon, ils seront durs comme du fer demain...

— Quelle mouche vous pique? fit Pat. Laissez-les où ils

sont, et que le diable les emporte avec le puits!... Pour ce qu'il y a de paye dedans!... Voyons, tout le monde ici, nous ferions mieux de nous secouer et de boire à la santé du petit Noël.

— Non, j'irai d'abord les prendre... Robert, venez m'aider à les hisser.

— Moi, je trouve aussi que c'est absolument inutile.

— Ce sera vite fait : après, nous passerons la soirée comme vous l'entendrez.

— Quel entêté!... Vous avez d'étranges lubies... Enfin, si cela vous fait plaisir!... Venez et dépêchons.

— Allons! dit Pat.

La neige craqua, sonore, sous leurs pas; au long de l'étroite vallée, quelques puits fumaient, et leurs vapeurs montaient droites vers le ciel — où l'on eût aimé à s'envoler, tant il brillait d'un extraordinaire éclat!... En mettant le pied sur le premier échelon, pour descendre dans le trou, Mac Donald s'arrêta, une seconde, pour le regarder; puis, il rabâcha encore une fois :

— Ils trouveront des millions!... Comme dans celui de Whipple!

Et il s'enfonça sous terre. A moitié profondeur, il cria à Robert et à Pat :

— Quand je crierai : « Tirez! » hissez ferme. Je mettrai double charge pour aller plus vite... Vous avez froid? Moi aussi. Mais ça passe, ça passera...

Cinq minutes s'écoulèrent. Pat, impatienté, se pencha sur le trou :

— Eh bien, en bas, ça y est-il? On gèle!

Une voix arriva de très loin, à moitié étouffée :

— Oui!... Ohé, hisse!

Les deux hommes se mirent à manœuvrer le tourniquet autour duquel s'enroulait le câble ascenseur :

— Il aurait dû accrocher les baquets l'un après l'autre, dit l'Irlandais. C'est diablement lourd... Prenez garde à ce que vous faites, Robert; appuyez sur...

Il n'acheva pas : à la pâle lueur des nuits de six mois, il aperçut sur le visage de son ami quelque chose qui lui fit peur et, malgré lui, le força de regarder dans la même direction. Aussitôt, il jeta un grand cri, lâcha sa mani-

velle et se sauva vers la cabane. Il n'y avait pas de cran d'arrêt, et la corde commença à se dérouler malgré les efforts désespérés du Français.

— Pat! Pat O'Hara!... Au secours, au nom du ciel!

Pat fuyait toujours. Ce fut Tildenn qui accourut à sa place :

— Qu'est-ce qui se passe par ici? Oh!...

Lui aussi venait d'apercevoir ce qui pendait au bout du câble, ce qu'il se mit à hisser hors du puits avec Robert. Quand il fallut desserrer le nœud coulant que Mac Donald avait glissé autour de son cou avant de crier : « Ohé, hisse! » il fut pris d'un tel tremblement nerveux qu'il dut se rouler dans la neige pour redevenir maître de lui. Tout ce qu'ils essayèrent, du reste, pour ramener le petit Écossais à la vie fut inutile : probablement, Pat, en lâchant brusquement le tourniquet, avait hâté sa mort. La bouche convulsée, une terrible expression d'angoisse sur les traits, il gisait là, à la renverse, le mineur de vingt ans, enfin délivré de la misérable existence animale du Yukon. Peut-être qu'en prêtant bien l'oreille, on l'eût entendu murmurer une dernière fois : « J'étais trop faible... j'ai été vaincu. Il ne faut pas venir ici... il ne faut pas... »

O'Hara n'était pas dans la cabane : quand les deux vivants se virent seuls avec ce mort que la suffocation avait hideusement défiguré, ils prirent peur de la grande Inconnue. Tacitement, ils eurent la même pensée :

« Allons-nous-en comme Pat! »

Robert siffla les chiens pour les atteler au traîneau ; Tildenn versa un peu d'eau tiède sur les lisses d'acier : tout de suite elle gela, formant un long patin de glace qui allait glisser merveilleusement vite sur la neige durcie. Quand tout fut prêt, ils sautèrent dessus, l'un derrière l'autre, et le Français commanda : « Marche!... » Caton, en tête, partit à fond de train, les autres le suivant à la queu-leu-leu, avec des bonds désordonnés quand le froid les pinçait trop fort. De temps en autre, Robert disait : « Arrête! » et son compagnon criait : « Pat!... Ohé, Pat!... Où êtes-vous? » Mais rien ne répondait à travers la nuit, et l'attelage recommençait sa course furieuse comme si, par derrière, dans le rejaillissement de la neige

coupée, une tête aux yeux, à la bouche ouverts, les eût poursuivis sans répondre, mais sans les quitter : — car c'était Noël, le Noël du Klondike qu'ils s'en allaient tous fêter à Dawson, à trois mille lieues des Christmas d'Écosse...

Sitôt en ville, ils s'en allèrent au restaurant d'Oppenheim. Une centaine de mineurs s'y étaient entassés, fumant, buvant, crachant à qui mieux mieux sur le sol recouvert d'une épaisse couche de sciure de bois. Des buées se dégageaient de leurs lourds vêtements, de leurs longues figures vertes, qui semblaient se dégeler peu à peu contre les grilles des poêles chauffés à blanc; et, aussitôt, ils se mettaient à tousser du fond de la poitrine, comme s'ils eussent été près de cracher leurs poumons. Surtout les Américains et les Australiens: les Canadiens, eux, grandis, élargis dans le nord, semblaient le narguer de leurs énormes poitrines, et leurs voix de basse résonnaient dans la salle, cependant qu'ils se racontaient les exploits ou la bonne fortune de Juneau, de Boucher, de Carelais, Picotte ou Leduc.

Tout de suite, en entrant, Tildenn ressentit une impression de bien-être : vraiment, en toute autre circonstance, cette course vertigineuse entre le Boulder et Dawson, sous les étoiles qui descendent vous parler par les nuits très froides, cette fantastique glissade eût été merveilleuse; et voici maintenant que l'on se réchauffait dans la société des vivants... Tom avala un verre de wisky et interpella son voisin; c'était justement le propriétaire du 25 sur le Bonanza :

— Tiens, c'est vous, David!... Tous mes compliments! il paraît qu'on a découvert, sur le 24, l'ancien *claim* de... (il hésita) de Mac Donald, une veine aussi riche que celle de l'Eldorado. Vous la retrouverez, sans doute, sur votre terrain!

— Il faut venir à Dawson pour apprendre du nouveau! — dit flegmatiquement le mineur. — C'est la première fois que j'en entends parler. Qui vous a raconté cette calembredaine?

— Qui? Oppenheim lui-même!

— Ah! ah! je m'en doutais... Bien entendu, vous l'avez

1. Naïf.

cru. Quel *ti-cha-kô*[1] vous êtes resté!... Le 24 n'est pas plus riche qu'autrefois, sauf dans l'imagination de son propriétaire. Sans doute, il voulait vous le vendre!

— Oui! — fit alors Robert, les dents si serrées que l'autre ne le comprit pas. — Il y a quelqu'un qui le paiera cher, très cher...

Il venait de demander où était le restaurateur. Oppenheim était allé, paraît-il, à sa glacière des bords du fleuve. Les deux amis échangèrent quelques mots à voix basse :

— Oppenheim a tué Mac Donald.

— C'est évident.

— Par conséquent...

— Oui. Sortons.

Personne ne remarqua leur départ dans le vacarme qui allait toujours grandissant. Une fois dehors, sans prendre même le loisir de relever leurs collets de fourrure, car leur sang les brûlait par tout le corps, ils suivirent les traces de celui qu'ils cherchaient. Deux cents mètres au plus séparaient l' « Eldorado » du rivage où se trouvait la réserve de glace du mastroquet.

Chaque hiver, par une étrangeté de la nature qu'on attribue à quelque source d'eau chaude souterraine, le Yukon ne gèle que très tard devant Dawson. Cette année-là comme les autres, il y avait encore une fissure, longue de plusieurs lieues, où le courant fumait en entraînant des glaçons énormes : ils s'entrechoquaient, puis s'escaladaient les uns les autres, et leur écrasement, parfois, couvrait de son bruit les rumeurs de la ville.

Oppenheim sortait de sa glacière, quand une main le frappa sur l'épaule. Il eut un sursaut, se retourna, reconnut les deux inséparables :

— Diable! vous m'avez presque fait peur avec vos tapes de revenant dans le dos!... Comme ça... vous vous êtes décidés à venir à Dawson? Vous avez eu raison! Nous allons en danser, une nuit de Noël!

— Oppenheim, dit Tom, je viens de rencontrer David, du 25... Quand avez-vous trouvé mille dollars au plat sur le 24?

L'Allemand ne comprit pas la question. Il ne se rappelait

1. Naïf.

plus rien. Il fallut lui rafraîchir la mémoire, un gros rire, alors, le secouât de la tête aux pieds :

— Oh! là là! J'y suis, maintenant!... Vous l'avez gobée, pas vrai?... C'était une blague, comme vous dites en France! Et elle était bien bonne!... La petite fille y a mordu? Je l'aurais parié... Ah! qu'il est bête, ce Mac Donald!

— La petite fille est morte, dit Robert. Votre blague l'a tuée.

— Comment ça, monsieur, s'il vous plaît?

— Il vous a cru et s'est pendu, monsieur.

— Pas possible!... Eh bien, monsieur, ça prouve simplement qu'il était encore plus lâche qu'imbécile!... Petite perte, au surplus. Ce pays n'est pas fait pour les anémiés d'aucune espèce... Bah! les *boys* vont s'esclaffer!

Quoiqu'il eût bu, son hilarité, à lui, fut de courte durée, car les autres le regardaient, le regardaient comme quand une idée fixe vous sort de la tête par les yeux. Il comprit, il eut peur, il recula et Robert lui sauta dessus. Oppenheim fit un faux pas et tomba, les deux poignets saisis par les mains crispées de son adversaire. Tildenn mit un genou sur la tête du misérable, tira un revolver, et l'approcha de son oreille. Il se mit à hurler si fort qu'on eût cru que sa voix allait percer le fracas du fleuve. Alors, Robert montra du menton une embarcation posée sur le toit de la glacière et cria :

— Ne tirez pas!... Là dedans!... Laissons faire le Yukon.

Tildenn rengaina son arme, prit le canot qui était en écorce, et le mit à l'eau, après l'avoir amarré à un glaçon. Tous deux, ensuite, y poussèrent Oppenheim, sans même lui lier les mains. A quoi bon? Chose inexplicable, il ne résistait plus; il tremblait comme un enfant. L'embarcation dansait follement au milieu de la noirceur, où apparaissaient, où disparaissaient des choses blanches qui se mouvaient très vite, entre deux bords dentelés mieux qu'une scie. Robert prit l'amarre, et regarda devant lui : il aperçut une bouche ouverte qui ne criait rien, sans doute, puisqu'on n'entendait plus que le broiement des glaces, une bouche aussi convulsée que celle de... oh, Dieu!... et il ouvrit la main. Deux fois le canot pirouetta sur lui-même ; puis un glaçon le souleva, le jeta de côté, et, subitement, il se fondit dans le chaos...

Et la grande clameur des nuits de gel, où les serpents de glace, au long des vallées, revêtent leur dure carapace, la plainte du Nord continua, du sommet du Chilkoot aux abîmes de Behring, grincements et pleurs de damnés dans les ténèbres éternelles.

XI

LA PIPE CASSÉE

Whipple le fou avait « frappé » de l'or sur l'*Irish Gulsh!* Non pas de l'or imaginaire, ainsi que la première fois, mais du solide, du tangible, du réel! Pourtant, il continuait à en voir partout, sauf là où il en trouvait, avec son inoffensive manie de collectionner les micas plus brillants. Il serait donc facile d'acheter son trou... Naturellement, le *Push*, dont les agents étaient de véritables argus, voulut arriver premier pour profiter d'une aussi bonne aubaine; et ce fut alors qu'il éprouva une amère déception. Juneau, et non pas Whipple, se dressa devant lui, son éternelle pipe aux dents, et, à la main, une procuration tout à fait en règle. Le *Push*, beau joueur, fit bonne contenance, complimenta le Canadien et, après une grande dépense d'éloquence, risqua une demande.

Cinq mots lui répondirent :

— C'est vingt-cinq mille dollars.

— Quoi?... Vous avez dit?... Vous n'y pensez pas! On n'a rien trouvé ailleurs, sur ce maudit ruisselet!

— Whipple a cinq dollars au plat. Essayez vous-même.

— Ça ne prouve pas que tout le *claim* soit pareil.

Pas de réponse : des jets de fumée de mauvais tabac et un air de n'y plus penser, très inquiétant. Autant négocier avec un bloc de quartz. Et dire que le fou, maintenant, ne voulait plus rien faire sans lui!

— Allons, nous offrirons quinze mille. Mais c'est un vol!

— C'est trente mille dollars, à présent... Boucher et moi,

nous savons ce qu'il y a dedans, si vous ne le savez pas... Est-ce oui, est-ce non? C'est moi, Juneau, qui parle, et je commence à être las de cette affaire!

Chien de Canadien français, tête de mule! Le *Push* eut peur et dit : « Oui ».

L'argent fut compté, puis expédié à San-Francisco. Un ami de Boucher emmena Whipple au sud, où une pension viagère devait lui assurer du pain et, dessus, un peu de viande jusqu'à la fin de ses jours... ah!... ah!... ah!

Quand il partit, toute la vieille garde du Yukon vint lui faire ses adieux ; mais personne, pas même lui, ne savait qu'une nuit, deux hommes et un traîneau attelé de quinze chiens s'étaient arrêtés près de son puits, juste le temps de vider là dedans quelques sacs du 16. Le *Push*, cependant, remit à plus tard l'exploitation, qui devait lui causer une nouvelle surprise.

Bien des cœurs endurcis de vieux prospecteurs s'étaient senti remuer au départ de Whipple vers les pays du soleil. — Los Angeles, joyau de la Californie, que viennent parfumer toutes les brises d'Orient, jardin délicieux où le soir, sous les orangers fleuris, les anges, vos parrains, viennent chuchoter doucement, c'est à vous qu'ils rêvaient tous à Dawson, sur le Bonanza, sur le Hunker, sur l'Eldorado, partout où ils grattaient la glace pour y trouver de l'or... Un oiseau qui chante, un enfant qui rit, deux yeux tendres de femme qui aime, un soleil qui brille, qui chauffe, qui ressuscite les morts, ah! que n'auraient-ils pas donné, les mineurs du Klondike, pour contempler ces merveilles, ne fût-ce que l'espace d'une journée!

Juneau finit par s'en ouvrir à son camarade, Juneau lui-même, dont les côtes d'Alaska redisent encore l'aventureuse vie de pionnier polaire. Boucher lui tint aussitôt de longs discours, ce qui, chez lui, dénotait une réelle inquiétude, et conclut :

— Tu ne seras pas si heureux que tu crois, au sud! Va-t'en faire un bon dîner à Dawson et reviens me dire ensuite si ces festins-là valent nos repas sur le pouce, avec le lard et les haricots d'autrefois.

— Je crois bien que tu as raison, dit Juneau. Mais il y a autre chose... comme qui dirait une voix qui se lève en moi,

surtout le dimanche, et qui dit : « Jean-Baptiste, tu as eu du bon et du mauvais temps, et ta vie commence à s'en aller. Que fais-tu par icite? Veux-tu être enterré dans un pays païen où il n'y aura pas de messes pour toi?... »

Et puis, pour la première fois, il lui parla d'une crainte extraordinaire :

— Tu sais qu'ici, le corps gèle sous terre au lieu de pourrir : je ne veux pas ça, moi... Je veux ressusciter avec un corps comme quand j'ai quitté Saint-Paul-l'Ermite, à vingt ans, et pas avec celui d'à présent!

Boucher se tut : lui aussi connaissait des voix pareilles et, peut-être, ces horribles appréhensions. Mais son *claim* était si riche! L'auriez-vous quitté, à sa place?... Quand il vit son ami absolument décidé à « sortir » du Yukon, il voulut lui rendre un dernier service. Ce fut donc lui qui se chargea de la transaction financière avec le représentant d'une société minière de New-York. Elle avait déjà fait des offres pour le 23 : un jour vint où elle remit au vieux trappeur, en règlement final, soixante-quinze mille dollars.

Quand Juneau eut palpé le papier soyeux des bank-notes, quand il les entendit froufrouter sur ses genoux, quand il les vit enfin reluire de leur éclat bleu tout neuf : « *Yukon territory*, $ *1000,00* », et qu'il en eût compté soixante-quinze, le sang monta à ses pommettes, ses mains se mirent à trembler; la pipe manitou qu'elles tenaient tomba à terre, et le bois trop sec, trop vieux aussi, se fendit, rayant par le milieu la célèbre inscription : « C'est moi qui suis Juneau. »

Quelques larmes coulèrent au creux des rides du trappeur. Surpris, l'acheteur demanda :

— Qu'avez-vous?... Êtes-vous indisposé?... Regrettez-vous le marché? Je vous assure que vous n'y perdez pas!

— Ce n'est pas ça, — dit le vieux, pleurant tout à fait; — vous ne pouvez pas guérir ma maladie. J'ai soixante-treize ans et voilà soixante-quinze mille dollars. Pour les avoir, j'ai plus peiné que dix hommes pendant trois fois vingt-cinq ans. Est-ce pas vrai, Boucher?

Boucher baissa la tête, peut-être pour qu'on ne vît pas ses yeux à lui, et Juneau reprit :

— Celui qui n'a jamais eu de misère ne sait pas... Et main-

tenant que j'ai enfin ce après quoi j'ai couru si longtemps, il va me falloir songer à mourir... C'était si facile autrefois, c'est si dur à présent!... Ah! monsieur, monsieur, pour vivre encore longtemps, bien longtemps, dites-moi ce qu'il faut faire, si vous le savez!

XII

BIGAMIE

Nos amis du Boulder ne s'inquiétaient plus de leur pain quotidien, depuis le jour où ils avaient enfin « frappé » la veine aurifère. Ce fut à la fin de l'hiver, dans le quatrième puits, au ras de la montagne, qu'ils firent cette trouvaille, précisément à l'heure où ils avaient décidé d'abandonner leur *claim*. Quand Robert eut lavé l'écuelle où il trouva dix francs, lorsqu'il se fut convaincu que ce n'était pas un accident comme la première fois, il s'en alla trouver Tildenn, dans un tunnel latéral, et lui dit :

— Ce coup-ci, nous tenons la veine! Regardez les pépites : il n'y a pas à s'y tromper.

— C'est vrai, fit Tom. Enfin! ce n'était pas trop tôt, justes dieux!

Il lança son pic dans un coin, s'accroupit sur un tas de débris, et se mit à siffloter. Piquée sur un bout de fer dans le mur, sa chandelle éclairait si mal que Robert se pencha pour le mieux voir :

— Ça ne vous fait pas plus de plaisir que ça!

— Mais si, mais si... Quelle chance!

— A quoi pensez-vous, Tildenn?

— Et vous?

— Moi? Au petit...

Tom ne répondit rien : son camarade, le plat à la main, se mit à remonter l'échelle.

Arrivé au milieu, Robert flanqua le plat contre la paroi, en jurant. Les paillettes d'or redescendirent à l'obscurité d'où elles sortaient et les impassibles murailles continuèrent à s'égoutter,

murmures d'eaux frissonnant dans les flaques d'en bas : « Voilà... voilà le bonheur de la vie! »

Il en fut tout autrement avec Pat O'Hara. Cet homme bien portant débuta par une gigue qui eût fait sensation aux foires de Dublin. Suivit une culbute qu'il décora du nom de saut périlleux, puis une visite à chacun des voisins du Boulder. Les distances à franchir compensaient largement le petit nombre de cabanes à voir : ayant oublié que c'était à lui, ce jour-là, de faire la cuisine, il fut très surpris de trouver ses deux associés, à son retour, de fort méchante humeur. Mais le wisky qu'il avait bu un peu partout l'avait rendu plein de bonne volonté : il se hâta de faire griller une couenne de lard à même la poêle, l'entoura de pommes de terre calcinées, et servit chaud à minuit sonnant.

Il ne faut pas oublier que la notion du temps se perd vite au pays des jours ou des nuits perpétuelles, et que les gens dorment, mangent et meurent (en Europe, il est décent de ne mourir que la nuit), à n'importe quelle section du cadran. Ce bouleversement physiologique a, bien entendu, son contre-coup spirituel : même à cette heure où la civilisation a inondé le Klondike, les prêtres, les popes et les pasteurs qui s'arrachent l'âme des mineurs n'ont pas encore pu leur apprendre à distinguer le dimanche des autres jours. Pourtant ils n'auraient qu'à leur offrir, ce jour-là, un *square meal*, de bonnes agapes solides et temporelles, après un très court prêche ou sermon...

Le lendemain de la trouvaille, c'était au tour de Robert à cuisiner. Pat, qui était évidemment né coiffé, fit rouler sous son pic plusieurs grosses pépites. Tildenn et le Français, ressaisis par la fièvre de l'or, accoururent l'aider : la précieuse récolte en fut doublée; mais, à midi, il fallut se contenter de haricots froids, bouillis six jours auparavant, et qui commençaient à fermenter. Deux ou trois aventures analogues firent se révolter les estomacs au bout d'une semaine ; ils protestèrent carrément :

« Cet empoisonnement ne peut pas durer plus longtemps... Puisque vous êtes riches, payez-vous une cuisinière! »

Une cuisinière! luxe inouï que chaque mineur évoque trois fois par jour, quand il rentre brisé de fatigue à son gîte pour

préparer sa pitance. Une cuisinière! les mâchoires en claquaient d'aise à l'avance.

— Seulement, ajouta Robert, il faudra nous contenter d'une Indienne, puisqu'il n'y a pas de blanche qui veuille de ce métier-là en dehors de la ville!

— Beaucoup de vieux Canadiens en ont ; mais ils en font leurs femmes : il paraît qu'elles ne consentent à travailler qu'à cette condition, plus cent dollars au père...Elles aiment le blanc.

— Elles ne sentent pas bon : elles suent l'huile des saumons fumés qu'elles mangent.

— Comment diable le savez-vous, Pat?

O'Hara, qui était discret, se tut. Tildenn, homme d'action avant tout, reprit :

— Quoi qu'il en soit, on arrive à leur apprendre la cuisine : c'est l'essentiel : le reste ne signifie rien... Pat, mon bon, vous qui semblez les apprécier, pourquoi n'en épouseriez-vous pas une?

— Pourquoi moi plutôt que vous ou Robert? Je suis déjà marié.

Le désert de sable ou de glace est la véritable école d'égalité : les mensonges qui déguisent le corps ou l'esprit y tombent vite en haillons, et l'on se trouve face à face avec autrui, tous les deux aussi nus qu'au sortir du sein maternel. Tom s'en aperçut à ses dépens et dit :

— Eh bien! il ne nous reste plus qu'à tirer au sort. Qu'en dites-vous? Le plus haut point gagne la femme.

O'Hara prit sur une planche un jeu de cartes, si gras qu'on en distinguait à peine les figures : chacun en retira une carte. Tildenn eut un dix de trèfle, Robert un valet et l'ex-*policeman* un roi.

— C'est vous, Pat!.. Décidément, le sort nous donne raison.

— J'ai une épouse, — répliqua de nouveau cet homme obstiné. — Est-ce que vous voudriez faire de moi un bigame?

— Fi! le vilain mot! Il n'y a pas de bigamie en Alaska : il y a des mariages morganatiques. C'est très bien vu, Pat. L'élite seule de la société s'en offre.

— Et puis, si vous êtes de mauvaise humeur, comme à

présent, vous la battrez au lieu de l'embrasser : rien qui détende autant les nerfs, surtout quand elles se défendent.

Pat proféra un juron qui pèsera lourd contre lui au dernier jour; ensuite il prit son bonnet de fourrure :

— Donnez-moi l'argent ! je descends au village indien en dessous de Dawson... Mais si vous le racontez jamais quand nous serons revenus aux États, vous me le paierez...

— Tout ce que vous voudrez!... Soyez tranquille, nous n'en soufflerons mot à âme qui vive. Allez : déjà nous avons une faim de loup!

O'Hara disparut. On ne sut jamais ce qui se passa audit campement siwash; seulement, le surlendemain matin, assez tard, il arriva au Boulder avec une vilaine bosse noire au-dessus de l'œil gauche.

— C'est une branche, dit-il, qui m'a frappé... J'en ai trouvé une : elle sera ici ce soir. Après tout, il y a du bon chez ces créatures-là. Elle n'est pas laide, et son père m'a dit qu'elle savait faire le « bis-quoui ». Ils parlent tous *chinook*, dans cette famille, mais la demande est si considérable que le chef ne peut y suffire, quoiqu'il ait eu treize filles et en attende d'autres. « Moi... bon *clouch-man* », répète-t-il à chaque instant. Il paraît que ça veut dire « bon homme à *squaws* ». Je lui ai donné cinquante dollars à compte.

— Quoi ! avant livraison !

— Livraison de quoi?

— De votre femme, parbleu !

L'Irlandais toussa pour s'éclaircir la voix.

— Il n'y a rien à craindre... car... il est de fait que la petite m'aime. Voilà. C'est pas ma faute.

Ses deux camarades se précipitèrent au dehors sous le prétexte d'aller chercher du bois. Ils ne pouvaient plus contenir une irrésistible explosion de rire. Quoi ! Pat bigame, et déjà amoureux! et sans le moindre remords ! O corruption adamique !

Il fallut bientôt changer de sujet : Pat vint les rejoindre dans la forêt, où ils se mirent à faire provision de branches mortes. Vers cinq heures et demie, Robert s'en retourna le premier, avec une charge complète sur son traîneau. Il remarqua, en s'approchant, Caton qui aboyait, à côté de

Kilippa; son poil se dressait sur son dos, comme si le roquet eût éventé des loups. Il l'appela :

— Caton! Viens, mon petit!

« Mon petit » se sauva un peu plus loin, la queue entre les jambes. Au même instant, deux mains solides serrèrent le cou du Français, deux lèvres charnues s'appliquèrent sur les siennes, tandis qu'une effroyable odeur de poisson pourri lui montait à la tête... Et il entendit des mots entrecoupés :

— Mon gâasson! Mon ché gâasson!

C'était elle, la femme numéro 2 de Pat O'Hara, et effroyable, et vieille, et civilisée, elle, une Tagish, à en juger par son baiser sur la bouche et son mauvais canadien de sauvagesse!.. L'infortuné Robert défaillit une seconde, appela à son aide tous les saints du paradis, glissa entre les bras qui l'enlaçaient, et, hors. d'haleine, se réfugia sur la colline, à côté de Caton.

— Pas moi! moi pas!... moi mauvais homme, très pas bon... Lui venir bientôt... là-bas...

Cependant la Tagish, pour mieux saisir sa pantomime, semblait vouloir se rapprocher. Et nul jarret, pas même celui des orignals, ne vaut celui des filles d'Alaska. Mais Tildenn apparut à l'horizon, tirant un autre traîneau, que poussait, par derrière, la victime expiatoire.

Lorsque la *squaw* reconnut son aimé, elle partit dans sa direction, comme une flèche. Tom, qui la vit venir, ne perdit pas la tête ; il lâcha sa corde, tourna autour de la charge, et poussa l'Irlandais en avant :

— Pat, c'est votre femme, je pense!

Pat hésitait : Tildenn, alors, le désigna du doigt à la sauvagesse, et elle lui sauta au cou.

— Le voilà, lui, oui, lui! C'est ça, embrassez-vous, mes enfants, et puis faites-nous la cuisine... Holà! Robert, Caton! qu'est-ce que vous faites là-haut!

Un cri d'angoisse l'interrompit, presque celui d'un misérable qui se noie :

— C'est pas celle que j'ai choisie!... Il me semblait bien... Ça, c'est la femme du vieux... l'autre était toute jeunette... Oh! monsieur, monsieur (dans sa détresse, il se reprenait aux différences de caste), au secours! venez me délivrer! Aurez-vous le cœur de...

« Monsieur » se sauvait ; « monsieur » cria brutalement :

— Ça n'a pas d'importance, Pat... Ne faites pas tant de bruit et allez-y gaiement! Montrez-lui le poêle...

Quoique vieille, elle était évidemment rompue aux exercices athlétiques. Elle entraînait O'Hara vers la cabane, avec la force d'un malamute, et elle criait :

— Moi, bonne à tout faire... savante, bon *cook*, *very*, *very much* [1].

— Laissez-la faire, Pat! — cria Robert, du haut de son observatoire. — Tout ira bien, vous verrez : il est déjà sept heures!

Même Caton qui le trahit, puisqu'au mot de *cook*, il remua la queue :

— *Oua, Oua!*... Vite, faites vite, monsieur Pat!

Et Pat disparut dans l'isba. La lune montait à l'horizon, la lune des amoureux. Sur la colline, Robert et Tildenn attendaient l'apaisement qui succède aux crises de demi-épilepsie.

Mais le temps paraît vite long, quand on a les pieds sur la glace et la tête entourée de moustiques. Le silence, en bas, s'était fait absolu. Nos deux amis étaient devenus très sérieux. Enfin, Robert s'écria :

— Qu'est-ce que vous regardez comme ça, Tildenn?

— La cheminée, parbleu! Et vous?

— Moi aussi!... Que diable font-ils là dedans? Voyez-vous de la fumée?

— Non... Ma foi, j'y vais!

Il n'eut pas la peine de descendre. Le vacarme, en bas, recommençait de plus belle. La porte s'ouvrit : l'Irlandais s'élança au dehors, avec un paquet de couvertures sur la tête; la sauvagesse s'y agrippa par derrière. Il se retourna, l'envoya rouler d'une claque en plein visage, et rejoignit ses associés au pas de course.

— Qu'y a-t-il? fit Robert, qui ne riait plus.

— Ce qu'il y a! Cornes de Belzébuth, ce n'est pas une *squaw*, c'est un démon. Elle sait tout : elle a voulu me faire sauter les yeux avec les pouces! et je n'aurais jamais pu m'échapper si elle n'était pas saoule!

1. « Bonne cuisinière, très, très beaucoup. »

— Saoule!... Où a-t-elle trouvé du wisky?

Une certaine rougeur embellit le visage de Pat.

— Ce doit être mon flacon d'arnica qu'elle aura bu... C'est pas délicat, cette race-là.

— Mais enfin, que vous proposez-vous de faire?

— Attendre à demain, Son père viendra chercher le reste de l'argent. Il la re...

— Vous n'y pensez pas! Nous n'avons rien mangé ce soir!

— Moi non plus. Allons-nous-en quelque part. Je ne retourne plus dans la cabane tant qu'elle y sera. J'ai fini de prendre des sauvagesses, moi, oui-dà!

Et comme il était très en colère, et que deux bosses pareilles à la première lui avaient nouvellement poussé au front, Tildenn et Robert se turent : au désert plus que partout ailleurs, il faut attendre d'avoir le sang froid comme glace avant de risquer un reproche, si légitime qu'il puisse être, à ses compagnons d'infortune.

XIII

IDYLLE ARCTIQUE

Ce fut après cette catastrophe que Robert résolut de se sacrifier à son tour pour la communauté.

Un mois auparavant, au retour d'une exploration vers les Montagnes Rocheuses, il avait campé au bivouac d'un chef chilkoot, sur les bords de l'*Indian River :* et ce fut là que, pour la première fois depuis son arrivée en Alaska, il aperçut une de ces jeunes Indiennes comme il y en a tant dans les récits de voyages rédigés à domicile, et si peu, hélas! dans la réalité. Elle appartenait à une autre tribu, celle de ces Thlinkits, pêcheurs du golfe d'Alaska, tellement mieux doués, au physique et au moral, que les naturels de l'intérieur. Sans doute, son large et rond visage rappelait trop encore la face si caractéristique des Aleutes; mais il était illuminé par les plus beaux yeux de tigresse apprivoisée qui se pussent rêver, et quand ils se levaient sur les vôtres, il fallait bien détourner le regard, ou rester hypnotisé. Ses bras, ses jambes, sa poitrine, que le travail n'avait pas encore déformés,

et auxquels la nature avait donné sans peine ce que tant d'autres voudraient acheter au prix de n'importe quelle callisthénie, une presque parfaite harmonie de formes, tout ce corps souple enfin de fille rouge, s'était gravé dans la mémoire du Français. Même, il avait éveillé en lui certains sentiments qu'il avait préféré ne pas analyser, et que ses soucis de prospecteur avaient comme étouffés, quand, un beau jour, le diable les ranima dans sa cervelle, au fond de cette infractuosité que les savants appellent : « niche affective ». Subitement, la brune enfant y réapparut avec une précision de formes telle que Robert fut convaincu qu'elle serait la cuisinière idéale. Sans plus tarder, il partit à sa recherche, emportant avec lui les bénédictions de ses camarades.

Quarante-huit heures de marche forcée l'amenèrent au campement du chef. Après une pipe ou deux, fumées dans le mutisme qu'exige l'étiquette sauvage, il tira de sa poche un rouleau de dollars et, un à un, les fit passer d'une main dans l'autre :

— Moi chercher *squaw* pour cuire soupe à moi... Moi donner *hiou dolla* (beaucoup d'argent).

Entre cette phrase et la réponse, un quart d'heure de silence au moins s'écoula tandis que, doucement, tintaient les écus. Il n'y a que les races civilisées pour parler à tort et à travers, aussi vite que des enfants. D'autre part, il fut tout de suite évident que le vieux Chilkoot, au contact des Yankees, avait perdu sa primordiale innocence. Car sa réponse fut singulièrement perverse :

— Combien?

Robert, pas commerçant, fit une sottise : il fixa un chiffre.

— Cinquante piastres, et puis deux fois vingt-cinq autres encore.

— Je n'en connais pas! dit promptement le chef.

— Donne-moi ta fille Thlinkit.

Justement, elle arrivait, une sorte de vase en bois sur la tête. La belle, l'admirable statue! Le Chilkoot regarda le jeune homme, et secoua sa pipe.

— Aïrélouska[1] n'est pas à vendre : elle, très savante, élevée

1. Lune blanche

par robes noires d'en bas du fleuve... Elle pour moi, grand chef... Très grand !

— Moi donner cent piastres, et puis encore cent autres.

Tin-tin !... tin-tin ! Le vieux chef ouvrit les yeux et les oreilles, puis remua la tête, pendant que Robert achevait de la perdre.

— Aïrélouska pas vouloir se marier.

— Moi donner deux cent cinquante !

Ce prix est resté légendaire au Yukon. Il dépassait tout ce qu'avait espéré le Chilkoot. Aïrélouska était difficile à placer : elle n'avait pas cette graisse et cet estomac qui prouvent qu'une *squaw* peut résister au travail et se contenter de n'importe quelle nourriture. Cependant le vieux tenta un dernier gain et exprima enfin sa pensée de derrière la tête :

— Avec ta carabine?...

C'était la seule Marlin à six coups du Yukon : un véritable bijou, ne pesant que deux kilos et demi, et dont les balles à pointe de plomb et chemise de nickel s'en allaient néanmoins percer le but à mille mètres. Elle était, cette mignonne carabine, la moitié de l'âme de Robert. Désespéré, il se leva pour partir ; mais Aïrélouska passa de nouveau devant la tente, avec sa fascinatrice démarche d'Ève triomphant à son insu.

— Ma carabine aussi ! — cria-t-il, et le cœur lui faisait mal ; — et j'y joindrai deux cents cartouches sans *puff-puff* (fumée) ; mais ce sera à une condition, chef : je l'emmènerai tout de suite... tout de suite !

Ainsi devint-il maître et seigneur de la belle enfant. Une heure après, profitant des grosses eaux du printemps, au lieu de couper à travers les montagnes, il l'emmenait vers Dawson dans un canot d'écorce. Ce fut une course furieuse en pleine eau blanche, jaillissant presque sur la feuille de bouleau qui les emportait, elle, la brune fille des bois, lui, le descendant de dix siècles de civilisation, tous les deux seuls, — où donc? vers quelles rives de vie ou de mort? Il ne voulait pas se le demander... Pour mieux oublier l'avenir, qui n'est qu'un gêneur, les deux mains sous la tête, tout entier au délicieux présent, il se renversa en arrière. Il se trouvait ainsi le visage tourné vers l'Indienne, au milieu du Yukon, dont les rives commençaient à prendre le sombre vert des

étés intenses et courts. Sur la double ligne de bouleaux, d'épicéas ou de peupliers qui fuyait jusqu'à l'horizon, Aïrélouska se détachait en gracieuse silhouette, le buste penché et relevé tour à tour, et ses jeunes seins bombaient sous le maillot jadis bleu de la Compagnie de la baie d'Hudson. L'effort faisait entr'ouvrir ses lèvres, laissait voir de très petites dents serrées, des grains d'ivoire, tandis qu'elle luttait contre les tourbillons, les remous des îles, les perfides barres de sable mouvant du grand fleuve : et, à chaque coup de pagaie, à chaque flexion de poitrine, la jeune grâce haletante de ses quinze ans troublait davantage le cerveau et le cœur de son maître. Et c'est pourquoi, en mettant pied à terre, après cette vertigineuse descente, il saisit Aïrélouska par derrière, lui renversa la tête sur son épaule, s'en alla à ses lèvres comme courent aux sources cachées des bois ceux qui meurent de soif.

L'enfant frémit, ses yeux sauvages se fermèrent, puis se rouvrirent tout remplis de rosée. Et Robert le fou allait les boire, lorsque des cris s'élevèrent derrière eux.

— Hallo, Rob ! est-ce bon à embrasser, une Siwash ? Elle a l'air d'être de votre goût, et, ma foi ! elle est passable, la petite... Où diable avez-vous bien pu la dénicher ?

Ah ! ces idiots de flâneurs qui tuaient le temps à monter, à descendre, à remonter les rues de Dawson, est-ce qu'ils ne pouvaient pas, une fois en leur misérable vie, laisser tranquille un honnête homme qui ne demandait qu'à être seul ? Que le scorbut !... Mais il n'y avait qu'un moyen de s'en débarrasser.

— Venez boire un coup à sa santé, *gentlemen*. Je vous raconterai son histoire chez Ellis, au « Nouvel Eldorado... » Aïrélouska, *darling*, attendez-moi ici : je reviendrai bientôt et nous irons camper plus loin.

Il ne ménagea les rasades à personne, et, quand chacun fut de belle humeur, il crut le moment propice pour un petit sermon :

— Oui, elle sera ma femme d'Alaska, ma vraie, vous savez, et je mettrai un écriteau sur la porte de mon *wigwam* : « Défense d'y toucher ». Tant pis pour qui ne saura pas lire !

— Tra la la ! Êtes-vous assez naïf, bel amoureux ! — cria Ellis, un méridional égaré sous le 64e degré de latitude. — Votre

mascotte a déjà secoué ses mocassins sur Dawson! Moi qui vous parle, tandis que vous buviez tout à l'heure, je l'ai vue prendre la piste indienne de la montagne. Ça vous apprendra à inventer de pareils écriteaux !

Robert sortit au milieu d'une explosion de rires ; il courut au canot. Ellis n'avait pas menti, Aïrélouska n'y était plus. Et lui qui avait cru, lui qui s'était imaginé... l'idiot! Comme bien d'autres avant lui, à commencer par Pat, il s'était fait jouer! Mais il pouvait, sans doute, encore la rattraper, s'il se jetait à sa poursuite. Rempli de colère, il prit donc le sentier de la montagne qui surplombe Dawson à l'est. Aïrélouska pouvait courir plus vite que les biches du Klondike : il saurait bien la retrouver, dût-il battre toutes les forêts inexplorées du nord, ou relever un à un ses pas au travers des mousses et des pins centenaires, jusque dans les marais où se rembûchent les bêtes blessées à mort. Et quand, à bout de forces, elle se laisserait rejoindre, alors, oh! alors, il sauterait dessus, il l'étreindrait à faire jaillir de sa peau dorée tout son sang de sauvagesse... Mais par où avait-elle passé? Qui aurait pu le dire?

— Mon Dieu, faites que je la retrouve! dit-il en passant devant la chapelle catholique.

Et, afin de reprendre haleine, il s'assit sur l'unique marche de bois pourri. La nouvelle église des Pères Jésuites, en bas, sur le bord du fleuve, n'était pas encore terminée et l'isba des anciennes missions russes était, en attendant, devenue leur sanctuaire. Elle dominait tout ce marécage que forme la jonction du Klondike et du Yukon, où, trente et un mois auparavant, Leduc, le scieur de long, avait fiché une planche sur laquelle il avait crayonné : Dawson City! Depuis, cinquante mille chasseurs d'or s'y étaient rués des quatre coins du monde, en cette année 1898. Robert les voyait se remuer à ses pieds, monter, descendre cette grand'rue, où ils aimaient à s'entasser vingt heures sur vingt-quatre, sans parler, sans s'arrêter, mais toujours avec le même mouvement d'automates. comme des bêtes qui tournent dans leur cage. Plusieurs avaient des visages désespérés de damnés qui attendent Dieu. Et Dieu ne venait pas. Quelques-uns plus heureux, vautrés à côté d'innombrables chiens dans les rues transversales, la

tête sur une pierre, rêvaient : leurs lèvres, parfois, s'entr'ouvraient pour de folles paroles, des histoires de découvertes, des revendications que personne n'écoutait, ou bien encore, dans une extase qui était presque la mort, ainsi que Jacob sur la route d'Haran, ils recevaient les promesses d'en haut : « Je te garderai partout où tu iras, et je te donnerai la terre sur laquelle tu dors... »

Et toujours d'autres mineurs arrivaient des placers, par le Yukon ou la montagne, avec de petits sacs d'or qu'ils avaient hâte d'aller vider loin du désert, sur les bars, dans les théâtres, dans cette Cinquième rue dont les habitantes parlaient presque toutes le français. — Robert y pensa, un moment, avec une véritable humiliation. Qui donc racontait qu'on n'émigre pas en France? Ce quartier spécial était la preuve du contraire : il était aussi une vivante explication de la bonne opinion qu'on a de nous à l'étranger... Puis, laissant son regard s'envoler par-dessus cette tourbe, il aperçut soudain, claquant au vent, le drapeau tricolore de l'agence consulaire. Il dominait le nord de la ville, et semblait abriter l'hôpital où d'autres Françaises, elles aussi, étaient venues de Québec, pour guérir les corps et quelquefois les âmes... Robert, alors, sentit à la fois la bassesse et la grandeur de sa race gauloise, pétrie d'amour. Puis, le murmure de Dawson reprit tout entier son cerveau, monstrueuse exhalaison des milliers d'énergies grouillant là dans leurs débauches, dans leurs rêves, dans leurs misères et dans leurs richesses.

Et, comme il écoutait, une voix bien connue frappa ses oreilles, et le fit tressaillir, toute proche. Il se retourna, ouvrit la porte, aperçut celle qu'il poursuivait. Debout, devant l'autel, Aïrélouska, les bras en croix, la tête levée vers le crucifix, Aïrélouska priait à haute voix. Son attitude extatique était celle que les missionnaires du Yukon aiment à enseigner à leurs catéchumènes. Une bouteille où brillaient des mouches phosphorescentes éclairait en guise de veilleuse la porte du sanctuaire, et ce fut à leurs intermittentes fusées de lumière que Robert put voir l'Indienne. Elle disait :

— O mon Dieu, mon Père qui m'a faite! la robe noire avait dit que j'irais plus tard à ton service, aux missions des voiles blancs d'en bas du fleuve. Pourquoi m'as-tu laissé

vendre à unmineur?... Tu sais comme je t'aime : pourquoi ne veux-tu pas de moi?... La robe noire disait...

Quand elle songea à aller regarder le soleil au dehors, il rasait déjà les montagnes : comme il devait être tard! Elle descendit en courant, traversa Dawson, s'en alla droit au canot. Ellis, qui l'aperçut, cria quelque chose d'inintelligible. Sûr, son maître allait la battre.

Justement, il était à côté de l'embarcation, à regarder par terre, et il avait l'air si mauvais quand il releva les yeux!

— Aïrélouska, il y a deux jours de provisions dans le canot et un aviron de rechange! saute dedans et va-t'en. Va-t'en aux missions des sœurs de France, en bas du fleuve, et dis-leur que c'est un homme de leur pays qui t'envoie à elles pour qu'elles te gardent... Ne reviens jamais ici, entends-tu? jamais. Tu comprends? Allons, va, ma fille!

Elle, qui entendait et qui ne comprenait pas, se mit à genoux, prit sa main, la porta à ses lèvres. Il la repoussa brutalement :

— Va-t'en! va-t'en donc!

Effrayée, elle sauta dans le canot et prit le large, loin des courants si perfides sous les rives rongées. Comme le soleil, se balançant à l'horizon, dorait l'eau trouble du Yukon, distinctement Robert vit une dernière fois la silhouette de sa jeune amie, les yeux de tigresse apprivoisée, les dents d'ivoire, la poitrine en saillie à chaque coup d'aviron... A cette distance, elle pouvait encore l'entendre, et, s'il la rappelait, elle aborderait plus bas, juste à l'endroit où ils devaient camper. De grands peupliers, frémissant à la moindre caresse, y jetaient une ombre fraîche... Il ouvrit la bouche, hésita encore, prit son souffle et dit :

— Dieu, Dieu que je suis bête!... Je donnerais tout le reste de ma misérable vie pour avoir été élevé en païen!

*
* *

Après avoir bu aux frais de Robert, et tandis que, sans doute, il embrassait sa belle, il était naturel de parler de lui ou de son pays. Ellis, qui avait eu la chance d'aller une fois en ce Paris tant souhaité où vont, après leur mort, les bons Américains,

Ellis racontait au plus attentif des auditoires ses aventures galantes de France. Est-ce qu'il ne savait pas ce dont il parlait? Les bouges de la grande prostituée, il les avait visités un à un; il avait analysé et pris au kodak cette « *couchi-couchi*, danse de... de l'estomac », où excellent les Françaises. « Vous demandez s'ils ont, là-bas, entre la Seine et le Rhône, une femme qui sache dire non? Peuh! » Ellis ne répondait que par un sourire d'homme à bonnes fortunes. « Décidément, Paris était bien la Babylone moderne. »

Sur cette conclusion, Robert entra. Une pratique déjà longue de ces consciences délicates lui fit à peu près deviner ce qui venait de se raconter. Une amertume lui monta aux lèvres; il cria :

— Qui veut se battre ici?... Y a-t-il quelqu'un qui veut se battre?... Ça me ferait tant de bien!

Comme il avait de la rage plein les yeux, personne ne répondit. Il se laissa tomber, alors, à une table inoccupée.

— Ellis, une bouteille de wisky, une grande!... Je veux me saouler ce soir, pour ma noce!

XIV

LA VEINE MÈRE

Six mois auparavant, un soir que Juneau, chez Boucher, racontait à Tildenn pour la mille et unième fois la découverte du Klondike par Cormack, le roi de l'Eldorado lui coupa la parole :

— Ce n'est pas Cormack qui l'a trouvé le premier!

Juneau retira sa pipe de sa bouche, examina le flacon qui se trouvait entre ses deux interlocuteurs, et finit par dire :

— Il n'y a plus rien dans la bouteille... Est-ce que ça t'aurait incommodé?

Tildenn éclata de rire. Boucher, qui, de fait, avait absorbé beaucoup trop d'alcool, jura en chilkoot, c'est-à-dire tira du tréfonds de sa poitrine les plus étranges gargouillements qu'il soit possible d'imaginer.

— Tu me crois ivre?... Et vous, vous riez!... Eh bien, venez voir ce que j'ai trouvé avant-hier, au bout du *claim*, sous les buissons du gros rocher. Peut-être alors me croirez-vous.

Ils virent une sorte de grotte, creusée à coups de pic; les mousses des parois attestaient déjà une certaine ancienneté. Au fond, les débris d'un laveur d'or, pourri, quatre planches et une passoire, à côté d'un pic aux trois quarts dévoré par la rouille.

Juneau, qui avait commencé par branler la tête, immobile maintenant, examinait ces débris avec soin, tandis que Boucher, triomphant, répétait :

— *Well!* Que dites-vous de ça?

— As-tu essayé la veine? Elle ne me paraît pas riche.

— Un dollar au plat. Ça ne vaut pas mon trou, mais ça y menait... Ceux qui ont fait celui-là touchaient presque la pie au nid!

— Qui diable ça a-t-il pu bien être?... Voyons, nous connaissions tout le monde au Forty Mile. On n'était pas nombreux, en ce temps-là... Il y avait Dubois, Jaffray...

— Attends... Je vais te montrer autre chose.

Le vieux se tourna vers une anfractuosité bien plus sèche, et celle-là naturelle : il ramassa à terre quelque chose de rond, qui avait trois trous très commodes pour y enfiler les doigts, et le présenta à ses amis. Les deux hommes eurent une exclamation de surprise en reconnaissant une tête de mort.

— Encore un ! dit Boucher. Je l'ai trouvé sur les cailloux du fond... Je n'ai jamais pu imaginer qui avait cette tête-là : elle est ronde comme les boulets des remparts de Québec. Ce ne devait pas être un Anglais : qu'en dis-tu, Juneau?

— Je n'en sais rien : est-ce que les têtes ne se ressemblent pas toutes après la mort?... Brrr! j'ai peur de finir comme ça, moi. Allons-nous-en...

Dans la cabane, on ouvrit encore une bouteille. Alors, Juneau reprit :

— Et l'autre?

— L'autre? Te rappelles-tu Labelle, que les Indiens appelaient « l'Esprit blanc », parce qu'ils l'avaient rencontré un peu partout entre Behring et le haut du Yukon? On dit qu'il est à présent du côté de la Rivière de Cuivre... Eh bien,

Tagish Charlie, le beau-frère de Cormack, m'a dit qu'il l'avait vu camper sur ce même ruisseau en 1895!...

— Oh! c'est donc ça qu'il avait toujours de l'argent dans ses poches! Le maudit cachotier!... Pire qu'un sauvage, puis qu'il ne parlait plus que par signes... Et tu crois que c'est lui? Possible!... Mais si ce n'est pas lui, et s'il ne crève pas ailleurs, sûr, il reviendra un de ces jours avec d'autre or, car il a dans la tête toute la géographie d'Alaska... et si quelqu'un sait où est la veine mère, c'est lui!

La veine mère! Trois petits mots qui, à cette époque, eussent fait passer pieds nus à travers l'enfer les cinquante mille mineurs de Dawson, trois petits mots qui donnaient la fièvre aux cerveaux les plus robustes, et que Boucher, s'il eût bien regardé, eût certainement retrouvés au revers de cette boîte cranienne, imprimés comme s'impriment sur la cire des graphophones les pensées musicales!

Quand, longtemps après cet entretien mémorable, Tildenn entendit parler de l'arrivée subite à Dawson du fameux Labelle, lorsqu'on lui raconta que cet homme avait apporté deux ou trois millions de dollars d'un or nouveau, — exactement comme, trois ans auparavant, Cormack au Forty Mile, — le New-Yorkais, quoique éveillé, eut une vision. C'était une prodigieuse coulée d'or vierge qui devait exister quelque part, — Dieu, le diable, et peut-être cet homme seul savaient où, — un fleuve d'or solide dont les glaces des premiers âges, écorniflant les bords, avaient apporté au Klondike les rognures dorées, — la veine-mère enfin, mère des trésors arctiques! Et ils furent si nombreux à l'évoquer, ils s'enfiévrèrent tellement à y rêver, qu'ils étaient plus d'un millier autour de la tente de Labelle, résolus à le pendre au besoin plutôt que de ne pas lui arracher de la gorge ce qu'il devait savoir.

Seulement, cet homme, ou plutôt ce sauvage, dont il eût été impossible de dire l'âge, avait sous ses sourcils hérissés deux yeux bleu clair qui ne se baissaient pas facilement, et une vilaine manière de taquiner la gâchette de sa carabine, en guise de pipe ou d'autre passe-temps, quand, d'aventure, on se glissait sous sa tente pour causer. Il était rare qu'on y revînt, car il se bornait à vous répondre par signes, comme

l'avait dit Juneau. Recourir à la violence s'il n'en était pas question : la police serait immédiatement intervenue, sans pouvoir rendre la vie au premier mort, — qui pouvait être vous ou moi, — et l'on ne serait pas plus avancé qu'au début. Mieux valait le prendre par la ruse : aussi, pendant deux jours, la population de Dawson l'escorta aux entrepôts, où il acheta pour un an de jambon, de farine, de haricots, sans oublier deux poêles qui constituaient toute sa batterie de cuisine : car, après le lard, il faisait bouillir son café dans le même récipient, ce qui le rendait fort nourrissant. Pendant quarante-huit heures, des députations de *Push*, des Frères Arctiques, des Pionniers, en un mot de toutes les associations plus ou moins puissantes, se succédèrent les unes aux autres et cherchèrent à le faire parler. Ce fut en vain : tout le monde se buta à son obstiné mutisme, jusqu'au moment où Cormack arriva, une bouteille à la main. Labelle, qui, paraît-il, avait aussi une *squaw* quelque part dans le désert, reconnut un frère, et se mit à boire avec lui. Vers minuit, Cormack, dont la fortune avait changé le cœur, hasarda l'éternelle question :

— Labelle, tu me diras bien, à moi, d'où vient ton or. Où l'as-tu trouvé?

Son ami le regarda en face, de ses yeux abrités par l'auréole d'un chapeau sans fond. — Le fond devait être parti depuis longtemps, mais une forêt de cheveux gris et drus le remplaçait avantageusement. Quant au visage lui-même, ce n'était plus qu'un réseau de rides, qui racontaient, comme les hiéroglyphes d'un parchemin, une vie d'errant en Alaska. Enfin, les lèvres s'ouvrirent :

— En me promenant, firent-elles!

Et Labelle, ivre, roula par terre pour dormir. Alors, Cormack, qui voulait achever seul la bouteille, et qui redoutait quelque fâcheuse intrusion, souleva un coin de la tente et cria :

— Vous l'avez entendu! rien à faire, ce soir. Nous allons dormir. Allez-vous-en chez vous. Ce sera pour une autre fois.

L'autre fois ne vint jamais, puisque, le lendemain, Labelle avait disparu avec ses chiens et ses provisions. Il avait même abandonné sa tente, — sous laquelle ronflait Cormack, tandis

qu'autour revenaient se poster, à l'aube, le *Push*, les Frères Arctiques, les Pionniers d'Alaska, tous ceux que la veine mère empêchaient de dormir.

Ce matin-là, en arrivant à Dawson, lorsqu'il apprit cette miraculeuse disparition, Tildenn se dit qu'il avait laissé fuir l'occasion unique qui passe tôt ou tard à notre portée — et jamais ne revient... Aussi reprit-il la route du Boulder en proie à un découragement véritable, oubliant les achats de vivres que Pat l'avait chargé de faire en ville. Et celui-ci ne put s'empêcher d'exprimer son désappointement.

— A quoi donc rêvassez-vous?... Riche ou pauvre, a-t-on un estomac à sustenter trois fois par jour, ou non? On dirait que vous ne vous en doutez pas... Me voilà obligé de retourner à Dawson, et je n'ai pas de chiens : Robert a emmené l'attelage sur le Hunker, et quant à Caton, il faut le laisser attaché... Un grand diable d'homme, une espèce de muet, est venu chercher Kilippa, et, depuis, il est comme enragé. Nous sommes bien!

Au lieu de se fâcher, Tildenn l'accabla de questions :

— Un muet, vous dites?... Quelle tournure avait-il? Des habits en couvertures de la baie d'Hudson? une carabine à douze coups et un chapeau sans fond?... Dites, dites vite!

— Les habits, je ne sais pas, la carabine non plus ; mais le chapeau n'avait plus que des bords, et il avait autour du cou une barbe roulée en guise de foulard. Un vrai sauvage, d'ailleurs, grossier comme un chien d'Esquimau. Il passait ici, ce matin, avec dix autres chiens, quand Kilippa l'a vu, et, tout de suite, s'est rasée à terre. Évidemment, elle le connaissait. Lui est venu droit sur elle, a passé une corde à son cou, et, comme je le regardais, a dit ou gesticulé : « Qui a amené cette chienne? Il y a deux ans que je la cherche. — Sûr, ce sont ses quatre pattes! ai-je crié. Emmenez-la; nous n'y tenons pas, c'est une nuisance : elle a tourné la tête à ce chien qui est de bonne race, lui! » L'homme a grommelé je ne sais quoi, puis l'a attachée derrière son traîneau et est reparti. Elle se faisait traîner, mais la corde était solide... Ah! la gueuse! elle est digne de son maître. Seulement, quand ce pauvre Caton...

Tom Tildenn n'écoutait plus : sous les yeux ébahis de Pat,

il esquissait un « cavalier seul » qui dénotait un état moral des plus inquiétants. Un bâton à la main, il gambadait autour de Caton en chantant : Ça y est, ça y est!

— Le roquet, qui le comprenait admirablement, hurlait en réponse :

— Je te mènerai! *Oua ha-haou* !

Au soir de cette mémorable journée, quand les trois amis eurent dévoré les provisions rapportées par O'Hara, Tildenn, sous le sceau du secret, leur exposa son plan. Sa bouche parlait moins éloquemment que ses yeux, qui perçaient à travers la nuit arctique, et pourtant, comme un appel aux armes, ses paroles résonnaient dans le silence des deux autres. « Sans doute, leurs lavages du printemps leur avaient donné de quoi ne pas mourir de faim; mais était-ce pour cela seulement qu'ils s'étaient risqués en Alaska? Devait-il même leur faire cette question, quand ils n'avaient qu'à lâcher Caton pour s'en aller derrière lui à des fortunes qui passeraient celles des Vanderbilt ! »

— C'est ce qui reste à prouver, — remarqua Robert, très froid. — Qu'est-ce qui vous prouve que Labelle a, je ne dis pas la veine, mais seulement une mine d'or?

— Et ses pépites? viennent-elles de la lune?

— Il a bien pu les gratter çà et là, au long du Yukon, depuis deux ans qu'on ne l'avait revu!

— Tout son or provient du même endroit.

— Supposition dont j'attends encore la preuve!

— D'ailleurs, quelque chose me dit qu'il a trouvé la veine mère... Voyez avec quelle quantité de provisions il est reparti!

— Probablement, il avait manqué de mourir de faim auparavant, — intervint Pat. — Grand bien lui fasse!... Ces saucisses de Francfort sont délicieuses. Je vais en faire réchauffer. En voulez-vous?... Moi, je ne retourne plus aux courses de découvertes : ce que j'ai me suffit, et j'irai, cet hiver, faire une tournée *at home*. J'ai une femme, moi!

— D'autres ont des fiancées, dit Robert.

Et aussitôt il se mordit les lèvres.

Tildenn tressaillit : une radieuse figure venait de lui apparaître, un beau regard qui se levait sur lui comme un soleil au sortir de la brume... Non, cependant, voici la veine, le

métal fauve aux reflets de flammes — les flammes du volcan qui le rejetait des entrailles du monde... Mais il disparaissait de nouveau devant le fier, le triste visage d'Aélis : « Revenez... oh ! revenez... nous avons si peu de jours à passer ensemble ! »

Et Tildenn soupira :

— Robert, vous êtes dur ! N'est-ce pas pour elle que je veux suivre cet homme ?

— En êtes-vous sûr ?... Allons, venez au sud, avec nous, comme les oiseaux... Nous reviendrons... Une heure avec *elle* vaudra mieux que toutes les veines mères du monde... Voilà plus de deux ans que nous sommes ici : comme Pat, je vais aller me refaire en pays civilisé, peut-être même jusqu'en France... J'ai besoin de rire, de chanter, de dire des sottises... Rien qu'à en parler, j'en suffoque !... Et vous, nous laisserez-vous partir seuls ? C'est impossible... Rappelez-vous qu'il faut du repos, même à une machine yankee : après, les rouages en fonctionnent deux fois mieux.

— Voilà qui est parler d'or, — dit Pat, la bouche pleine. — Oh ! la bonne choucroute !

Mais Tildenn ne répondit pas. Il avait la tête entre les mains. Et une vision d'Apocalypse se leva devant lui, — une bête au ventre jaune qui soufflait sur lui, desséchait sa moelle et la brûlait, qui l'enivrait de son haleine, le jetait enfin dans un esclavage d'autant plus horrible qu'il était plus volontaire. Il la reconnaissait : il l'avait vue au « vendredi noir » ; elle l'avait alors baisé sur le front. et il avait perdu la raison... Il releva enfin la tête, et Robert, profondément affligé, baissa la sienne à son tour pour ne pas entendre le *De profundis* de l'amour vaincu par l'or.

— Allez-vous-en tous les deux : nous nous rejoindrons plus tard... Jamais vous ne retrouverez ce que vous perdez de gaieté de cœur, jamais... Et moi, je l'aurai ! je l'aurai !... Je partirai demain !

RAYMOND AUZIAS-TURENNE

(La fin au prochain numéro.)

LE MOUVEMENT AGRARIEN

EN ALLEMAGNE

Le 12 février dernier, la *Ligue des Agriculteurs* (*Bund der Landwirthe*) tenait, à Berlin, sa septième assemblée générale. Sept mille de ses adhérents, venus de tous les points de l'Allemagne, étaient réunis. Devant eux, le conseil de direction fit connaître l'état présent des forces de l'association, et rendit compte de son activité pendant l'année écoulée. La ligue comptait maintenant 206 000 membres, 19 000 de plus que l'année précédente. Elle avait organisé 5 379 réunions publiques. Elle avait inondé le pays de feuilles de propagande; telle d'entre elles avait été répandue à 615 000 exemplaires. La Ligue avait réussi à faire repousser par le Parlement de Prusse le projet du gouvernement, le grand projet de l'Empereur tendant à la construction d'un canal entre le Rhin et l'Elbe : elle avait triomphé de l'Empereur.

La *Ligue des Agriculteurs*, dans laquelle se sont organisées les forces du mouvement agrarien, est assurément l'un des groupements qui exercent, à l'heure actuelle, sur la vie politique de l'Allemagne, le plus d'influence. Avant de dire dans quelles circonstances elle a été fondée, avant de faire connaître son programme, ses moyens d'action, l'œuvre accomplie par elle jusqu'à ce jour, il faudra que, jetant un regard sur l'évolution industrielle, commerciale et agricole de l'Alle-

magne dans la seconde partie de ce siècle, nous essayions de déterminer quelle y est l'essence du mouvement agrarien.

*
* *

De remarquables ressources naturelles, des trésors de houille et de fer enfouis dans son sol prédestinaient l'Allemagne à un avenir industriel très brillant. Du jour où les anciennes barrières corporatives eurent été abattues, pour faire place au régime de la liberté industrielle, du jour aussi où le morcellement politique du pays eut cessé, où fut détruit le réseau douanier qui recouvrait son territoire et entravait, de province à province et parfois de ville à ville, le mouvement des échanges, l'industrie allemande, affranchie, prit un étonnant essor. Rapidement, à côté des petits ateliers, les grands établissements industriels se multiplièrent, à côté des petits métiers, les grandes machines actionnées par l'eau, la vapeur ou l'électricité; aux dépens de la petite production, d'un mouvement accéléré, la grande industrie capitaliste se développa. On peut dire que la constitution du Parlement douanier et la proclamation de la liberté industrielle, en 1868, marquèrent pour l'industrie allemande les débuts d'une ère glorieuse, où chaque année fut signalée par de nouveaux progrès, par de nouvelles victoires, par la prise d'assaut de nouveaux marchés. Et les progrès se font d'une marche si sûre, et si vertigineusement rapide, que l'Angleterre étonnée, et anxieuse, se demande combien de temps encore son industrie pourra garder, sur le marché du monde, le premier rang.

Les progrès du commerce de l'Allemagne ne sont pas moins saisissants que ceux de son industrie. Le tonnage de sa marine marchande s'est accru, de 1870-71 à 1896-97, d'environ 250 p. 100, tandis que l'accroissement moyen de la marine marchande du monde n'a été, pendant cette période, que de 138 p. 100 [1]. Le mouvement général de son commerce, qui était en 1872 de 7 milliards 450 millions, s'élevait en 1896 à 10 milliards 439 millions, et en 1898 à 12 milliards 3 millions. En 1871, l'Allemagne était la quatrième puis-

1. Georges Blondel, *L'Essor industriel et commercial du peuple allemand*, p. 67.

sance commerçante du monde ; elle est actuellement la seconde.

Cependant, tandis que l'industrie et le commerce allemands se développaient, l'agriculture subissait un mouvement de recul. Elle avait traversé, de 1850 à 1875, une période de grande prospérité. Elle avait recueilli alors le bénéfice des améliorations apportées au sol, pendant la première moitié du siècle, par l'emploi des méthodes de culture rationnelle qu'avaient préconisées des savants tels que Liebig. Les voies de communication qui s'étaient multipliées de toutes parts lui avaient rendu plus facile l'acquisition des machines dont elle avait besoin, aussi bien que l'écoulement de ses produits. Et, d'autre part, l'accroissement de la population, en déterminant un accroissement des besoins du marché, avait fait monter d'une manière constante, en raison du caractère de monopole de la propriété foncière, le prix des produits agricoles, des céréales d'abord, puis des bestiaux. Avec continuité, le taux de la rente du sol s'était élevé. — Mais cette tranquille prospérité des propriétaires fonciers devait avoir un terme.

A mesure que les relations avec l'étranger se multiplièrent et s'étendirent, que les transports par voie d'eau et par voie ferrée devinrent plus faciles et moins coûteux, de terres lointaines où la main-d'œuvre est à vil prix, de Russie, de Turquie, de l'Inde, d'Australie, d'Amérique, des produits agricoles arrivèrent en quantités chaque année plus considérables, venant faire concurrence, sur le marché national, aux produits indigènes, faisant baisser les cours, pressant les prix. L'ancien monopole du sol se trouva entamé. Le mouvement de hausse de la rente foncière diminua d'abord, puis s'arrêta, puis fit place à un mouvement de baisse, et le mouvement de baisse ne fut ni moins régulier, ni moins continu que le mouvement de hausse qui avait précédé.

Plusieurs causes aggravèrent la situation créée par cette action de la concurrence étrangère. Tant que le taux de la rente foncière monta, et que la valeur du sol, appréciée d'après ce mouvement de la rente, fut cotée très haut, les propriétaires fonciers trouvèrent à emprunter, et empruntèrent, au delà de toute mesure. Et aussi longtemps que dura la période de prospérité, ils ne sentirent pas le poids de leurs

dettes. Mais du jour où la rente baissa, et avec elle la valeur de la terre, la dette hypothécaire, qui restait nominalement la même, se trouva, en réalité, grever infiniment plus les revenus des propriétés. En même temps, d'autres charges venaient peser sur l'agriculture plus lourdement chaque jour : les impôts communaux s'accroissaient, les contributions pour les assurances ouvrières, établies par les nouvelles lois, s'ajoutaient aux anciens impôts.

De son côté, l'industrie, qui se développait, se développait en partie aux dépens de l'agriculture. Elle ne fut pas longtemps sans se trouver, dans certains domaines, en concurrence avec elle, et sans porter ainsi atteinte à l'écoulement de ses produits. Des machines actionnées par la vapeur, l'électricité, le pétrole, se substituaient avantageusement, dans bien des cas, et dans l'agriculture même, à l'antique emploi du cheval ou du bœuf. D'autre part, divers produits des industries de l'alimentation, tels, par exemple, que la margarine, supplantaient, dans certains milieux, les produits agricoles dont ils sont les équivalents.

Les salaires des ouvriers industriels étaient plus élevés que les salaires des ouvriers agricoles : le rêve des ouvriers agricoles fut de devenir ouvriers industriels. Et d'un mouvement continu les jeunes générations ouvrières des campagnes se portèrent vers les foyers de la grande industrie urbaine. En 1882, la population agricole de l'Empire d'Allemagne était de 19 225 000 âmes ; elle n'était plus, en 1895, que de 18 500 000 ; pendant la même période, la population industrielle s'était élevée, au contraire, de 16 000 000 d'âmes à 20 250 000. Ainsi les campagnes se dépeuplent pour peupler les villes. Atteinte par l'importation des produits étrangers dans ses ressources financières, l'agriculture est encore atteinte, par cet abandon, dans ses ressources de résistance et de vie ; et elle l'est aussi, d'ailleurs, dans ses ressources financières, car, tandis que l'industrie lui prend une partie de ses travailleurs, elle augmente, par ses offres de travail, les exigences de l'autre et fait hausser le taux des salaires agricoles. En diminuant le nombre des travailleurs de la campagne, elle entrave d'autant la culture intensive du sol, qui est la forme d'exploitation la plus avantageuse. En faisant hausser le taux des salaires, elle

accroît d'autant les frais de la production agricole. Sur ce marché nouveau, le marché du travail, l'industrie fait à l'agriculture nationale une concurrence dont le résultat est de la rendre moins apte à soutenir l'autre concurrence, celle de l'agriculture étrangère.

Ainsi se trouve déterminé, par le concours de ces diverses causes, l'état de crise dont souffre depuis un quart de siècle l'agriculture allemande.

Ce sont les efforts organisés pour combattre cet état de crise agraire qui constituent l'essence du mouvement agrarien. Antérieurement à la crise, à diverses reprises, les agriculteurs avaient élevé la voix, s'adressant aux pouvoirs publics, à l'opinion. Déjà, en 1848, ils avaient réclamé, pour assurer la représentation de leurs intérêts, l'organisation de *chambres d'agriculture*. Mais tant que l'Allemagne fut un pays essentiellement agricole, tant qu'il y eut coïncidence entre les intérêts de l'agriculture et les intérêts généraux du pays, la manifestation des intérêts et des besoins de l'agriculture n'y prit point la forme d'un mouvement agrarien. Le mouvement agrarien commença quand le commerce et l'industrie commencèrent à se développer aux dépens de l'agriculture, quand la crise agraire commença. *L'Association des réformateurs du système fiscal et économique (Vereinigung der Steuer- und Wirtschaftsreformer)*, fondée en 1875, peut être considérée comme en marquant les débuts. Aussi bien est-ce à ses membres que fut donné pour la première fois le nom d'*agrariens*.

Le mouvement agrarien ne traduit pas indistinctement les intérêts et les besoins de tous les agriculteurs. Aussi bien toutes les catégories d'agriculteurs ne se trouvent-elles pas atteintes de la même façon par la crise. Les grands propriétaires fonciers du Nord et de l'Est, dont les terres sont pour la plus grande partie consacrées à la culture des céréales, ressentent tout autrement la concurrence des blés étrangers, que les petits paysans du Sud et de l'Ouest qui cultivent des pommes de terre et des choux, nourrissent quelques chèvres et parfois une vache, mais qui ne produisent même pas assez de blé pour leur propre consommation, et se rendent au marché non pour en vendre, mais pour en acheter. De même la

dette hypothécaire est inégalement répartie sur la grande et la petite propriété, plus forte sur la grande, qui trouve plus facilement à emprunter. Enfin le manque de bras, dont les grands propriétaires fonciers du Nord et de l'Est souffrent un si grand dommage, est un mal à peu près inconnu des petits paysans.

Ajoutons que ces derniers, coutumiers de la privation, sont infiniment plus aptes à réduire leur train de vie, — déjà modeste, — dans la mesure où leurs revenus baissent, que les hobereaux absentéistes, habitués à la vie de la grande ville, à la vie de cour, épris de plaisirs et de luxe, et conscients d'ailleurs de « ce qui convient à leur rang ». A l'heure où ceux-là s'ingénient à inventer des privations plus raffinées, pour ainsi dire, ceux-ci s'adressent à l'État, revendiquent, comme un droit, son intervention en leur faveur, le somment de prendre toutes les mesures nécessaires à la suppression des maux dont ils souffrent et au rétablissement de leur situation, quelles qu'en puissent être d'ailleurs les conséquences pour le reste de la population. — Ceux-ci sont les agrariens.

Le mouvement agrarien allemand exprime donc l'effort des grands propriétaires fonciers, et plus particulièrement des hobereaux prussiens, pour reconquérir par l'intervention de l'État la souveraineté économique qu'ils avaient au temps où l'Allemagne, aujourd'hui pays industriel, était un pays agricole.

*
* *

Dans les premiers temps de la crise, les revendications agrariennes rencontrèrent, chez les gouvernants, un accueil sympathique. En 1879, après quatorze ans de libre échange absolu, Bismarck aiguilla dans le sens du protectionnisme. Les droits sur les céréales ne furent d'abord que d'un mark par 100 kilogrammes ; mais bientôt, en 1885, ils étaient porfés à 3 marks; en 1887, ils étaient de 5 marks. Pendant un temps l'industrie, qui était protégée aussi, s'accommoda de ce régime. Délivrée du souci de la concurrence étrangère, maîtresse du marché national, elle employa le surcroît de profit que lui garantissaient les tarifs douaniers au perfectionnement de son outillage. Mais l'heure vint où ses besoins d'ex-

pansion primèrent ses besoins de protection, où la production pour le marché international devint pour elle une condition de croissance, et où l'esprit des industriels fut hanté par la crainte des crises que produiraient de brusques changements de tarifs de la part des nations avec lesquelles ils étaient en rapport. Le besoin de traités de commerce à long terme se fit vivement sentir.

En 1890, Guillaume II monta sur le trône, congédia Bismarck, appela Caprivi. Ce fut le programme de Caprivi de substituer, au protectionnisme à outrance auquel on était progressivement arrivé, un régime de traités de commerce à long terme, et de donner pour base aux traités une diminution des taxes douanières de l'Allemagne sur les produits agricoles, fournis en quantité suffisante par le sol allemand. Outre qu'il fallait accorder des avantages à certaines branches de la production étrangère si l'on voulait obtenir des débouchés pour la production industrielle allemande, n'était-il pas évident que l'Allemagne, comme pays industriel, devait empêcher le renchérissement des subsistances pour empêcher qu'un renchérissement de la vie des travailleures ne fît croître leurs exigences et n'accrût ainsi, par la hausse des salaires, les frais de la production? Le régime d'exception contre les socialistes, rigoureusement contemporain du régime protectionniste, en mettant hors la loi les organisations ouvrières, avait abrité l'industrie, au dedans, contre les efforts de la classe ouvrière pour reconquérir par la grève, sous forme d'augmentation de salaires, ce que les droits de douane leur enlevaient en renchérissant la vie. Mais, en montant sur le trône, Guillaume, répudiant la politique de Bismarck, avait décidé de supprimer le régime d'exception contre la classe ouvrière. Elle allait être libre maintenant de se défendre, de lutter pour de meilleurs salaires. Ne fallait-il pas éviter, dans l'intérêt national de l'industrie, que le renchérissement de la vie, amenant la hausse des salaires, n'affaiblît les positions de l'industrie allemande sur le marché international?

En 1891, la récolte ayant été mauvaise, les prix des céréales s'étaient trouvés très élevés, et un mouvement d'opinion se fit contre les droits protecteurs. Cette circonstance fut décisive. Au mois de décembre, des traités étaient signés avec l'Au-

triche, la Hongrie et l'Italie : les droits sur les blés étaient abaissés de 5 marks à 3 marks 50. On parla bientôt d'un traité avec la Russie. Dans les milieux agrariens l'émotion fut grande. Des protestations s'élevèrent de toutes parts. On parla de la ruine imminente de l'agriculture allemande. Pour organiser la résistance à la politique nouvelle, il ne fallait, au milieu de ces rumeurs de détresse et de colère, qu'un signal hardi, retentissant. Un fermier de terre noble de Silésie, Ruprecht, de Ransern, le fit entendre.

C'était à la fin de l'année 1892, à l'époque de la Noël. Dans une revue agronomique, la *Landwirthschaftliche Thierzucht*, Ruprecht publia un appel aux agriculteurs allemands : toute la presse agrarienne le reproduisit. « Ce que je propose, disait-il, ce n'est ni plus ni moins que de suivre l'exemple des socialistes et de déclarer formellement la guerre au gouvernement. Il faut que nous lui montrions que nous n'avons pas l'intention de nous laisser plus longtemps traiter aussi mal que jusqu'à ce jour, et que nous lui fassions sentir notre puissance. Il faut enfin parler publiquement en termes crus, et exprimer le légitime mécontentement qui éclate toutes les fois que se réunissent des agriculteurs dont le regard va au delà des limites de leurs champs de pommes de terre et de betteraves... Il faut que nous cessions de nous plaindre, il faut que nous criions. Il faut que nous criions, afin que tout le pays nous entende; il faut que nous criions, afin que notre voix pénètre jusque dans les salles des parlements et jusque dans les ministères; — il faut que nous criions, afin qu'elle soit entendue jusque sur les degrés du trône! Mais il faut, pour que notre voix ne soit pas entendue en vain, qu'en même temps nous agissions... Il faut que nous rayions des statuts de nos sociétés agricoles le paragraphe qui interdit d'y faire de la politique, car il faut que nous fassions de la politique, et même de la politique d'intérêts. Ayons donc le courage de mériter le nom d' « agrariens » que la presse hostile à l'agriculture nous a si souvent injustement donné... C'est pourquoi il faut que nous cessions d'être libéraux, ultramontains ou conservateurs, et de voter pour des conservateurs, des ultramontains ou des libéraux; il faut que nous nous unissions en un seul grand parti agraire, et que nous cherchions à gagner

ainsi plus d'influence sur les parlements et sur la législation... Il faut que les agriculteurs se créent, pour la défense énergique de leurs intérêts menacés, une organisation politique éclairée et puissante. »

L'appel de Ruprecht trouva un écho dans les milieux agrariens de toute l'Allemagne. Dans de nombreuses réunions de sociétés agricoles, des ordres du jour d'encouragement furent votés avec enthousiasme. Il ne s'agissait plus que de s'organiser. Le 18 février 1893, une assemblée constituante d'agriculteurs se réunit à Berlin, dans la « Tivoli Braeuerei » : des milliers d'agriculteurs, venus de toutes les parties de l'Allemagne, étaient présents. La *Ligue des Agriculteurs* fut fondée.

Dès cette première assemblée avait été fixé, dans ses grandes lignes, le programme de la Ligue ; dès cette première assemblée avaient été jetées les bases de la puissante organisation qui fut édifiée depuis.

*
* *

Les grands propriétaires du Nord et de l'Est, les hobereaux prussiens, dans leur lutte contre les grandes puissances industrielles et commerciales, et contre la masse des consommateurs, ne peuvent se passer d'alliés. La puissance politique, qui est l'instrument dont ils ont besoin pour reconquérir leur souveraineté économique, est devenue, du fait du suffrage universel, une question de nombre. Et le nombre des grands propriétaires fonciers est petit. Ils s'adressent à tous les agriculteurs.

Les diverses formes de propriété, disent-ils, loin de représenter des intérêts contraires, comme voudraient le faire admettre les libéraux qui cherchent à semer la discorde parm les agriculteurs, sont étroitement solidaires : toutes concourent au bien commun. Dans certaines régions la petite propriété domine, dans d'autres la moyenne, dans d'autres la grande : ce sont des particularités du sol, des conditions de la culture qui déterminent la présence de l'une ou de l'autre ; chacune, à sa place, remplit utilement sa fonction. La petite propriété est un enseignement vivant : elle apprend au travailleur des champs et à l'artisan que chacun peut conquérir, par le tra-

vail et l'épargne, une motte du sol national. La moyenne propriété a aussi son rôle. « Le paysan allemand reste en effet le gardien le plus fidèle de la force du peuple et du sens de la légalité. Ses fils forment par leur nombre et par leur valeur la moelle de nos armées[1]. » Enfin, dans certaines régions, la grande propriété convient seule : sur de vastes étendues peu fécondes de l'Est la petite exploitation serait absolument impraticable; la grande exploitation est d'ailleurs souvent seule en mesure de faire certaines expériences dispendieuses dont les petites propriétés utilisent ensuite les heureux résultats; et la grande propriété, avec ses forêts et ses exploitations industrielles, fournit souvent au petit paysan l'occasion de travailler et d'accroître ainsi ses revenus, ou de vendre sur place à bon compte les produits de son champ, ses betteraves et ses pommes de terre.

Les agrariens ne se bornent pas d'ailleurs à affirmer l'harmonie de la grande et de la petite propriété, ils affirment également l'harmonie des intérêts des propriétaires — grands et petits — et des travailleurs des champs, valets de ferme, journaliers. Le paysan ou le grand propriétaire foncier, disent-ils, paie ses salariés selon ses revenus : s'il vendait mieux ses grains et son bétail, il donnerait de meilleurs salaires. L'amélioration de la situation du travailleur des champs dépend de l'amélioration de la situation de son patron. L'État, en favorisant le second, favoriserait aussi le premier.

Et ainsi les agrariens forment un bloc de tous les intérêts ruraux, qu'il s'agit d'opposer à d'autres intérêts. La population des campagnes, du plus misérable valet de ferme au plus riche propriétaire foncier, doit se dresser, forte de son union, contre d'autres classes sociales, contre d'autres intérêts, contre des intérêts urbains. « Agriculteurs d'Allemagne, unissez-vous pour la défense de vos intérêts communs[2] ! »

Mais ce n'est pas à tous les intérêts urbains que les agrariens déclarent la guerre. Aussi bien ces intérêts sont-ils divisés. Chaque progrès de la grande industrie aggrave la situation de la petite. L'augmentation du nombre des grandes usines,

1. *Kleines Wahl-ABC des Bundes der Landwirthe für die Reichstagswahl 1898.*

2. *Agrarisches Handbuch*, publié par la Ligue, article *Bauer*, p. 97.

l'accroissement de la puissance de leurs moteurs, le perfectionnement de leurs machines, sont autant de causes qui, en augmentant la production, font baisser d'autant les prix, et accroissent d'autant, par suite, les difficultés avec lesquelles sont aux prises les petits métiers, dont la productivité n'a point changé, qui réclament toujours le même travail pour effectuer le même produit, et qui doivent, pour soutenir la concurrence, livrer ce produit à plus bas prix chaque jour. De même chaque progrès du grand commerce, non point du grand commerce de gros, mais de détail, rend au petit commerce plus difficile, plus douloureuse la lutte pour l'existence. Les grands magasins, les grands bazars, les maisons de vente à crédit, les sociétés coopératives de consommation, qui peuvent, achetant par grandes quantités, vendre à plus bas prix, enlèvent aux petits détaillants une partie de leur clientèle et se développent de plus en plus, à leurs dépens.

Ainsi les petits commerçants se trouvent écrasés par la concurrence des grandes entreprises de vente au détail, et les petits fabricants, les artisans, par la concurrence des grands établissements industriels, comme les grands producteurs de blés et de bestiaux le sont par l'importation de blés et de bestiaux étrangers. Il existe une crise du petit commerce et une crise de la petite industrie comme il existe une crise agraire, et, pour lutter contre la crise, il s'est formé un mouvement des petits commerçants et un mouvement des artisans, comme il s'est formé un mouvement agrarien. Et de même que les agrariens demandent à l'État d'opposer à l'importation des produits de l'agriculture étrangère des taxes douanières élevées, les petits commerçants lui demandent d'arrêter la concurrence des grandes maisons par un impôt fortement progressif sur la vente, et les artisans réclament la suppression de la liberté industrielle, le retour à l'ancien régime corporatif, la restauration des examens d'aptitude conférant, avec le titre de maître, le droit d'ouvrir un atelier, l'établissement de corporations obligatoires d'artisans, privilégiées par l'État, et abritant les petits métiers, derrière la muraille de leurs privilèges, contre les envahissements des grands établissements industriels.

Contre le libre jeu des forces économiques, contre la libre

expansion des puissances nouvelles, ceux-ci, comme ceux-là, demandent à l'État l'institution d'un régime protecteur. Le mouvement des petits commerçants et le mouvement des artisans se trouvent orientés dans le même sens que le mouvement agrarien.

Aux petits commerçants et aux artisans, — qui occupent une situation intermédiaire entre la haute bourgeoisie industrielle et commerçante, d'une part, et le prolétariat, d'autre part, et que l'on désigne pour cette raison, en Allemagne, en un sens très précis, du nom de « classe moyenne » *(Mittelstand)*, — les agrariens demandent d'être, à la ville, leurs alliés. N'ont-ils pas le même ennemi, le capital, ressort commun de toutes les grandes entreprises industrielles et commerciales? Ne représentent-ils pas, dans la vie économique, un même élément, *le travail national*, par opposition au grand commerce international et à la grande industrie d'exportation, qui produit pour le marché du monde? Le salut des uns et des autres n'est-il pas dans la même voie, celle de la protection par l'État, et ne dépend-il pas, par suite, au même titre, de leur force politique, c'est-à-dire du chiffre de leurs suffrages? Au reste, les intérêts des artisans et des petits commerçants ne sont-ils pas solidaires de ceux de l'agriculture? Les paysans ne sont-ils pas leurs meilleurs clients? — Mais, si la prospérité de la classe moyenne des villes dépend de celle de l'agriculture, si les intérêts de l'une et de l'autre commandent une même politique, et si la puissance du nombre est la condition du succès de leurs revendications, quoi de plus naturel, quoi de plus nécessaire que leur union?

C'est ainsi que les agrariens ont été amenés à inscrire dans le programme de la Ligue « la défense des intérêts des artisans et des honnêtes petits commerçants, intérêts si étroitement liés à ceux de l'agriculture... La Ligue, est-il déclaré, mettra toute sa puissance au service des revendications de cette classe[1]. » Les autres parties du programme se rapportent à l'agriculture. Il sera aisé de reconnaître essentiellement en elles l'expression des vœux de la grande propriété foncière.

La loi impériale accorde à tout Allemand le droit de se

1. *Agrarisches Handbuch*, p. 597.

déplacer à son gré, de fixer son domicile où il lui plaît. Or, nous avons vu combien la grande production agricole se trouve atteinte par l'émigration des populations rurales. La Ligue des agriculteurs poursuit la suppression de la liberté de locomotion, de la liberté d'établissement, ou, pour employer son langage, « des abus de cette liberté ». « Il arrive fréquemment, dit le *Petit ABC électoral de la Ligue*, qu'un travailleur de la campagne quitte son service rude, mais sain, et aille s'établir à la ville, pour y vivre en liberté et y pouvoir jouir des plaisirs de la ville. Mais, au lieu de cela, il y trouve bientôt le chômage, un logis malsain, la faim et la misère. Il est donc nécessaire, dans l'intérêt même des travailleurs des champs, de supprimer les excès de la liberté d'établissement. Pour cela, il faudrait qu'une disposition de la loi rendît très difficile aux jeunes gens jusqu'à un certain âge, jusqu'à ce qu'ils eussent assez d'expérience et de jugement, environ jusqu'à dix-sept ou dix-huit ans, l'abandon de la campagne; il faudrait qu'une autre disposition obligeât le travailleur des champs qui veut aller s'établir à la ville, à démontrer qu'il possède pour un certain temps des ressources suffisantes pour se procurer à la ville un logis sain et une nourriture suffisante[1]. »

Afin d'entraver la concurrence faite à l'agriculteur par certaines branches de l'industrie, la Ligue demande la réglementation de la vente des produits industriels qui imitent des produits agricoles, comme la margarine, par exemple. Mais c'est contre le grand commerce que sont dirigées les revendications les plus importantes.

Déjà, à l'intérieur du marché national, les intermédiaires diminuent les bénéfices du cultivateur : aussi la Ligue des agriculteurs tend-elle à les éliminer, et à cette fin elle réclame la fondation d'entrepôts pour les céréales, administrés par des sociétés coopératives de producteurs, et mettant les producteurs associés en rapport direct avec les consommateurs; elle demande aux administrations de l'État, aux manutentions militaires, d'acheter directement aux agriculteurs. Mais c'est surtout le commerce international, intermédiaire entre la production

1. *Kleines Wahl-ABC*, p. 45.

étrangère et la consommation nationale, et par suite agent de la concurrence étrangère, qu'elle cherche à paralyser.

Les grands canaux, qui permettent d'effectuer les transports à bas tarifs, favorisent l'importation des produits étrangers : elle combat la construction de grands canaux. D'après la législation actuelle, les marchandises en transit dans les docks ne paient les droits de douane que trois à quatre mois après leur arrivée ; les grands commerçants peuvent ainsi faire venir à l'avance, sans supplément de frais, des quantités considérables de produits étrangers, et profiter de tous les mouvements de hausse jusqu'à l'heure de la dépression définitive des cours, déterminée par l'abandon même des marchandises importées par eux : — la Ligue des agriculteurs a inscrit dans son programme la suppression des dispositions législatives qui favorisent ainsi l'importation. Les marchés à terme traités en bourse ont une tendance à produire un appel de marchandises étrangères, et par suite à opérer un nivellement des cours des divers pays dans le sens de la baisse : — l'une des premières manifestations de l'activité politique de la Ligue fut de réclamer une réglementation des opérations de Bourse et en particulier l'interdiction des marchés à terme sur les céréales.

La Ligue, considérant les différences du change dans les divers pays comme constituant une sollicitation, pour le grand commerce international, à acheter dans les pays où le change est élevé, comme la République Argentine, par exemple, pour vendre dans d'autres où il est bas, comme l'Allemagne, et voyant par suite dans ces différences de change, en ce qui concerne l'Allemagne, une prime à l'importation, demande « la fixation internationale des valeurs monétaires dans le sens du relèvement de la valeur de l'argent ».

Mais surtout « la Ligue réclame des mesures législatives qui, dans l'intérêt des producteurs comme des consommateurs, soient propres à amener une fixation moyenne du prix des céréales, bien entendu, pour le moment, sous réserve des obligations contractées par l'Empire. Mais, sous réserve de cette fidélité aux traités, la Ligue combat la politique commerciale actuelle et demande l'établissement le plus prochain possible d'un tarif douanier autonome. » Comme il est impossible, déclare-t-on, de prévoir jusqu'où pourront tomber les prix

des céréales étrangères, il importe, si l'on veut éviter l'avilissement des prix sur le marché national, et par suite l'avilissement des prix des produits indigènes, de rester toujours en mesure de hausser les taxes douanières en proportion de la baisse des cours sur le marché du monde. A la politique des traités de commerce à longue échéance doit se substituer une politique de tarifs douaniers autonomes. Cela est la revendication essentielle de la Ligue, sa revendication suprême. Or, les principaux traités de commerce ne doivent venir à terme qu'en 1903 et en 1904. Que faire dès maintenant pour entraver l'avilissement des prix? N'existerait-il pas un moyen de neutraliser au moins en partie l'action des traités de commerce, jusqu'à l'heure de leur suppression? L'État ne pourrait-il pas adopter telle mesure qui, sans violer les engagements pris, sauvegarderait les intérêts des agriculteurs? C'est ici qu'intervient le « grand moyen » de la Ligue, le projet Kanitz.

D'après ce projet, pour la durée des traités de commerce existants, l'achat et la vente des céréales étrangères nécessaires pour la consommation nationale doivent être le monopole de l'État, et les prix de vente doivent se régler sur la moyenne des cours du marché allemand pendant la période de 1850 à 1890. Par exemple, le seigle, dont le prix moyen a été, pendant les vingt dernières années, de 150 marks les 1000 kilogrammes, devrait être vendu par l'État, d'après le cours moyen de la période 1850-1890, 161 marks, — ce qui fixerait à peu près à 161 marks le prix de vente des seigles produits en Allemagne. L'État, par son monopole du commerce des céréales étrangères, deviendrait le régulateur des cours, le régulateur de la vie économique du pays.

*
* *

Ainsi les agrariens allemands se trouvent amenés, par le développement logique de leurs principes protectionnistes, à une conception qui sort des limites du protectionnisme ordinaire, et dans laquelle on peut voir une forme du socialisme d'État. Pour apprécier ce que peut être le socialisme d'État des agrariens, autant que pour nous rendre plus complète-

ment compte de l'orientation de la Ligue, il nous reste à étudier ses tendances politiques.

Autant par les intérêts économiques qu'elle représente, que par la situation politique des milieux dont elle représente plus spécialement les intérêts, la Ligue devait être déterminée à prendre une attitude politique. Elle est monarchiste, nationaliste, antisémite. « La Ligue des agriculteurs, est-il dit dans les statuts, repose sur des fondements rigoureusement loyalistes et chrétiens. » Et le *Petit ABC électoral* s'efforce d'établir que le régime monarchique convient seul au peuple allemand. « On peut justement considérer l'Allemagne, y est-il déclaré, comme la vraie patrie de la pensée monarchique. Jamais la Prusse et l'Allemagne ne seraient devenues ce qu'elles sont, l'une des premières puissances du monde, si elles avaient possédé une autre forme de gouvernement que la forme monarchique. Aussi bien, tout le tempérament du peuple allemand, avec son impétueux désir d'isolement, et corrélativement son besoin d'unité, de hiérarchie, semble-t-il fait précisément pour la monarchie. D'autre part, les divers États de l'Empire, la Prusse avec ses Hohenzollern, ont eu le grand bonheur d'avoir à leur tête des familles de souverains remarquables, admirablement doués. En Allemagne il existe entre les peuples et des familles de princes des liens indestructibles. Il serait impossible de détacher les uns des autres, sans que chacune des deux parties perdît le meilleur d'elle-même. »

Le loyalisme et le monarchisme des agrariens se distinguent à peine du nationalisme qui est l'un des caractères dominateurs de leur mouvement. Lorsqu'ils réclament l'intervention de l'État en leur faveur, n'est-ce pas en représentant la production agricole comme étant, par opposition au grand commerce international et à l'industrie d'exportation, la véritable forme du travail national? La « protection du travail national » n'est-elle pas la devise qu'ils ont inscrite sur leur drapeau? Au reste, il faudrait oublier que le mouvement agrarien reçoit son impulsion de la noblesse prussienne, de la caste qui fournit à l'armée prussienne ses grands chefs comme elle fournit à l'État prussien ses hauts fonctionnaires, pour ne pas comprendre son nationalisme

ardent, son nationalisme doublé de militarisme. « Que les impôts aient augmenté au cours des ans, lisons-nous dans un manifeste de la Ligue, par suite de l'augmentation et du renforcement devenus nécessaires des forces militaires de terre et de mer, que la population allemande ait dû faire des sacrifices pour maintenir l'Allemagne au rang d'une des premières puissances d'Europe, c'est ce qui est connu de chacun. Mais tout Allemand vraiment patriote peut aussi être fier de la situation actuelle de l'Allemagne, et les inoubliables paroles de notre Bismarck : « Nous autres, Allemands, nous craignons Dieu, et nulle autre puissance au monde » — prouvent que ces sacrifices de la population allemande n'ont pas été vains [1]. »

Pour la nouvelle politique coloniale de l'Empire, les agrariens, en nationalistes soucieux de l'expansion germanique, manifestent une grande sympathie. L'Allemagne doit avoir ses colonies propres, où les émigrés allemands trouveront un asile dans lequel ils ne perdront pas le sentiment national. Elle doit avoir des colonies qui lui fourniront à bon compte les denrées coloniales dont elle a besoin, les matières premières qui lui manquent, qui constitueront pour sa flotte, au delà des mers, des stations sûres, qui favoriseront l'écoulement de ses produits. Mais le nationalisme ombrageux des agrariens s'inquiète d'un excès de préoccupations coloniales. Soyons prudents, disent-ils, prenons garde ; « veillons à ce que l'on ne place pas au dehors le centre de gravité politique et la force économique de l'Allemagne : l'un et l'autre doivent rester dans l'Allemagne même, dans le travail national, dans l'agriculture et dans la classe moyenne [2]. »

L'antisémitisme des agrariens n'est peut-être que l'une des faces de leur nationalisme. Le juif symbolise pour eux le grand commerce international, la spéculation sans patrie, la finance cosmopolite. Le juif, c'est l'étranger domicilié en Allemagne, ruinant le travail allemand. Aussi l'antisémitisme est-il l'un des traits les plus profonds du mouvement agrarien. La Ligue déclare ne pas s'occuper de questions religieuses, mais il est dit dans ses statuts qu'il faut être chré-

1. Feuille volante intitulée : *Eine Art von Bauernfängerei.*

2. *Kleines Wahl-ABC*, article *Kolonialpolitik*, p. 73.

tien pour être reçu au nombre de ses membres. « Tous les citoyens allemands, sans acception de parti politique et de condition sociale, y sont admis. Sont exclus seulement les socialistes sans-patrie et révolutionnaires, les juifs à l'âme cosmopolite et les amis des juifs [1]. » L'un des orateurs les plus applaudis de ses grandes réunions générales est le député antisémite Liebermann von Sonnenberg, qui put, à l'assemblée de 1897, « se déclarer tout à fait content de l'expression de sentiments antisémites qu'il avait trouvés dans la Ligue [2] ». Des applaudissements frénétiques avaient couvert ses paroles lorsqu'il avait dit : « Des cris d'allégresse sans fin traverseraient le pays allemand si nous obtenions aussi une prohibition de passage contre l'importation des juifs ! » A la réunion du 12 février dernier, il est le seul orateur dont l'arrivée à la tribune ait été accueillie par une salve d'applaudissements [3]. — Voici la traduction de quelques vers que l'un des chefs agrariens lut à la réunion générale de 1897, et qui provoquèrent dans l'assemblée un élan d'enthousiasme. C'était une allusion à la loi sur les bourses, récemment votée : « Dans les salles de bourse règne le repos ! — Des enfants d'Israël — Tu ne trouves pas l'ombre. — Là en face il y a encore quelques crieurs ! — Mais attends un peu, Abraham Mayer — Bientôt tu te tairas aussi [4]. »

***

Représentant essentiellement les intérêts politiques d'une minorité, et s'adressant à l'ensemble de la population rurale en même temps qu'à une portion considérable de la population des villes, la Ligue est organisée de manière à pouvoir grouper dans ses rangs et autour d'elle de grandes masses, tout en conservant son unité de direction et son orientation primitive. Son organisation, fortement unitaire, mais n'arrivant à

1. Feuille volante de la Ligue intitulée : *Der « Bund der Landwirthe » und der Bauernverein « Nordost »*.

2. *Der Bund der Landwirthe. Seine Forderungen und seine Erfolge.* Brochure éditée par le *Schutzverband gegen agrarische Uebergriffe*, p. 10.

3. *Korrespondenz des Bundes der Landwirthe* du 16 février 1900, p. 7.

4. *Der Bund der Landwirthe. Seine Forderungen und seine Erfolge*, p. 1.

l'unité que par un système de centralisation progressive, est admirablement appropriée à la nécessité de tenir compte de considérations d'ordre local ou provincial, autant qu'aux besoins d'une action d'ensemble, dont le mot d'ordre vient d'en haut. Les membres de la Ligue, disséminés sur tout le territoire de l'Allemagne dans des villages ou des hameaux, sont resserrés pour l'action par une série de groupements au moyen desquels se propage jusqu'à eux l'impulsion centrale.

Les divers membres d'une même localité forment un groupe. A côté de chaque groupe se trouve un *homme de confiance*, officiellement indépendant de lui. C'est par l'intermédiaire des *hommes de confiance* que communiquent entre eux, et avec les groupements supérieurs, les groupes locaux. Ce mode d'organisation résulte de l'impossibilité où sont les groupements politiques, dans l'état présent de la législation de plusieurs États de l'Empire, de former des fédérations. Il disparaîtra assurément après la mise en vigueur, au 1er janvier 1901, de la nouvelle loi impériale qui autorise, sur toute l'étendue de l'Empire, les fédérations de sociétés politiques. Le conseil de la Ligue a reçu mission, à la dernière réunion générale, de préparer un plan d'organisation en harmonie avec l'état nouveau de la législation.

Les groupes locaux faisant partie d'un même district politique sont placés sous la direction d'un président de district; et à leur tour les sections de district faisant partie d'une même circonscription électorale pour le Reichstag sont groupés sous l'autorité d'un président de circonscription, chargé de préparer les élections. A la tête des diverses provinces du royaume de Prusse et des divers États de l'Empire se trouvent des présidents de province ou d'État, dont la réunion forme la représentation responsable de la Ligue, *le Comité*, composé d'environ soixante personnes.

Les *hommes de confiance* de chaque localité sont élus directement par les membres de la localité. Les présidents de district, de circonscription, de province ou d'État sont élus au suffrage indirect. Ainsi se trouve diminuée de degré en degré, à mesure que l'on s'approche du pouvoir central, le part des influences venues d'en bas; ainsi se trouve accrue la part d'autres influences.

Le Comité élit un *conseil général*, chargé de l'exécution de ses décisions. A la tête de ce conseil se trouvent un premier président, un second président et un directeur : leur réunion constitue un *conseil étroit*. Celui-ci a mission d'administrer les affaires de la Ligue; et, comme les membres du comité et les membres du conseil général résident généralement loin de l'administration centrale qui est à Berlin, il se trouve, en fait, que c'est lui qui a l'initiative de la plupart des mesures relatives à l'action politique et à la vie intérieure et extérieure de la société.

Il ne sera pas inutile de noter que les fonctions de premier président furent occupées depuis la fondation de la Ligue jusqu'en 1898 par M. Berthold von Plœtz, et depuis cette époque par le baron von Wangenheim, tous deux grands propriétaires de terres nobles de Prusse.

Sous la direction du *conseil étroit*, l'organisation centrale comprend une administration très étendue. Une partie de ses services se rapportent à l'action politique de la Ligue; les autres, à une forme de son activité que l'on ne voit pas sans surprise jointe à la première, bien qu'en réalité elle ne soit pas sans avoir avec elle d'étroits rapports. Je veux parler de ses institutions d'ordre coopératif et de ses opérations d'ordre commercial.

Un service spécial, la *Section de technique agricole*, fournit aux membres de la Ligue, aux conditions de bon marché que comporte l'achat par grandes masses, des fourrages et des engrais; elle leur livre des semences de première qualité, garanties par une commission d'expertise composée de spécialistes; elle leur assure le bénéfice de prix spéciaux chez tels fabricants de machines agricoles ou de produits divers, et dans telle agence de renseignements commerciaux; elle leur fournit gratuitement des conseils et des renseignements sur toutes les questions d'ordre juridique ou d'ordre technique qui peuvent les intéresser; elle leur rembourse, dans certains cas, le prix de leurs porcs trichinés.

Une *Section des coopératives* a pour objet de fournir aux membres de la Ligue tous les renseignements concernant la coopération agricole, de les aider dans leurs efforts pour fonder de nouvelles sociétés, en exécutant pour eux les for-

malités nécessaires, et d'aider les coopératives elles-mêmes. Une *caisse centrale des coopératives* prête aux sociétés adhérentes les capitaux dont elles ont besoin. D'après le rapport fait devant la dernière réunion générale, son chiffre d'affaires avait été, de février 1899 à février 1900, de 13 300 000 marks (16 525 000 fr.).

La *Section de la comptabilité* se charge, moyennant une rétribution modique, d'effectuer pour les membres de la Ligue, d'après l'état journalier de leurs recettes et de leurs dépenses, tous les travaux de comptabilité qui leur sont nécessaires pour leurs déclarations au fisc autant que pour la bonne administration de leurs biens.

La *Section des assurances* les met en relations avec des sociétés qui leur accordent des conditions spécialement avantageuses; et, lorsqu'une circonstance s'est produite qui a fait perdre à l'assuré son droit à l'indemnité, si son cas est particulièrement intéressant, elle intervient auprès de la société pour lui demander de subordonner les considérations de droit strict aux considérations d'équité, et pour lui faire accorder au moins une partie de la somme prévue par le traité.

Il n'est pas besoin d'insister sur l'importance que ces diverses institutions peuvent avoir pour les petites gens de la campagne, et l'on comprendra sans peine combien les avantages qu'ils y trouvent sont de nature à développer leurs sympathies pour la Ligue. Citons seulement une lettre adressée à ses administrateurs par un paysan qui avait gagné un procès grâce à leurs bons avis. « J'adresse aux chefs de la Ligue, dit le paysan, l'expression de ma plus profonde gratitude pour le conseil qu'ils m'ont donné dans mon procès concernant la restitution du prix d'achat d'un porc trichiné. Si je n'avais pas suivi votre conseil et ne m'étais pas réclamé de la prescription, j'aurais perdu mon procès et aurais souffert un préjudice de plusieurs centaines de marks. Mais, ainsi, le demandeur a été débouté et condamné aux dépens. Encore une fois, mes remerciements les plus sincères, et *je m'efforcerai de gagner de nouveaux membres à la Ligue*[1]. »

1. *Mitteilungen des Bundes der Landwirte*. Ausgabe 1898. *Der Bund der Landwirte, seine Gründung, Entwickelung, Zweck und Ziele, und die wirtschaftlichen Vorteile, die er seinen Mitgliedern bietet*, p. 23.

Cette forme d'activité de la Ligue aide également à la propagande par les revenus qu'elle lui assure. Grâce à ces revenus et grâce aux cotisations des membres, qui commencent à deux marks, mais dont le taux s'élève en proportion de l'étendue des propriétés, la Ligue dispose de ressources considérables, qui s'accroissent d'année en année. En 1893-94 elles étaient de 366 000 marks; en 1895-96, de 494 000 marks; en 1898-99, de 541 700 marks. Nul parti politique en Allemagne, sauf le parti socialiste, ne possède autant d'argent. Aussi la propagande de la Ligue est-elle extrêmement active. Une section spéciale de son administration, la section *Organisation*, a pour objet de préparer les réunions publiques et les tournées d'agitation. Pendant la dernière campagne électorale, environ soixante-dix propagandistes, les uns sortis des universités, les autres munis de l'enseignement agrarien qui leur avait été donné dans une école d'orateurs créée à cette fin, furent envoyés de Berlin dans toutes les parties de l'Allemagne. La section *Organisation* de l'administration centrale de Berlin est d'ailleurs aidée dans son œuvre de propagande par douze succursales de la Ligue fonctionnant dans différentes provinces du royaume de Prusse et dans différents États de l'Empire.

Les réunions publiques ont pour complément la distribution de feuilles volantes : notons, pour donner une idée de l'activité déployée ici encore, qu'à la veille des élections de 1898 une feuille de propagande, rédigée par le conseil de la Ligue, était distribuée à deux millions d'exemplaires.

Le second organe de l'agitation agrarienne est la presse. Par elle, la Ligue ne se propose pas seulement de répandre ses idées, de combattre la presse adverse, « qui a su, en palliant ou en altérant d'une manière tendancieuse des faits publics, entièrement clairs, prévenir des classes entières de la société — en particulier de la population urbaine — contre les légitimes aspirations de l'agriculture allemande[1] »; par la presse elle se propose encore d'agir sur les pouvoirs publics. La presse de la Ligue, feuilles quotidiennes et organes périodiques, paraît presque tout entière à Berlin, c'est-à-dire

1. *Führer durch die grosse Landwirtschaftswoche Berlins*. Siebenter Jahrgang, Februar 1899, p. 28.

« au lieu où réside l'administration centrale, qui est l'instrument dont se sert le conseil pour l'exécution de ses plans[1]. » Une section spéciale de l'administration centrale lui est consacrée, la section *Presse*, qui fonctionne à côté de la section *Organisation*.

Tout d'abord chaque membre de la Ligue reçoit gratuitement la revue qu'elle publie chaque semaine, la *Ligue des Agriculteurs « Bund der Landwirthe »*. Cette revue a plusieurs éditions, une édition centrale, qui paraît à Berlin, et sept éditions destinées à diverses provinces et adaptées aux conditions locales. En outre, la Ligue adresse aux journaux une publication qu'elle fait paraître ordinairement deux fois par semaine, la *Correspondance de la Ligue des Agriculteurs (Correspondenz des Bundes der Landwirthe)*. Cette publication est l'organe officiel du *Conseil* de la Ligue. Elle répond aux attaques de la presse adverse. Elle fait connaître les résultats de recherches scientifiques et de recherches concernant la politique agraire. La Ligue fait paraître un journal agronomique, la *Gazette agricole illustrée (Illustrierte landwirtschaftliche Zeitung)* qui, sans négliger les questions politiques, s'occupe particulièrement du côté technique de l'agriculture. Deux grands journaux de Berlin représentent dans la presse quotidienne les tendances de la Ligue, le *Journal de Berlin (Berliner Blatt)* et le *Journal allemand (Deutsche Tageszeitung)*, « journal que tout agriculteur, tout patriote devrait lire[2]! » Un grand nombre de journaux, paraissant en province, ont la même direction. Et si l'on voulait énumérer tous ceux qui défendent des idées agrariennes, ou du moins reçoivent dans leur colonnes des articles émanant de la Ligue des Agriculteurs, c'est par centaines qu'il faudrait les compter.

Pour aider dans leur œuvre ses journalistes, ainsi d'ailleurs que ses parlementaires, la Ligue met à leur disposition non seulement une bibliothèque importante, mais encore un institut scientifique, une *Section d'économie politique*, composée de travailleurs chargés de leur fournir tous les renseignements

1. *Mitteilungen des Bundes der Landwirte*. Ausgabe 1898. *Der Bund der Landwirte*, p. 8

2. *Kleines Wahl-ABC*, article *Bund der Landwirthe*, p. 38.

d'ordre statistique, tous les matériaux dont ils peuvent avoir besoin. Cet institut scientifique a aussi pour objet, d'une manière plus générale, d'étudier les problèmes d'ordre politique ou économique qui se posent à la Ligue, de consolider ses principes, d'éclairer ses fins, de mettre de l'ordre et de l'unité dans sa doctrine et dans ses aspirations. A la *Section de la bibliothèque* sont annexés un *Bureau de renseignements bibliographiques* gratuits, un *Bureau de commission* pour livres, imprimés, etc., qui fournit les livres avec un rabais de 5 pour cent sur le prix de vente ordinaire et sur les frais de port, et un *Magasin d'imprimés*, qui met à la disposition des membres de la Ligue, gratuitement ou à très bas prix, des provisions de feuilles volantes et de brochures de propagande.

La Ligue a ses représentants dans les parlements. Au Reichstag, dans divers Landtags, principalement au Landtag de Prusse, elle a ses hommes. Quelques-uns sont ses élus propres; la plupart appartiennent à tel ou tel des anciens partis. C'est en effet la tactique de la Ligue, aux élections, de renoncer à avoir ses candidats à elle et de soutenir les candidats présentés par d'autres partis, lorsqu'ils s'engagent à défendre son programme. Ceux d'entre eux qui sont élus, sans cesser de faire partie de leurs groupes propres, sont ensuite réunis, avec les élus propres de la Ligue, en un groupement nouveau qui porte, dans les divers parlements, le nom d'*Association économique (Wirthschaftliche Vereinigung)*. On pourra se représenter la composition de cette association quand on saura quels sont les candidats auxquels la Ligue donne son appui, quelle est son attitude en face des anciens partis. Ils peuvent être classés, à ce point de vue, en trois catégories : ceux qu'elle combat toujours, ceux dans le sein desquels elle compte des amis et des ennemis et dont elle soutient ou combat les candidats suivant les cas, et ceux dont elle soutient toujours les candidats.

Ses ennemis nés, ce sont les libéraux et les démocrates socialistes, qu'elle classe dans une même famille. « La démocratie socialiste, dit le *Petit ABC électoral*, est la suite et l'héritière naturelle du libéralisme manchestérien. Celui-ci lui a aplani les voies, en créant le capitalisme, et l'exploitation, l'anéantissement de la classe moyenne par le capital. Sans

politique manchestérienne, pas de démocratie socialiste[1] .» « Ce n'est pas par hasard que l'Internationale rouge et l'Innationale dorée s'allient sous nos yeux plus étroitement chaque jour; elles sont toutes deux également hostiles à la classe moyenne et à l'agriculture[2] .» Aussi la Ligue combat-elle également les libéraux et les socialistes. Les libéraux, nous dira-t-elle, sont « les représentants politiques du grand capital juif[3] », les amis des « juifs de la Bourse », des « juifs des céréales », des « juifs du bétail[4] ». « Derrière tout ce qui s'appelle libéralisme se trouvent toujours les grands financiers et les usuriers juifs de la ville[5] ». Les libéraux ont pour principe suprême : « Pas de tutelle dans la vie économique ». Selon eux, « tout doit se développer de soi-même, spontanément. Si les paysans ne peuvent plus gagner leur vie en produisant du blé, ils doivent élever des bestiaux; si l'élevage ne donne pas, ils peuvent cultiver des légumes, de la camomille, ou ce qui leur plaira, et, si cela ne leur sert de rien, eh bien, les paysans n'ont qu'à disparaître. Messieurs du libéralisme n'y perdront rien, car si l'Allemagne ne peut plus produire les denrées nécessaires à la vie, ils les feront venir de l'étranger[6] .» « Tous ceux qui sont indépendants dans le commerce et l'industrie souffrent des spoliations usuraires de la Bourse et de la spéculation, de la grande exploitation frauduleuse du commerce et de l'industrie. Mais le parti libéral veut protéger les escrocs; libéralisme est synonyme de: grande juiverie, liberté de la spéculation, liberté de la concurrence déloyale[7]. »

Quant aux socialistes, ils travaillent, nous dira-t-on, comme les libéraux à la ruine de la classe moyenne. Aussi bien est-elle

1. *Kleines Wahl-ABC*, article *Sozialdemokratie*, p. 105.

2. Feuille de propagande de la Ligue intitulée : *Eine Art von Bauerfängerei.*

3. Feuille de propagande de la Ligue intitulée : *Auf zu den Wahlen !*

4. Feuille de propagande de la Ligue intitulée : *Die Freisinnige Volkspartei die Beschützerin der deutschen Landwirtschaft !*

5. Feuille de propagande de la Ligue intitulée : *Was hat die Landwirtschaft und der Mittelstand von der Freisinnigen Vereinigung zu erwarten ?*

6. *Erwiderung auf das freisinnige Flugblatt : « Der Bund der Landwirthe, seine Versprechungen und seine Thaten »*, p. 13.

7. *Ibid.*, p. 12.

« le seul rempart redoutable qui leur barre la route vers le pouvoir [1] ». Contre les petites gens de la classe moyenne, contre le petit commerce, la petite industrie, l'agriculture, ils sont les alliés de la grande industrie, du grand commerce, de la haute finance. Les ouvriers eux-mêmes n'ont « rien à attendre de ce parti qui s'enjuive à vue d'œil, et dans les rangs duquel siègent au Reichstag une demi-douzaine de juifs [2] ». Ils sont antichrétiens, antimonarchistes. Ils veulent supprimer la famille, telle du moins qu'elle existe aujourd'hui. Ils se déclarent eux-mêmes internationalistes et révolutionnaires. « Tous les bons Allemands, tous les vrais patriotes, tous ceux qui sont fidèles à leur Église et veulent garder leur foi à leur roi doivent combattre de toute leur énergie les aspirations de la démocratie socialiste [3]. »

Vis-à-vis du *parti national-libéral* et du parti du *centre*, l'attitude de la Ligue variera suivant les cas.

Dans le parti national-libéral, une pensée commune, la pensée nationaliste, cache des tendances économiques contraires, des intérêts diamétralement opposés, ceux du grand commerce et de la grande industrie d'un côté; ceux de la grande propriété foncière de l'autre. Sympathique à une fraction d'un parti dans lequel elle compte quelques-uns de ses meilleurs chefs, comme le baron von Heyl et le comte Oriola, la Ligue combat l'autre fraction, celle qui se défend contre les revendications agrariennes, et à laquelle elle reproche de ne représenter qu'un nationalisme tronqué, de ne pas donner à la pensée nationaliste son complément économique : la protection du travail national.

Ce que le nationalisme est pour le parti national-libéral, le catholicisme l'est pour le parti du *centre*. Les intérêts religieux sont les seuls qui soient communs à tous ses adhérents. Nous trouvons, ici encore, au sein d'un même parti, le conflit de tendances économiques antagonistes ; et l'effort pour garder sur le terrain des intérêts économiques une ligne de con-

1. Feuille de propagande de la Ligue intitulée : *An ihren Thaten sollt Ihr ersie kennen! Die Sozialdemokratie ins Stammbuch!*

2. Feuille de propagande de la Ligue intitulée : *Der Aufruf zur wirthschaftlichen Sammlung und die demokratischen Parteien.*

3. *Ibid.*

duite moyenne se heurte aux impérieuses exigences des classes opposées. La majorité du parti lutte pour maintenir au moins la neutralité en face des revendications de la Ligue, mais une minorité agrarienne s'affirme nettement. En Silésie, dans le Rhin inférieur, dans la Prusse orientale, en Wesphalie, d'importants groupements catholiques, dans les campagnes, ont manifesté leur volonté de faire cause commune avec la Ligue des agriculteurs. Et le comte Strachwitz a dit : « Le centre sera agrarien ou il ne sera pas[1]. » En présence de ce parti, la conduite de la Ligue variera, comme en présence du parti national-libéral, d'un cas à l'autre. Elle soutiendra ou combattra les candidats du centre, suivant leurs dispositions pour les revendications agraires.

Les partis vis-à-vis desquels son attitude est toujours sympathique sont les partis conservateurs et antisémites. Seule la considération de personne pourra la faire hésiter parfois à soutenir un candidat conservateur. Elle veut en effet des hommes résolus à défendre avec énergie ses intérêts, même contre le gouvernement, et de certains conservateurs elle redoute parfois trop de complaisance pour lui. Mais leur programme économique et politique coïncide parfaitement avec le sien. Quant aux candidats antisémites, la Ligue ne fait plus, en ce qui les concerne, aucune réserve. Ils sont ses candidats de prédilection; ils sont bien les hommes dont elle a besoin. « Ils pourront toujours, déclare le *Petit ABC électoral*, être soutenus par la Ligue[2]. »

Ce n'est que lorsque, dans une circonscription, la Ligue ne rencontre pas de candidat antisémite, conservateur, catholique ou national-libéral qui consente à prendre des engagements vis-à-vis d'elle, et qui lui fournisse des garanties, qu'elle présente elle-même un candidat. Parmi les 397 députés du Reichstag actuel, il n'en est que 4 qui soient ses élus propres; mais 116 autres ont été élus avec son appui, au nombre desquels 74 comptent parmi ses adhérents et sont, pour la plupart, de ses dignitaires.

1. *Kleines Wahl-A B C*, article *Kulturkampf*, p. 76.
2. *Kleines Wahl-ABC*. Introduction. *Der Bund und die Parteien*, p. 7.

*
* *

Quels résultats la Ligue a-t-elle obtenus jusqu'à ce jour? Disons d'abord qu'elle a réussi, grâce aux efforts incessants de son agitation, à saisir l'opinion, et les parlements, et les gouvernements, de la question agraire. Elle a fait constater l'existence de la crise. Mais elle a aussi obtenu, sur certains points, des réformes.

Un an après sa fondation, le 30 juin 1894, le Parlement de Prusse donnait satisfaction à un vœu ancien des agriculteurs en créant des *chambres d'agriculture*, compagnies élues, chargées de veiller, dans chaque région, aux intérêts généraux de l'agriculture, de soumettre aux pouvoirs publics des observations sur les mesures prises ou à prendre, enfin de représenter, au sein des conseils d'administration des Bourses de commerce, dans la fixation des cours, les intérêts de la production agricole. — En 1896, la Ligue faisait voter par le Reichstag une loi sur les Bourses qui limitait le domaine de leur activité et interdisait en particulier les marchés à terme sur les céréales. C'était une grande victoire remportée par les agrariens sur la haute finance et sur le grand commerce. — En 1897, le Reichstag adoptait une proposition de loi d'inspiration agrarienne qui réduisait le délai de paiement des droits de douane dus par les céréales en transit dans les docks et majorait ces droits du montant des intérêts, payés à 4 pour cent, correspondant à la période de délai. Le vote du Reichstag n'a point encore été, il est vrai, ratifié par le *Bundesrath*.

La Ligue obtenait la même année le vote d'une loi destinée à combattre la concurrence faite par la margarine au beurre naturel. Cette loi ne se bornait pas à prescrire aux fabricants et marchands de margarine de mettre en évidence, par des signes tout à fait manifestes, la nature des produits vendus par eux; afin de rendre plus difficultueuse la vente de la margarine, elle interdisait aux détaillants, dans les villes de plus de 5000 habitants, de débiter ce produit et le beurre dans un même local. Le résultat de cette mesure — résultat prévu et voulu — fut de faire hausser le prix du beurre.

Nous avons vu que la Ligue demandait la création d'entrepôts de céréales mettant les sociétés coopératives d'agriculteurs en rapport direct avec les consommateurs. En 1897, le Parlement de Prusse consentait une somme de cinq millions de marks pour encourager la fondation d'entrepôts de ce genre.

La même assemblée, donnant satisfaction à un autre vœu de la Ligue, avait, dès 1895, consenti la même somme pour la fondation d'une *Caisse centrale des sociétés coopératives de Prusse (Preussische Zentralgenossenschaftskasse)*. L'objet de cette institution était de mettre à la disposition des sociétés de crédit mutuel d'agriculteurs ou d'artisans, aux conditions les plus avantageuses (3 ou 2 1/2 pour 100), les fonds dont elles pouvaient avoir besoin. Ajoutons que le crédit de cinq millions de marks voté par le Parlement de Prusse en 1895, était élevé par cette assemblée, en 1896, à vingt millions, et en 1897, à cinquante millions.

Mais le plus grand succès de la Ligue fut celui qu'elle remporta, l'an dernier, dans sa lutte contre le projet du gouvernement prussien relatif à la construction du canal du Rhin à l'Elbe. La question était grave pour les agrariens. L'établissement de cette grande voie de communication allait, en effet, favoriser l'importation jusqu'au cœur du pays des produits de l'agriculture étrangère. L'activité industrielle de l'Allemagne, son mouvement commercial seraient assurément accrus ; mais l'accroissement du mouvement commercial et de l'activité industrielle se ferait aux dépens de l'agriculture. Entre l'expansion du commerce et de l'industrie et le salut de l'agriculture il fallait choisir. C'est ainsi que, devant le Parlement de Prusse, les agrariens posèrent la question. Et les agrariens, contre l'Empereur, eurent gain de cause. La Ligue qui, pendant des mois, déployant une activité extraordinaire, avait mené campagne contre le projet, peut assurément être fière de ce résultat.

Il reste à dire ce qui a été obtenu dans le domaine des revendications relatives à la classe moyenne. Le 26 juillet 1897, une loi importante fut votée, qui pose le principe des corporations obligatoires : il suffit que, dans une circonscription, la majorité des artisans d'une même profession se prononce pour la fondation d'une corporation obligatoire, ou décide de con-

vertir en corporation obligatoire une corporation facultative existant déjà, pour que la minorité soit tenue de se soumettre, d'adhérer à la corporation et d'observer ses décisions. Au-dessus des diverses corporations, une disposition de la loi institue les *Chambres de métier*, chargées de veiller aux intérêts communs de la classe des artisans; d'autres dispositions fixent les règles de l'apprentissage, les conditions auxquelles est conféré le titre de « maître », etc.

C'était une partie des réformes réclamées sur ce terrain, — mais ce n'en était qu'une partie. La loi n'avait pas créé les corporations obligatoires pour tous les artisans, que l'on déclarait nécessaires. Elle n'avait pas établi d'examen d'aptitude conférant le droit d'ouvrir un atelier; elle n'avait pas stipulé que les corporations d'artisans seraient seules chargées des travaux des communes et de l'État. Le plus important restait à obtenir.

En dirons-nous autant des réformes d'ordre agraire?

Les agrariens se plaignent surtout du manque de bras et de l'avilissement du prix de leurs produits par la concurrence étrangère. Pour réagir contre le manque de bras, ils se proposent de demander la limitation de la liberté d'établissement; mais ils n'ont point, jusqu'à ce jour, posé devant les parlements cette question, qu'ils sentent délicate. Contre l'avilissement des prix par la concurrence étrangère, nous avons vu que leur « grand moyen » était la proposition Kanitz, qui tend à accorder à l'État le monopole du commerce des céréales étrangères. Dans sa forme primitive, en 1894, elle était repoussée par 159 voix contre 46. En 1895, légèrement modifiée, elle était représentée au Reichstag, et renvoyée à une commission. En 1896, en séance plénière, elle était repoussée par 219 voix contre 97. C'était un progrès.

*
* *

Les agrariens finiront-ils par emporter le vote de cette proposition? D'une manière générale, peut-on croire que leurs revendications essentielles soient appelées à triompher?

Assurément l'orientation politique de l'Allemagne n'est plus ce qu'elle fut dans les débuts du règne de Guillaume II. On

se préoccupait surtout, alors, d'améliorer la condition de la classe ouvrière, et simultanément — corrélativement peut-être — de favoriser l'essor de la grande industrie d'exportation. On signait, en faveur de cette dernière, des traités de commerce à long terme; au nom de la « royauté sociale » on promulguait une grande législation d'assurances et de protection ouvrières. Depuis, les sympathies des gouvernants se sont progressivement détachées de la classe ouvrière pour se fixer sur la classe moyenne ; et, sans perdre de vue les intérêts et les besoins de la grande industrie, les gouvernements et les parlements semblent préoccupés surtout de l'avenir de l'agriculture nationale. L'œuvre législative dont nous avons donné un aperçu témoigne de ces dispositions des pouvoirs publics.

Il faut dire d'ailleurs qu'une partie des grands industriels, effrayés des progrès des forces ouvrières, et désireux de se ménager contre elles des alliés, se montrent tout disposés à faire des concessions aux agrariens. Et la *politique de concentration*, la politique de l'union de tous les « partis de l'ordre » n'a pas encore dit, en Allemagne, son dernier mot.

Enfin, dans le pays, derrière les anciens partis politiques pour organiser les forces des populations rurales et celles de la « classe moyenne » des villes, des associations se sont constituées. A coté de la *Ligue des agriculteurs*, il faut nommer la *Ligue des artisans*, qui représente plus particulièrement les intérêts de la « classe moyenne », et la *Ligue des paysans bavarois*, dont les principes politiques sont démocratiques, mais dont le programme économique coïncide, dans ses grandes lignes, avec celui de la *Ligue des agriculteurs*.

Mais les intérêts auxquels elles s'attaquent — intérêts des consommateurs, intérêts de la grande industrie et du grand commerce — sont puissants aussi, et la résistance est méthodique et savante. C'est dans les campagnes mêmes que les ennemis des agrariens vont engager la lutte. En Bavière, la fraction non agrarienne du parti du *centre* fonde des *sociétés chrétiennes de paysans*, qu'elle oppose à la Ligue des paysans bavarois et à la Ligue des agriculteurs. Dans le Nord, les libéraux, groupés dans la *Fédération de défense contre les empiétements agrariens (Schutzverband gegen agrarische Uebergriffe)*, fondent des sociétés libérales de paysans telles que la

Société de paysans Nord-Est (Bauernverein Nordost) et la *Fédération de défense des agriculteurs mecklembourgeois (Schutzverband mecklenburgischer Landwirthe)*. D'autre part, dans toutes les parties de l'Empire, les socialistes organisent, au cœur des populations rurales, des groupes socialistes de travailleurs agricoles et de petits paysans. Ajoutons que, dans les villes, si une partie de la classe moyenne s'agite pour obtenir, aux dépens du reste de la nation, le maintien de formes économiques surannées, et tend la main aux agrariens pour arracher à l'État, avec leur concours, des privilèges, l'autre partie se refuse à suivre une semblable politique et reste fidèle à ses traditions libérales, quand elle n'adhère pas purement et simplement aux principes socialistes.

Quant aux industriels disposés à se rapprocher des agrariens pour obtenir leur appui contre la classe ouvrière, leurs concessions ont leurs limites naturelles; elles s'arrêtent au point précis où elles risqueraient de compromettre la bonne marche de leur production ou l'écoulement de leurs produits : ils ne peuvent pas renoncer aux traités de commerce qui leur garantissent la régularité de leurs approvisionnements de matières premières et leur assurent des débouchés; ils ne peuvent pas consentir à des mesures telles que le monopole du commerce des grains, qui empêcheraient le renouvellement des traités actuels. Ils ne peuvent accorder aux agrariens ce à quoi ils tiennent le plus. Quand ceux-ci formulent leurs revendications suprêmes, les grands industriels se trouvent, par la force des choses, contre eux, et avec leurs ouvriers, avec les socialistes.

Dans ces conditions, il ne semble pas que l'on doive s'attendre au triomphe des revendications suprêmes des agrariens.

EDGARD MILHAUD

BITTÔ

Le bourdonnant été, doré comme du miel,
Parfumé de citrons, de résine et de menthe,
Balance au vent sucré son rêve sensuel
Et baigne son visage au clair de l'eau dormante.

Les pesants papillons ont alangui les fleurs,
Le cytise odorant et la belle mélisse
Infusent doucement dans la grande chaleur,
Le soleil joue et luit sur les écorces lisses ;

Les branches des sureaux et des figuiers mûris
S'emplissent du remous des abeilles fidèles...
Comme le jour est gai, comme la plaine rit!
Les prés chauds et roussis crépitent d'un bruit d'ailes.

Voici qu'on voit venir, le soleil sur les yeux,
La petite Bittô, la danseuse aux crotales :
La blancheur du chemin plaît à ses pieds joyeux
Que la poussière brûle au travers des sandales.

Son voile est de lin vert comme un nouveau raisin,
Sa robe est attachée à son épaule frêle,
La beauté du matin enorgueillit son sein
Et son cœur est content comme une sauterelle.

Ses boîtes de parfums et son petit miroir
Font un bruit de cailloux au fond de sa corbeille ;
Elle danse en marchant et s'amuse de voir
Des bords de chaque fleur, s'envoler des abeilles.

— Ah! Bittô, quel désir mène tes pieds distraits
Aux dangereux sentiers de la campagne ardente?
D'invisibles Érôs habitent les forêts
Et des poisons subtils montent du cœur des plantes :

Retourne te mêler aux travaux du matin,
Car l'heure de midi promptement s'achemine,
Ou bien va regarder dans ton petit jardin
Si la nuit a mûri les vertes aubergines...

Mais, rieuse et nouant ses deux mains à son cou,
Bittô n'écoute pas les prudentes paroles ;
Le vent joueur s'enroule autour de ses genoux
Et fait un bruit soyeux comme un ruban qui vole ;

Le baume végétal qui flotte dans l'air bleu
Enduit d'un miel léger son âme complaisante :
Elle vient, au travers des épis onduleux,
S'asseoir près d'un étang où rêve l'eau luisante.

Avides de s'unir au glorieux été,
La pivoine touffue et l'anémone rose
Se pâment de désir et semblent rejeter
Le lâche vêtement des corolles décloses.

— Quelle silencieuse et palpitante ardeur
Rôde autour de vos pieds, vous guette et vous accueille,
Bittô? Le soleil gonfle et mûrit votre cœur,
Votre cœur est tremblant comme un buisson de feuilles...

Du flanc de la colline où le cassis bleuit,
Voici Criton qui vient faire boire ses chèvres
A l'étang où Bittô sous la feuille qui luit
S'amuse à retenir l'eau vive entre ses lèvres.

Il s'est approché d'elle, il lui dit : « Ma Bittô,
Prends ce fromage rond et blanc comme la lune,
La noix que j'ai sculptée au bout de mon couteau
Et le panier de jonc où je mettais mes prunes. »

Il lui fait de hardis et timides serments,
Il l'entoure, il la presse, il tient ses mains, il joue
— Et Bittô, déjà lasse et faible infiniment,
Se couche dans ses bras et lui baise la joue...

*
* *

Comme elle est grave et pâle après l'âpre union !
— O vous dont la pudeur tristement fut surprise,
Tendre corps plein de trouble et de confusion,
Bittô, je vous dirai votre grande méprise :

Le rude et lourd baiser dont parlent les chansons
Ne guérit pas le mal dont vous étiez atteinte;
Votre langueur venait de la verte saison
Du parfum des mûriers et des chauds térébinthes.

Pensant vous délasser d'un tourment inconnu
Qui vous venait des champs, des feuilles, de la terre,
Vous avez sans prudence attaché vos bras nus
Au cou du chevrier dont l'étreinte est amère ;

Amoureuse du jour vivant et de clarté,
Vous avez cru pouvoir apaiser sur sa bouche,
Diseuse de mensonge et de frivolités,
Votre désir de l'air, des fleurs, de l'eau farouche ;

Sentant que votre cœur, si lourd et si dolent,
Pesait à votre sein comme un nid aux ramures,
Vous avez cru qu'aux mains du berger violent
Il pourrait s'effeuiller comme une rose mûre...

Ah ! Bittô, quelle ardeur et quelle volupté
Auraient donc pu guérir votre malaise insigne ?
— L'amant que vous vouliez, c'était le tendre Été
Saturé d'aromate et de l'odeur des vignes !

COMTESSE M. DE NOAILLES

LE DRAME RELIGIEUX EN ESPAGNE

I

« Ils dansaient et chantaient entre les actes et s'habillaient en ermites et en religieux, faisaient des enterrements et des mariages et profanaient beaucoup les mystères de la religion. Aussi bien des gens en furent scandalisés. »

Ainsi parle mademoiselle de Montpensier des comédiens espagnols qu'elle avait été voir à Saint-Jean-de-Luz quand, en 1660, la Cour vint s'établir dans cette ville à l'occasion du mariage du Roi.

Vingt ans plus tard, passant par Vitoria, madame d'Aulnoy ne manqua point d'aller au théâtre, et le spectacle auquel elle assista lui causa aussi quelque étonnement : « On jouait la *Vie de saint Antoine*. J'y remarquai que le diable n'était pas autrement vêtu que les autres et qu'il avait seulement des bas couleur de feu et une paire de cornes pour se faire reconnaître... Quand saint Antoine disait son *Confiteor*, ce qu'il faisait assez souvent, tout le monde se mettait à genoux et se donnait des *mea culpa* si rudes qu'il y avait de quoi s'enfoncer l'estomac. »

Ces sortes de représentations avaient en effet de quoi cho-

quer le goût plus délicat, la piété plus scrupuleuse des Français de ce temps. Les diverses troupes castillanes qui se succédèrent à Paris pendant la première moitié du XVIIe siècle n'essayèrent même pas de les acclimater chez nous. Mais elles ont toujours eu chez nos voisins un prodigieux succès. Par ses beautés très particulières, aussi bien que par ce qu'il peut avoir de puéril et même de rebutant, on peut dire que le drame religieux a été la forme la plus originale du théâtre espagnol.

Nous voudrions essayer d'en marquer les traits les plus saillants ; mais il importe de délimiter le sujet. Et d'abord il n'est peut-être pas inutile de rappeler qu'il n'y a point de rapport entre le drame religieux proprement dit et les *autos sacramentales*, dont tout le monde en France connaît le nom sans savoir au juste ce que ce nom désigne. Les *autos* étaient de courtes représentations, d'une nature spéciale, qui ne se donnaient qu'une fois l'an, le jour de la Fête-Dieu, en l'honneur du mystère de l'Eucharistie, tantôt sur une scène mobile traînée par des mules à la suite de la procession, tantôt sur des tréteaux dressés dans les carrefours où devait s'arrêter le cortège. Des personnages allégoriques, assez semblables à ceux de nos anciennes Moralités et que le foule reconnaissait à leur costume traditionnel, y traitaient des questions théologiques souvent assez ardues. La Pensée s'y entretenait avec l'Idolâtrie et avec la Mort. La Vérité, vêtue de blanc, la Justice, couverte d'un manteau bleu de ciel, y disputaient avec le Désir, habillé de vert, couleur de l'espérance, et leur différend était enfin réglé par le Verbe Éternel, dont la couleur était le rouge vif, symbole de l'Incarnation. Les drames religieux, au contraire, divisés en trois Journées comme les pièces profanes, étaient comme elles représentés à n'importe quelle époque de l'année, aussi souvent qu'il convenait, dans les *corrales*, c'est-à-dire dans les salles de spectacle ordinaire et devant un public payant.

Parmi ces drames religieux eux-mêmes, tout un groupe peut être laissé de côté : ce sont les pièces bibliques où l'histoire sainte est plus ou moins habilement découpée en scènes, comme le sont dans les autres comédies historiques de ce temps les légendes mythologiques des Grecs, les annales des Romains ou

les glorieux épisodes des chroniques nationales, — avec la même fantaisie, avec le même dédain de l'exactitude et de la vraisemblance, et sans que s'y marquent bien fortement les caractères essentiels de la foi espagnole.

La matière qui nous reste est encore assez vaste. Depuis l'ancien *Mystère des Rois Mages*, récemment découvert dans la bibliothèque de Tolède, jusqu'aux plus médiocres *refundiciones* du XVIIIe siècle, on peut compter près d'un millier de ces « comédies divines » ou « comédies de saints », qui, sous des formes très variées et avec des mérites fort inégaux, sont toutes pénétrées de la même pensée, inspirées par la même doctrine.

Dans aucun pays ce genre n'a eu un développement aussi riche, aussi long, aussi brillant; nulle part il n'a été illustré par tant de chefs-d'œuvre. Il ne serait pas sans intérêt d'en suivre l'évolution, de montrer comment, tout en restant un spectacle essentiellement populaire, il s'est cependant modifié sous l'influence des grands poètes qui l'ont tour à tour marqué de leur empreinte, comment chacun d'eux y a manifesté sa personnalité et les dons particuliers de son génie : Lope de Vega sa foi naïve, la richesse incomparable de sa poésie, l'inépuisable fécondité de son imagination, Tirso de Molina l'étendue de sa science théologique, Calderon l'ardeur passionnée d'une dévotion exaltée jusqu'au fanatisme. On verrait ensuite cette forme d'art se soutenir longtemps, même dans le déclin des autres genres, par la sincérité de son inspiration, jusqu'à ce qu'enfin, les lettres espagnoles étant tombées dans l'irrémédiable décadence, elle sombra, elle aussi, dans la platitude et la puérilité.

Mais, au lieu d'écrire cette histoire du genre, peut-être vaudra-t-il mieux le considérer dans son ensemble et rechercher ce qu'il peut nous révéler sur l'âme espagnole et sur la vie religieuse d'un peuple qui avait absolument asservi à sa foi l'indépendance de sa pensée.

*
* *

Jamais le catholicisme n'a plus entièrement dominé les esprits que dans ce pays et dans ce temps. La longue lutte

qu'elle avait soutenue contre les Maures avait plus fortement encore attaché à ses croyances une race dont la piété avait naturellement quelque chose de violent et d'exclusif. Les princes de la Maison d'Autriche avaient encore par leur exemple redoublé cette ferveur religieuse. On avait vu Charles-Quint accomplir si exactement ses devoirs de chrétien qu'il ne manqua pas, dit-on, la messe un seul jour; on l'avait vu, lassé de sa gloire, s'enfermer dans une cellule du monastère d'Yuste, s'y soumettre à la règle la plus sévère, recevoir humblement les réprimandes du prieur, et en paraître encore plus grand. Philippe II avait vécu plus pauvrement qu'un moine, égrenant sans cesse son chapelet, toujours hanté par la pensée de la mort. La meilleure partie de sa vie s'était passée dans un obscur réduit de l'Escurial qui ne prenait jour que sur le chœur de l'église, et il y était mort les yeux fixés sur l'autel. Philippe III associait sa Cour à ses pénitences et cherchait dans la plus superstitieuse dévotion un remède à son éternelle tristesse. Et pour ces princes la religion n'avait pas été seulement l'instrument certain de leur salut, elle avait été aussi pour eux un moyen singulièrement fort d'établir leur autorité et de briser les dernières résistances de l'esprit provincial. Quand, par sa bulle du 1er novembre 1478, Sixte IV avait sanctionné l'Inquisition espagnole, il avait garanti à la couronne le droit d'en choisir et d'en destituer les chefs, et aussi de confisquer au profit du trésor les biens des condamnés. Et, de fait, ce tribunal ecclésiastique resta toujours sous la dépendance des rois et, si ces princes lui firent de terribles concessions et lui conférèrent de redoutables privilèges, c'est grâce à elle que fut définitivement établie, en même temps que l'unité religieuse la plus absolue, l'unité politique de la monarchie.

L'influence parallèle de la royauté et de l'Inquisition entretint le peuple espagnol dans une sorte d'exaltation où entraient pour une égale part l'ardeur de la foi catholique et l'exagération de l'orgueil national. En présence de la Réforme grandissante, l'Espagne se posa en champion de l'orthodoxie, elle se considéra — c'est un historien espagnol qui l'a dit — « comme une sorte de peuple élu de Dieu, désigné par lui pour être son bras et son épée »; elle voulut s'appeler, comme

Israël, « un royaume sacerdotal et une nation sainte ». Même quand elle dut renoncer à ce rôle trop lourd, à de trop chimériques espoirs, elle garda le sentiment profond que sa fidélité à sa foi et son idéal politique étaient indissolublement associés, et l'absolu dévouement à l'Église, que tout déjà lui commandait, s'imposa à elle, par surcroît, comme une sorte de devoir patriotique.

Depuis le *título*, le grand seigneur, familier du Saint-Office ou membre du Tiers-Ordre de Saint-François, depuis l'aventurier qui est jadis parti pour le Nouveau-Monde autant pour y aider à la propagation du catholicisme que pour en rapporter de l'or, jusqu'au dernier artisan, jusqu'au plus pauvre ouvrier des faubourgs, qui ne manque jamais de prélever sur son humble salaire la part des frères mendiants et des marchands d'indulgence, la nation entière a tellement associé la religion à tous les actes de sa vie que, même dans ses plaisirs, elle a aimé à en retrouver l'image. Ce public si divers qu'une égale passion pour le théâtre entasse dans les *corrales*, les gentilshommes qui se disputent les premiers rangs des *bancos*, les dames qui s'étouffent dans les loges grillées, la foule bruyante des *mosqueteros* qui s'écrase au parterre, ce public doit naturellement avoir une prédilection marquée pour une forme d'art qui, tout en satisfaisant son goût des spectacles, contribue en même temps à son édification, vivant commentaire du catéchisme dont il est nourri, idéalisation poétique des pratiques de dévotion qui constituent sa vie religieuse.

Quant aux auteurs, une forte instruction théologique les a pour la plupart préparés à illustrer par leurs pieuses fictions les dogmes de l'Église, à exalter la gloire de ses Saints et de ses Martyrs. Les plus célèbres d'entre eux, Alarcon, Rojas, Solis, Calderon, Espinel, Moreto étaient prêtres ; Mira de Mescua fut chapelain de Philippe III et Philippe IV ; Lope de Vega, chef d'une congrégation d'eccésiastiques de Madrid et procureur fiscal de la Chambre apostolique de l'archevêché de Tolède ; Tirso de Molina, de son vrai nom le Père Tellez, fut une des lumières de l'Université d'Alcalá, lecteur et maître en théologie, frère de l'Ordre de la Merci. Beaucoup d'entre eux eurent une véritable prédilection pour un genre de drame dont le succès n'était jamais incertain, où leur

propre piété pouvait se complaire, et qui pouvait racheter les libertés parfois excessives de leurs comédies profanes.

Enfin la matière de ces compositions religieuses est d'une richesse infinie. En dehors des traditions locales, des anciennes chroniques espagnoles ou portugaises, les lourds recueils des hagiographes, le *Flos Sanctorum* du Père Rivadeneyra, celui de D. Alonso de Villegas, le *Compendio de vidas de los Santos* de Fr. Francisco Ortiz Lucio, l'*Hagiografía* du docteur Juan Basilio Santoro, offraient aux poètes une extrême variété de sujets. Aux pieux récits qui avaient pour héros les Saints de l'occident étaient venues se joindre, vers le xe ou le xie siècle, les merveilleuses légendes des Saints orientaux, dont l'étrangeté avait, en Espagne comme en France, passionné et troublé les âmes : celles de sainte Catherine, de saint Georges, de saint Alexis, de saint Grégoire, de sainte Marguerite, de sainte Thaïs, de sainte Marie l'Égyptienne, l'histoire des Sept Dormants, et ce singulier conte de Baarlam et Josaphat dont l'origine est si lointaine et qui, avant d'inspirer un drame de Lope, s'était répandu comme version en langue vulgaire d'un récit latin, imité d'un roman grec, provenant lui-même d'une moralité bouddhique. Tout ce merveilleux que depuis le triomphe du christianisme avait enfanté l'imagination des foules, tous les miracles dont la suite ininterrompue pendant tant de siècles avait été pour ces intelligences naïves, éprises de mystère, la plus évidente confirmation de leur foi, tout ce surnaturel, après avoir erré par le monde, s'était enfin condensé dans ces énormes compilations. Plusieurs générations de poètes pouvaient, sans l'appauvrir, puiser dans ce trésor.

Ce drame, ainsi sorti des traditions populaires, reste populaire encore par sa composition. Aucune unité, aucune régularité dans le plan, peu de logique dans le développement des caractères; ces caractères mêmes sont peints à grands traits, sans demi-teintes, simplifiés outre mesure : tout l'intérêt est dans les situations, dans la succession des tableaux. Par cet absolu mépris des règles, ce théâtre religieux rappelle nos mystères religieux du moyen âge; il leur ressemble encore par ce qu'il a dans sa forme de puéril et d'étroit, par cette suite de vers courts, de strophes rapides, les *romances*, les

redondillas, qui rendent l'inspiration trop facile, détournent le poète de l'analyse pénétrante et de la méditation, et, se prolongeant quelquefois sans profit, par une sorte de virtuosité stérile, font l'effet, sur un thème trop élémentaire, de monotones, de fatigantes variations.

*
* *

Cet art, né du peuple et fait pour lui, révèle plus qu'aucun autre l'originalité de la race. Et le premier trait qui nous frappe, c'est un réalisme brutal, une sorte de barbarie qui se plaît aux détails horribles, aux spectacles sanglants. Notre ancien théâtre n'était point exempt de ces atrocités : mais elles y étaient plutôt exceptionnelles ; elles abondent, au contraire, dans le drame espagnol. Et pouvait-il en être autrement dans un pays où les idées abstraites ne touchent guère, où les fortes émotions ne semblent pouvoir naître que des images de la douleur physique et où, par exemple, les âmes ont toujours été moins touchées par la pensée du Divin Sacrifice que par la vue d'un Christ pantelant, convulsé, éclaboussé de taches sanglantes, offrant entre les bras noirs de la croix le spectacle d'une véritable agonie ?

Dans une pièce de Ricardo de Turia, *le Martyre triomphant et la glorieuse Mort de saint Vincent*, le saint paraît attaché à un poteau, les bourreaux le flagellent, ils le rouent, ils l'attachent sur un lit garni de pointes de fer sous lequel ils allument des réchauds, et comme malgré tout il ne perd pas connaissance, le préfet, se jetant sur lui, le mord affreusement ; ses pieds sont enfin broyés, son corps meurtri est traîné sur des cailloux aux arêtes coupantes. *La Vie dans le cercueil*, de Franscico de Rojas, nous montre saint Boniface décapité dans la ville de Tarse ; le tronc saignant est ensuite apporté dans une bière, il tient entre ses mains sa tête coupée qui parle et prophétise. Dans le *San Bartolomé en Armenia*, de Monroy, on exposait sur la scène le martyr tout écorché (une note du poète recommandait à l'acteur qui devait jouer le rôle de revêtir un maillot collant de satin rouge pour bien figurer la chair vive). Dans *le Job des femmes (El Job de las mujeres)*, Isabelle, reine de Hongrie, paraissait couchée sur un tas

d'immondices, la figure et les bras couverts de croûtes et de pustules. Une des meilleures pièces de Calderon, le *Prince Constant*, nous présente des tableaux aussi répugnants. L'infant Don Fernand de Portugal, tombé entre les mains des Maures, a mieux aimé subir une captivité éternelle que de leur rendre Ceuta reconquise : au lieu de laisser à ce noble « chevalier du Christ » sa fierté de prince, la grâce de sa jeunesse, la dignité d'une souffrance généreusement consentie, le poète a cru encore exagérer la beauté de son sacrifice en nous le faisant voir déprimé par la maladie et la faim, rongé par les ulcères, dévoré par les vers, à peine reconnaissable sous ses haillons pourris, « répandant autour de lui une atmosphère si empestée » que « sa présence offense tous les sens », et, en de tels maux, louant le Seigneur. Devant de semblables images, devant cette exaltation de la pourriture et de la vermine, on éprouve presque le même saisissement et le même dégoût que devant ces deux tableaux que Valdes Leal a peints à Séville pour la chapelle de l'hôpital de la Charité et où il a symbolisé l'idée de la Mort, non pas, suivant les formules ordinaires, par la pâleur d'un cadavre ou par un squelette décharné, mais en représentant, avec une précision qui fait frémir, le plus épouvantable état par où puisse passer la pauvre dépouille humaine, un amas d'os gluants et de chairs décomposées.

Un autre trait non moins frappant de ces drames religieux, c'est une sorte de naïveté puérile qui pouvait émouvoir l'âme simple des foules, mais qui aujourd'hui fait au moins sourire. Dans l'*Enfance du Père Rojas*, de Lope, le jeune Simon bégaye d'une façon tout à fait ridicule ; son infirmité paraît incurable, ses parents ne peuvent se consoler. Resté seul sur la scène, il essaye en balbutiant de réciter une prière à la Vierge ; mais il a beau faire effort, se reprendre, c'est à peine s'il peut articuler quelques mots. Rouge de confusion et les larmes aux yeux, il va se jeter à genoux devant un tableau qui représente l'Annonciation, — et voici que paraît à ses yeux un ange portant d'une main un cartouche précieusement illuminé sur lequel est inscrit : *Ave Maria*, de l'autre une flèche qui brille comme du feu ; de la pointe du trait enflammé il touche les lèvres de l'enfant, et Simon, recouvrant la liberté

de sa langue, confirme aussitôt l'efficacité de la guérison en récitant, sans s'interrompre, une interminable action de grâces. Dans le *Rustre du Ciel (El Rústico del Cielo)* du même poète, Francisco ne gagne le paradis qu'à force de simplicité d'esprit et de maladresse : dans sa première jeunesse, il tue, sans le vouloir, un garde avec sa fronde ; obligé de s'enfuir de la maison paternelle, il devient valet d'un sacristain, puis domestique à l'hôpital d'Alcalá ; il interprète toujours mal les ordres qu'on lui donne, commet sottises sur sottises ; par une faveur spéciale de la Providence, elles tournent toujours bien pour les autres et pour lui. A mesure qu'il grandit, Dieu lui donne des marques de plus en plus évidentes de sa bienveillance ; il finit par faire des miracles ; mais ces miracles sont empreints de je ne sais quel caractère de familiarité enfantine. En voici un, entre autres : Francisco achète, un jour, un bœuf à un paysan, le paie argent comptant, et convient avec son vendeur que la bête sera livrée à l'hôpital où il sert pour le matin de Pâques ; le paysan peu scrupuleux se décide à garder le bœuf et l'argent ; mais, le jour de la fête arrivé, l'animal s'échappe de son écurie et se met à courir, sans que rien ne puisse l'arrêter, jusqu'à la porte de l'hospice.

Dans une autre comédie de Lope, le *Saint Nègre Rosambuco*, le merveilleux est encore plus naïf. Un frère lai qui poursuit le saint de ses malices, a composé sur lui des couplets satiriques : il les chante en s'accompagnant sur sa guitare ; quand le saint paraît : il s'empresse de cacher l'instrument sous sa robe ; lorsqu'il l'en retire, il le trouve changé en un gros lézard vert. Le même frère a, un jour, l'idée de se faire passer pour saint Rosambuco et il commence par se barbouiller de noir la figure ; mais il voit avec terreur la suie devenir, sur sa peau, blanche comme de la farine. *Les Merveilles de Babylone*, de Guillén de Castro, abondent en détails burlesques et, par exemple, on y voit paraître sur la scène Nabuchodonosor métamorphosé en bœuf. Le *Saint Nicolas de Tolentino*, de Lope, fait preuve d'une précocité vraiment surprenante : encore au maillot, il fait abstinence et, deux fois par semaine, il s'interdit de toucher au sein de sa nourrice. Dans un drame de Moreto, *Le plus illustre Français*, nous trouvons un détail plus singulier encore : pendant une extase de saint Bernard, la Vierge lui

donne le sein pour qu'ainsi il devienne frère de lait de Jésus-Christ.

Ces enfantillages ou ces fautes de goût peuvent paraître ridicules ; mais assurément les auteurs n'avaient point songé à égayer leur public. On voit au contraire que dans beaucoup d'autres œuvres du même genre ils ont volontairement introduit un élément comique, et ainsi le drame religieux n'a pas échappé à cette loi générale de l'art espagnol qui rapproche les plus hautes fantaisies et la réalité la plus vulgaire, et développe presque toujours, à côté des situations douloureuses ou héroïques, une sorte d'action familière et bouffonne qui en est la contre-partie et, en quelque façon, le correctif. Le *gracioso* qui, dans tout le théâtre espagnol, est l'éternel Sancho de tant de Don Quichottes, le *gracioso* a aussi sa place dans les comédies de saints. Tantôt c'est le valet d'un pieux personnage qui, tout en admirant les prodigieuses pénitences de son maître, s'indigne plaisamment d'y être trop souvent associé. Tel Pedrisco, serviteur de Paulo l'ermite, dans ce chef-d'œuvre de Tirso, *Le Damné pour manque de foi* :

J'arrive chargé comme une bourrique, je plie sous le poids de ces herbes dont la montagne est pleine. Si je mange tout cela, ah ! malheureux, quelle triste fin m'attend ! Moi, manger de l'herbe ! Mais c'est la nourriture que le Seigneur a réservée aux bêtes brutes ! Que Dieu me donne la patience de supporter de telles misères ! Lorsque ma mère me mit au monde, elle s'écria : « O Pedrisco de mon âme, puissent mes yeux te voir un jour devenir un saint ! » Si c'est là le vœu d'une mère, que pourrait donc vous souhaiter une marâtre ? Devenir un saint, voilà certes une fameuse chance ! Mais quel malheur de ne pas manger !... Hélas ! où êtes-vous, ô jambons d'autrefois ? N'avez-vous point pitié de mon mal ? Du temps où je me promenais par la ville, et non pas, comme aujourd'hui, au travers des roches (je pleure, rien que d'y penser), mes moindres appétits, vous étiez là pour les satisfaire. Vous étiez, ô jambons, des amis fidèles !... Comme tout cela est loin maintenant ! Je vais donc tristement mâcher de l'herbe encore, et il arrivera quelque jour qu'à force de manger des fleurs j'enfanterai un mois de mai.

Tantôt c'est un moine gourmand et sensuel comme le frère Antolin du *Diable Prédicateur* qui exalte avec des transports lyriques la gloire des pâtés et des poulets rôtis, qui ne manque jamais de cacher dans ses manches une bouteille de vieux vin,

un assortiment de copieuses victuailles, et que la malice d'un démon empêche toujours de livrer, comme il dit, bataille à son héroïque appétit. Tantôt c'est, comme Antonio, dans le *Rufian bienheureux* de Cervantès, quelque *picaro* converti qui a pris la robe, qui est devenu « bon chantre au lutrin », mais qui, mal guéri de l'ancienne folie, proteste lamentablement contre les austérités de la règle monastique et évoque avec mélancolie les joyeux souvenirs d'autrefois :

Moi, le jeûne me rend malade, il m'aigrit le caractère, il refroidit ma dévotion. Ah! j'avais bien une autre allure quand j'étais valet à Séville. O blancs biscuits d'Utrera qui faites l'esprit plus léger et plus subtil! Raisins jaspés que l'on cueille la nuit dans les vergers de Triana et que l'on voit le matin si frais, si brillants des perles de la rosée, qu'il n'y a rien au monde de plus savoureux, de mieux fait pour tenter les lèvres d'un gourmand. Heures charmantes que je n'espère plus revoir! — Où peuvent bien être maintenant la señora Librija ou la Salmerona, ces belles pécheresses? Que sont devenus Gauchoso, Lobillo, Terciado et l'illustre Tortillard? Jours heureux, jours dorés où la chère liberté invitait l'âme aux plus doux plaisirs!

Dans la *Santa Maria Egipciaca* de Montalvan, le comique est singulièrement plus risqué. On y voit un *gracioso* parodier avec des gestes ridicules les miracles de la sainte. On peut s'étonner que l'Église ait autorisé de telles bouffonneries : de moins irrévérencieuses avaient suffi à compromettre et à discréditer en France tout le théâtre religieux. Mais en Espagne, au moment où étaient représentées de telles pièces, l'Inquisition avait achevé son œuvre : le clergé exerçait sur toutes les consciences une domination si absolue que même dans les drames sacrés il pouvait faire quelques concessions à cette gaieté populaire qui avait déjà introduit jusque dans la procession du Saint-Sacrement, avec le défilé des *Gigantones*, le burlesque le plus grossier, l'énormité de la caricature. Rien ne montre mieux que cette singulière tolérance combien l'Église était sûre de son pouvoir.

Un autre caractère du drame religieux, c'est l'importance et la richesse du spectacle. Nous ne parlons pas seulement des menus artifices de scène, accessoires indispensables d'un théâtre où tout parle aux yeux, où le merveilleux tient tant

de place, où l'ordre régulier de la nature est incessamment troublé par des morts qui parlent, des statues qui s'animent, des apparitions d'anges, de spectres et de démons. Les machinistes espagnols, formés pour la plupart à l'école des Italiens, étaient capables de réaliser d'autres prodiges. Dans le *San Nicolás* de Lope, par exemple, on pouvait voir le ciel entr'ouvert, Dieu siégeant entre la Justice et la Miséricorde, le Saint s'élevant dans l'air par la force de la prière, Notre-Dame et saint Augustin volant à sa rencontre, une évocation du diable, entouré de lions et de serpents, saint Nicolas redescendant du Paradis dans un manteau parsemé d'étoiles et fendant une montagne pour arracher son père et sa mère au Purgatoire et les emmener s'asseoir avec lui à la droite du Seigneur.

Dans une autre pièce, *Le Grand Roi des Déserts*, de Claramonte, on voyait une tempête en mer, l'écroulement d'un temple, une lionne allaitant un petit enfant, un aigle fondant du plus haut de la nue pour arracher une couronne du front d'un usurpateur. Dans *Les Lacs de saint Vincent*, de Tirso, la princesse mauresque Casilda, guérie d'un mal mystérieux pour s'être plongée en des eaux bénies, élevait en l'honneur du vrai Dieu un couvent dans la solitude; cette sainte demeure s'écroulait par les artifices du démon, mais on la voyait au dernier acte rebâtie par Dieu lui-même, descendre lentement du ciel, planer dans les airs, se poser enfin sur un rocher. Un drame de Tellez de Acevedo, *Aimer avant de naître*, est presque entièrement rempli par des visions célestes, et des indications de scène extrêmement détaillées montrent que même pour l'auteur tout l'intérêt de la pièce était dans la machinerie et dans le décor. On pourrait citer cent autres ouvrages dont l'action ne semble avoir été imaginée que pour servir de prétexte à d'ingénieux artifices ou à de somptueuses figurations. Dans la décadence même du genre, le luxe de la mise en scène ne cessa de s'accroître; le drame tourna de plus en plus à la féerie. Le peuple espagnol avait toujours été plus qu'aucun autre amoureux des beaux spectacles : le plaisir des yeux était le seul dont il ne pût se lasser.

Si on arrive au fond même de ces drames, on y retrouve sous tous ses aspects le sentiment religieux qui dominait

alors les âmes. Et ce qui y paraît d'abord, c'est, si le terme n'est pas trop irrespectueux, une sorte de fétichisme local. Chaque ville, petite ou grande, a un saint de prédilection, une image du Christ ou de la Vierge dont l'origine est merveilleuse et que plusieurs miracles ont déjà illustrée : pour accréditer un sanctuaire, pour mettre en vogue un pèlerinage, rien ne vaut une belle comédie sacrée, commandée à quelque poète en renom. De là un nombre infini de pièces écrites en l'honneur de ces sortes de divinités, protectrices attitrées d'une province ou d'une paroisse, d'autant plus aimées du peuple qu'elles lui sont plus particulières, qu'elles sont plus voisines de lui, dont le culte forme vraiment une petite religion dans la grande et va parfois jusqu'à absorber toute la religion,

Notre-Dame d'Atocha, patronne de Madrid (Rojas), *Notre-Dame de Valence ou la Vierge des abandonnés* (Maluenda et Orti), *Notre-Dame de la Mer, d'Almeria* (Benavides); *Notre-Dame de la Victoire, de Malaga* (Ramirez de Arellano); *Notre-Dame de la Règle, phénix de l'Andalousie; Notre-Dame de Valvanera, aurore de la Rioja; Notre-Dame de Guadalupe, étoile de l'Estremadoure, Notre-Dame « del Pilar », de Saragosse; Notre-Dame de la Lumière, Notre-Dame du Rocher, Notre-Dame des Genévriers, Notre-Dame des Neiges, La Vierge du Sanctuaire de Tolède* (Calderon); *le Christ des Miracles, de la ville de Cabrilla* (Moreto); *le Christ de Caravaca* (Diamante); *San Diego de Alcalá* (Lope), *Saint-Jean de Sahagun, patron de Salamanque* (Verra Tassis); *San Isidro, le Divin Laboureur de Madrid* (Ramora), etc. Voilà des titres par eux-mêmes assez significatifs. Un auteur assez obscur, Juan Salvo y Vela, a fait ressortir, sans s'en douter, à coup sûr, ce qu'il peut y avoir de comique dans cette concurrence de divinités régionales faisant montre de leur pouvoir et se disputant les hommages. Sa pièce s'appelle *Un Duel de saints*, et l'on y voit deux patrons de villes luttant à coup de miracles, renchérissant toujours l'un sur l'autre et, dans l'ardeur de leur combat, faisant ainsi tomber sur les honnêtes bourgeois qu'ils protègent une pluie intarissable de bénédictions.

Aussi bien que les villes et les provinces, les ordres monastiques tiennent à accroître le prestige de leurs saints, de leurs fondateurs, des dévots personnages qui ont porté leur

habit. Tandis qu'à la gloire des Jésuites, Calderon compose son *Grand Prince de Fez*, où il montre un roi maure converti au catholicisme par la lecture de la *Vie de saint Ignace*, le licencié Diego Callejo son *Saint François-Xavier ou le Soleil en Orient*, le Père Valentin de Cespedes *les Gloires du plus beau siècle*, panégyrique enthousiaste et heureusement inspiré de l'illustre « Apôtre des Indes », Moreto écrit en l'honneur du Carmel son bizarre *San Franco de Sena*, Tirso de Molina, dans une pièce non moins singulière : *Il faut tomber pour se relever*, nous fait voir une pécheresse amenée au repentir par la prédication de saint Dominique. Deux médiocres poètes, Agramon et Tellez de Acevo, exaltent les vertus de la « Colombe Dominicaine », Santa Columba de Beati. L'auteur anonyme d'une fort remarquable comédie, *le Faux Nonce de Portugal*, rend au Saint-Office et, par suite, à l'ordre de Saint-Dominique un hommage assez surprenant.

La Cour de Rome s'est décidée à établir l'Inquisition en Portugal et, comme le Roi et les ministres s'opposent à ce dessein, le pape Paul III a annoncé l'intention d'envoyer un nonce dans le pays pour vaincre les résistances. Sur ces entrefaites arrive à Lisbonne un aventurier, très intelligent et très ambitieux, qui a un merveilleux talent pour contrefaire les écritures. Quelques papiers importants qu'un hasard fait tomber entre ses mains lui suggèrent l'idée et lui donnent les moyens de se faire passer pour le légat du Saint-Siège. Il se fabrique un bref et des diplômes et se présente au Roi pendant une chasse; il lui impose par son air de majesté et obtient de lui l'autorisation de faire dans la capitale une entrée solennelle. Une fois dans la place, il ne tarde pas à acquérir de l'autorité. A force de finesse et d'énergie, il gagne la confiance du prince et rétablit même la paix dans le ménage royal, il se concilie la faveur de l'archevêque d'Evora et de la noblesse, il conquiert la sympathie du peuple par sa bonne grâce et sa magnificence : quand enfin il se sent assez fort pour faire prévaloir sa volonté, il élève la voix au nom du Saint-Père, il exige et il obtient la constitution d'un Saint-Office.

Mais son triomphe ne dure pas longtemps. Quelques précautions qu'il ait prises pour éviter des révélations fâcheuses,

une lettre du pape qu'il n'a pu intercepter découvre la supercherie. Il est arrêté, condamné à mort : on va le conduire au supplice lorsque arrive une nouvelle lettre de Rome. Le Souverain Pontife a été informé de son merveilleux succès, il a estimé que la Providence avait effacé sa faute en se servant de lui pour hâter l'accomplissement de ses desseins : il mande à Rome le faux légat afin de le mieux connaître et de le récompenser de son zèle. La moralité de la pièce, c'est donc que la fin justifie les moyens, que l'on ne saurait mal agir quand on sert les intérêts de l'Église et que, « quand on pèche avec des intention excellentes, c'est Dieu qui prend le péché sur lui ».

Les franciscains, aussi populaires en Espagne qu'en Italie, ne pouvaient manquer d'avoir, eux aussi, leurs panégyristes. Lope de Vega, tertiaire de cet ordre, met en scène dans son *Serafin Humano* la vie édifiante de saint François, marqué, comme Jésus, de cinq blessures, entouré, comme lui, de douze disciples, dont l'un se pend, ainsi que Judas. Dans son *Rustre du Ciel*, que nous avons cité, le bienheureux infirmier de l'hospice d'Alcalá s'applique avec une gaucherie à la fois ridicule et touchante à imiter la conduite du grand saint d'Assise dans toutes les affaires de la vie, et comme en son désert de l'Alvernia, embrassant dans sa tendresse infinie l'immensité de la nature, l'âme charmée par la lumière du ciel et par le sourire de la terre, François conversait avec les cigales, faisait des nids pour les tourterelles et prêchait pour les petits oiseaux, le pauvre ignorant croit bien faire de dire des mots d'amour aux touffes de persil et aux panais, et d'appeler « mes sœurs » les raves et les aubergines.

L'intention de servir la cause des Frères Mineurs apparaît d'une façon encore plus manifeste dans la célèbre comédie de Belmonte, *le Diable prédicateur*[1].

A cheval sur un dragon ailé, Lucifer vient de parcourir le monde : rentré dans l'empire infernal, il fait appeler Asmodée et lui raconte ce qu'il a vu. Il règne encore sur les trois quarts de l'univers, mais sa puissance est menacée. Le plus redoutable de ses adversaires, celui qui a ramené sur la terre la sainte Espérance et que le Christ a marqué, comme d'un sceau, du

1. Cette comédie est imitée de très près du *Fray Diablo* de Lope; mais, comme il arrive assez souvent, la copie a fait oublier le modèle.

stigmate de ses plaies divines, saint François survit dans l'ordre qu'il a fondé et dont Dieu lui-même a dicté la règle. Ces religieux s'emploient au salut des pécheurs avec une charité si ardente que « leurs efforts ont déjà porté au ciel plus d'âmes que toutes les hérésies n'en ont jamais précipité dans l'enfer, plus que l'océan ne compte de grains de sable ». « Si je n'y mets pas ordre, ajoute-t-il, il n'y aura bientôt plus d'endroit où ces mendiants déguenillés n'aient dressé la bannière de celui qui, par son humilité héroïque, a mérité d'être appelé le grand lieutenant du Christ et d'occuper la place que m'a jadis fait perdre mon orgueilleuse folie. »

Lucifer s'est donc résolu à faire aux franciscains une guerre sans merci et, pour commencer, il va se rendre dans la ville de Lucques afin d'empêcher ces moines de conserver un couvent qu'ils y ont fondé. Il persuadera aux habitants de la ville « qu'il est plus méritoire de venir en aide aux indigents chargés de famille et qui ne peuvent donner du pain à leurs enfants qu'à ces religieux mendiants, inutiles à l'État ». Quand ils cesseront d'être enrichis par les aumônes, les Frères Mineurs « ne pourront se défendre contre les entraînements de la faiblesse humaine », et l'on verra « ce nouveau vaisseau de l'Église échouer contre les écueils de l'impiété et contre la dureté des cœurs ».

Le diable met son plan à exécution et réussit d'abord dans son entreprise : les bourgeois de Lucques, égarés par ses conseils, chassent de leurs maisons les frères quêteurs et les poursuivent à coups de pierres jusqu'aux portes du couvent. Déjà les moines commencent à souffrir de la faim et, découragés, ils songent à vendre les objets du culte, à quitter cette terre maudite. Le Père gardien, qui a d'abord soutenu ses frères par ses paroles et par son exemple, est à son tour près de faiblir, quand soudain une intervention miraculeuse vient confondre l'espoir du démon. Aux yeux du saint homme apparaissent à la fois Lucifer, contraint de lever le masque, l'archange saint Michel et l'Enfant Jésus.

Serpent infernal, s'écrie saint Michel, j'humilierai ton insolence. Tu sais quelle promesse le Seigneur a faite à François et tu as pu croire que par tes artifices tu priverais ces religieux des moyens de soutenir leur vie !... Pour te punir, je veux que tu défasses toi-même ton ouvrage...

LUCIFER. — Moi, me combattre moi-même! Ah! malheureux que je suis.

SAINT MICHEL. — Ce n'est pas tout. Tu vas encore bâtir un autre couvent où, contre ta volonté, François comptera de nouveaux disciples.

LUCIFER. — Comment?

SAINT MICHEL. — Point de réplique. Je t'ordonne de faire ce que ferait François. Et d'abord va dans son couvent et fais honte à ses moines d'avoir pu songer à l'abandonner.

Tout en protestant contre cette rigoureuse contrainte, Lucifer revêt un froc de franciscain, se présente brusquement devant les religieux au moment où ils se préparent à quitter le pays et les harangue avec tant de chaleur que, ainsi que le remarque un frère, « la flamme sort par ses yeux »; il leur rend courage et confiance, il leur fait jurer de se laisser mourir de faim plutôt que « d'abandonner la place que leur a confiée le lieutenant du Christ ». Puis, avec une activité extraordinaire, le « Frère obéissant forcé » (c'est le nom qu'il s'est donné) s'emploie à ruiner son propre ouvrage. Il fait rougir de leur erreur les bourgeois qui avaient entrepris de secourir les familles indigentes au lieu de réserver leurs libéralités aux frères de Saint-François. Les aumônes recommencent à affluer : aux portes du couvent se pressent les charrettes où les provisions s'entassent, les mules chargées de sacs rebondis. Les dons en argent sont si nombreux qu'on peut entreprendre sans tarder la construction du nouveau monastère; il s'élève en quelques mois; le démon en a tracé le plan; il surveille les maçons, il met en place lui-même les plus lourdes pierres, il stimule les charpentiers et les couvreurs. Les moines, émerveillés, croient voir en lui un envoyé de Dieu, un prophète; seul le Père gardien a été instruit par une révélation céleste : il regarde silencieusement la Puissance des Ténèbres s'acharnant avec âpreté à cette œuvre sainte.

Le jour où sa tâche est achevée, Lucifer se dépouille du costume que Dieu lui a imposé et se montre sous sa vraie figure au peuple de Lucques assemblé : « Demain, dit-il, le Père gardien qui connaît toute la vérité vous donnera dans un sermon l'explication de ce mystère. Et maintenant, François, entre tes enfants et moi la trêve est expirée. Je redeviens ton plus grand ennemi... » — Et aussitôt il disparaît.

Cette singulière comédie fut jouée pendant deux siècles. Un tel succès paraîtrait presque inexplicable, en un pays où des drames plus remarquables ont été plus vite oubliés, si l'on n'en cherchait la raison que dans le mérite de la pièce. La vérité est que les franciscains s'en servirent régulièrement comme d'un moyen sûr de frapper l'imagination populaire et de ranimer le zèle de leurs donateurs. Toutes les fois que dans une ville ils voyaient tiédir la ferveur des fidèles et baisser le chiffre des aumônes, ils faisaient donner quelques représentations du *Diable Prédicateur*, et les cœurs les plus durs étaient aussitôt touchés.

Aussi bien que la rivalité des cultes locaux, aussi bien que la concurrence des ordres monastiques, les discussions théologiques qui passionnaient alors la chrétienté ont eu leur retentissement dans le drame religieux. Pour n'en citer qu'un exemple, on sait quelles ardentes controverses avait fait naître, depuis le moyen âge, la doctrine de l'Immaculée-Conception. Duns Scot et les franciscains avaient les premiers répandu l'idée que par un divin privilège la Vierge avait été, dès le sein de sa mère, exempte du péché originel. En 1439, le concile de Bâle avait érigé en dogme cette opinion; mais ce concile fut tenu pour schismatique et le pape ne sanctionna pas son décret. Les dominicains, qui combattaient cette nouveauté, avaient eu recours à une pieuse supercherie : ils avaient fait apparaître Marie à un pauvre tailleur, et elle lui avait confessé que, comme les autres créatures, elle était bien née *in peccato*. La fraude avait été découverte, quatre dominicains avaient été brûlés; leur ordre cependant n'avait pas renoncé à la lutte et ses pressantes instances avaient empêché le concile de Trente de se prononcer. Mais presque partout, et particulièrement en Espagne, la foi populaire s'était attachée avec enthousiasme au dogme contesté. Les Jésuites, de parti pris favorables à tout ce qui pouvait développer le culte de la Vierge, s'étaient associés aux franciscains; Philippe III et Philippe IV s'étaient ouvertement déclarés en leur faveur; on put croire un moment que, cédant à tant d'influences, la Cour de Rome consacrerait une croyance si chère aux peuples catholiques. Dans l'excès de leur joie, les franciscains de Valence menèrent par les rues une sorte de procession chan-

tante et dansante, et la foule s'associa à leurs transports. L'Université de Salamanque rendit à la Vierge un hommage plus discret, mais aussi considérable : elle décida, comme l'avait fait autrefois l'Université de Paris, que tous ses maîtres, tous ses docteurs devaient, avant d'entrer en fonctions, promettre par serment de combattre en chaque occasion, privée ou publique, pour le mystère de l'Immaculée Conception. Le conseil de la ville s'engagea à son tour « à confesser et à publier cette doctrine jusqu'à la dernière goutte de son sang ». Enfin toutes les corporations s'unirent pour donner de brillantes fêtes en l'honneur de Notre-Dame, et ce fut au cours de ces solennités que Lope de Vega fit jouer, dans la cour des Grandes Écoles, un drame de circonstance : *La Pureté sans souillure (La Limpieza no manchada).*

La valeur de cette pièce est fort médiocre. Ce n'est guère qu'un long défilé de figures allégoriques et de personnages de l'Histoire sainte : la Tranquillité, le Doute, la Contemplation, le Péché originel, le Genre humain, l'Université de Salamanque, le roi David, sainte Brigitte, l'Allemagne, la France, l'Inde, l'Éthiopie, l'Espagne, le prophète Jérémie, saint Jean-Baptiste, Esther et Assuérus, quatre étudiants et l'auteur lui-même sous le nom de Lisardo. Ce qui à nos yeux en fait le prix, c'est la sincérité de la passion qui l'anime. C'est le cri de victoire d'une foi triomphante, et le lyrisme du poète y a merveilleusement exprimé le sentiment qui avait poussé les masses populaires à prendre parti dans cette querelle de théologiens : une sorte de loyalisme chevaleresque. Dans la troisième journée, l'Espagne s'écrie : « Je suis esclave du nom de Marie ! » Elle aurait pu dire davantage : pour elle la Vierge n'était pas seulement la Patronne toujours secourable, la Reine du ciel, la Suzeraine, c'était aussi la Femme, et tout homme de noble race devait se déclarer le champion de son honneur, le défenseur de son droit méconnu.

*
* *

Il est temps de noter quelques traits plus généraux de ce théâtre.

Tout d'abord il serait surprenant que dans la patrie des

grands mystiques cette forme particulière de l'exaltation religieuse ne se fût pas reflétée dans le drame sacré. Et en effet nous voyons dix auteurs, pour le moins, mettre sur la scène, avec plus ou moins de talent, les extases, les visions de sainte Thérèse ou les terribles pénitences de Marie de Jésus Agreda. Nous voyons Moreto représenter dans *la Sainte Rose du Pérou* une religieuse éprise de la divine beauté du Sauveur, qui baise son image avec des transports d'ivresse et qui, dans une sorte de délire, s'étend sur une croix, raidie et convulsée, pour figurer le sublime mystère. Et quand, pour répondre à son appel, Jésus-Christ paraît devant elle et qu'elle essaie de lui dire de quels feux elle brûle pour lui, l'amoureux langage de la dévotion prend dans sa bouche un sens si précis et si fort qu'il se dégage de toute cette scène une impression de sensualité inquiétante et qu'on se trouve presque gêné par l'aveu de ce sentiment incertain. Que dire de cette pièce de Tirso, *Il faut tomber pour se relever (Quien no cae no se levanta)*, où une pieuse personne entretient avec son ange gardien, qui est son amant et son époux, des rapports au moins équivoques? Ou encore du drame de Cañizares, *la Préférée de Jésus*, où l'on voit Sainte Gertrude en coquetterie réglée avec le Christ, passant, pour le mieux retenir, des tendres protestations à la froideur, et le boudant, quand il veut lui imposer des obligations qui lui déplaisent, jusqu'à ce qu'il ait révoqué son arrêt?

Cet amour divin, qui pouvait ainsi emprunter aux passions humaines, et même à la galanterie, leurs allures et leur langage n'allait point sans une haine farouche des infidèles, des hérétiques, des schismatiques, de tous ceux qui, ignorant ou méconnaissant Dieu, perpétuaient ainsi sa douloureuse agonie et, suivant la forte expression des prédicateurs, « le crucifiaient tous les jours ». Ce fanatisme, qui faisait se presser autour des autodafés des foules débordantes d'allégresse, touchait, on peut le dire, à l'horreur physique. Quand Fernand Cortez, déjà maître de la moitié du Mexique, arriva dans Tlascala, les Caciques de la grande cité des Terres Froides lui offrirent de l'or, des roses et des jeunes filles : les conquérants prirent l'or et marchèrent sur les roses; mais pour les filles, ainsi que le rapporte Bernal Diaz, ils ne les vou-

lurent point accepter avant qu'elles eussent abjuré leur idolâtrie et reçu le baptême. « Je perdrais mes États, avait dit Philippe II en recevant la couronne des mains de son père, je perdrais mes États et cent fois la vie, si j'avais cent vies, plutôt que de régner sur des hérétiques. » C'est le sentiment de tout son peuple qu'il exprimait et, même après les rigueurs du Saint-Office, même après que dix-sept tribunaux établis par l'Inquisition eurent sacrifié quatre-vingt-quatre mille suspects, la crainte que le sol du royaume fût foulé par un hérétique était si vive dans les masses populaires que toutes sortes de légendes absurdes en étaient nées; telle, par exemple, l'histoire de cette tête de bronze du bourg de Talsara qui, dès qu'un juif mettait le pied dans la contrée, criait sans trêve : « *Judæus adest !* il y a un juif », jusqu'à ce qu'on l'eût chassé.

On retrouverait dans ce théâtre religieux cent superstitions pareilles; et la haine de l'hérésie en est une des principales inspirations. Les croyances hétérodoxes y sont naturellement défigurées, présentées sous un jour grotesque ou odieux : tous les moyens sont bons pour extirper ces exécrables erreurs, et les meilleurs sont les plus violents. A l'égard d'un mécréant, les lois les plus élémentaires de la morale ne comptent plus; les promesses n'engagent à rien; on ne peut invoquer en sa faveur ni l'humanité ni la justice. Dirigées contre lui, la perfidie est un devoir, la férocité une sorte d'héroïsme.

Quand San Diego d'Alcalá, dont Lope a célébré les vertus, va convertir les habitants des Iles Fortunées, dès qu'il aperçoit les naturels du pays, qu'à leur costume il reconnaît pour des païens, il se jette sur eux en les assommant avec son crucifix, il crie aux soldats qui l'accompagnent de massacrer tous ces idolâtres et il pleure de les voir s'employer mollement à cette œuvre sainte.

Un autre héros populaire, le Vaillant Céspedes [1], sorte de portefaix brutal, rencontre une fois à Augsbourg, dans le palais de Charles-Quint, un grand seigneur protestant : il s'approche de lui et, sans autre explication, il lui donne un soufflet si fort que, du coup, il lui en casse trois dents. Les nécessités de la politique obligent l'Empereur et le duc d'Albe à

1. Lope de Vega, *El Valiente Céspedes*.

le blâmer publiquement ; mais ils lui font dire en secret que « jamais aucune action ne leur a fait plus de plaisir », et même ils le prennent à leur service. Une si glorieuse approbation ne manque pas de redoubler son zèle et, à dater de ce jour, toutes les fois qu'il voit dans la rue un hérétique qui manque de s'agenouiller sur le passage du Saint-Sacrement, du tranchant de sa large épée « il lui coupe les jarrets, comme à un taureau, pour qu'il reste à genoux par force ».

Dans un de ses drames les plus célèbres, *La plus grande action de l'empereur Charles-Quint*, Ximenes Anciso nous montre ce monarque tourmenté dans sa cellule de Yuste par le regret de n'avoir pas fait brûler Luther, et donnant à son fils, comme recommandation suprême, l'ordre de livrer aux bourreaux un chanoine de Salamanque soupçonné de tiédeur, Augustin Cazalla.

Certains auteurs même ne se contentent point de glorifier ce fanatisme, ils semblent avoir eu pour dessein de surexciter davantage encore les aveugles passions de la foule. Une pièce de Lope est à ce point de vue bien significative ; c'est *le Petit Innocent de la Guardia*.

Les « Rois catholiques », Ferdinand et Isabelle, viennent d'établir l'Inquisition ; mais l'âme de saint Dominique n'est pas encore satisfaite : dans un songe il apparaît à la reine et lui commande d'expulser les juifs de leurs États. Isabelle lui promet d'agir selon sa volonté.

Tous les juifs d'Espagne sont en émoi : le péril est extrême, ils veulent se sauver à tout prix, eux et leurs biens. Un rabbin français leur a enseigné qu'avec une hostie pétrie avec le cœur d'un enfant chrétien ils pourraient empoisonner tous les fleuves du royaume. Ils se décident à recourir à ce terrible moyen.

Ils essayent d'abord d'acheter un enfant ; puis ils prennent le parti d'en voler un. Le jour de la fête de l'Ascension, un jeune garçon de la Guardia, assez gros bourg de la province de Tolède, perd ses parents dans la foule au moment où la procession sort de l'église. Un juif l'attire en lui offrant quelques friandises et l'emmène dans sa maison. Il l'y garde pendant près d'une année en le tourmentant atrocement jusqu'à la fête de la Passion où l'assemblée des Israélites a résolu de le sacrifier, comme Jésus.

Le jour du sacrifice arrivé, on entraîne le petit Juanico

dans une caverne de la montagne, et nous assistons à tous les détails de l'horrible martyre. Nous voyons d'abord l'enfant battu de verges, pliant sous le faix de la lourde croix; on essuie son visage ensanglanté, et le miracle du Christ se renouvelle : trois fois sur la toile se peint son douloureux visage. La croix est dressée; les juifs y attachent l'enfant; ils enfoncent des clous dans ses pieds et dans ses mains. Et alors apparaissent à ses côtés les figures de l'Intelligence et de la Raison : elles sont descendues du ciel pour inspirer à ce petit enfant la même patience et la même douceur que le Fils de Dieu montra dans cette épreuve. Un hébreu relaps, Benito, monte sur une échelle et avec un couteau il essaye d'arracher le cœur à Juanico encore vivant.

JUANICO. — Que cherches-tu?
BENITO. — Je suis tout troublé!
JUANICO. — Que cherches-tu?
LA RAISON. — Quel séraphin!
BENITO. — C'est ton cœur, enfant, que je cherche.
JUANICO. — Tu cherches mal, il est plus loin.
BENITO. — Je l'ai trouvé. Donnez-moi le sel.
UN HÉBREU. — Le voilà.
BENITO. — Je veux le saler et le garder.
JUANICO. — Oh! mon père! Je mets mon âme entre vos mains.
L'INTELLIGENCE. — Il est mort.
LA RAISON. — Quelle allégresse dans le chœur des anges!

Lope de Vega n'avait pas inventé cette histoire. Il avait pu en trouver toutes les péripéties dans les procès-verbaux de l'Inquisition qui, avec de prétendus aveux arrachés dans les tortures à quelques familles de juifs convertis, avait reconstitué tout cet atroce roman et lui avait donné une conclusion non moins épouvantable en brûlant, le 16 novembre 1491, devant la cathédrale d'Avila, Jucé Franco, Alonso Franco, Lope Franco, García Franco, Juan Franco, Juan de Ocaña, Benito García, Mosén Abenamias et quelques autres. Peut-être encore le poète avait-il simplement pris pour matière un récit extrêmement répandu, *la Mort et le Glorieux Martyre du Saint Innocent dit de la Guardia*, publié en 1583, à Madrid, par Fr. Rodrigo de Yepas, moine de San-Jerónimo el Real. Mais il est trop évident pour qui lit la pièce qu'elle était

moins faite pour mettre en scène un fait-divers, trop monstrueux pour être dramatique, que pour exalter le fanatisme et justifier quelque persécution. Et pour comprendre qu'un si grand poète, dont l'âme était d'ailleurs sensible et tendre, ait pu faire un tel emploi de son génie, il faut se souvenir qu'il était familier du Saint-Office et qu'on le vit un jour allumer le bûcher d'un pauvre moine franciscain, à moitié imbécile, dont le crime était d'avoir eu des juifs parmi ses aïeux.

II

Aussitôt que le bon Père m'aperçut, il vint à moi et me dit, en regardant dans un livre qu'il tenait à la main : *Qui vous ouvrirait le paradis ne vous obligerait-il pas parfaitement? Ne donneriez-vous pas des millions d'or pour en avoir une clef et entrer dedans quand bon vous semblerait? Il ne faut point entrer en de si grands frais; en voici une, voire cent, à meilleur compte.* Je ne savais si le bon Père lisait, ou s'il parlait de lui-même; mais il m'ôta de peine en disant : « Ce sont les premières paroles d'un beau livre du P. Barry, de notre société; car je ne dis jamais rien de moi-même. — Quel livre, lui dis-je, mon Père? — En voici le titre dit-il : *Le paradis ouvert à Philagie par cent dévotions à la Mère de Dieu aisées à pratiquer.* — Eh quoi! mon Père, chacune de ces dévotions aisées suffit à ouvrir le ciel? — Oui, dit-il... Il dit dans la conclusion *qu'il est content si on en pratique une seule.* — Apprenez-m'en donc quelques-unes des plus faciles, mon Père. — Elles le sont toutes, répondit-il; par exemple : *saluer la sainte Vierge au rencontre de ses images; dire le petit chapelet des dix plaisirs de la sainte Vierge; prononcer souvent le nom Marie; donner commission aux anges de lui faire la révérence de notre part; souhaiter de lui bâtir plus d'églises que n'ont fait tous les monarques ensemble; lui donner tous les matins le bonjour et sur le tard le bonsoir; dire tous les jours l'AVE MARIA en l'honneur du cœur de Marie.* Et il dit que cette dévotion-là assure de plus d'obtenir le cœur de la Vierge. — Mais, mon Père, lui dis-je, c'est pourvu qu'on lui donne aussi le sien? — Cela n'est pas nécessaire, dit-il, quand on est trop attaché au monde... Il se contente de l'*Ave Maria*... — Cela est tout à fait commode, lui dis-je, et je crois qu'il n'y aura personne de damné après cela. — Hélas! dit le Père, je vois bien que vous ne savez pas jusqu'où va la dureté de cœur de certaines gens. Il y en a qui ne s'attacheraient jamais à dire tous les jours ces deux

paroles : *bonjour, bonsoir,* parce que cela ne se peut faire sans quelque application de mémoire. Et ainsi il a fallu que le P. Barry leur ait fourni des pratiques encores plus faciles, *comme d'avoir jour et nuit un chapelet au bras en forme de bracelet*, ou *de porter sur soi un rosaire, ou bien une image de la Vierge...* — Voilà, mon Père, lui dis-je, l'extrême facilité! »

C'est ainsi que commence la *Neuvième lettre à un Provincial.* Les Jésuites ont beaucoup fait, cela est certain, pour « rendre la religion facile »; mais ce n'était point eux, Pascal devait s'en douter, ni leur Père Barry, ni leur Père Binet, ni leur Père Lemoine, dont il parle plus loin, ce n'était point eux qui avaient inventé ces moyens si aisés et si certains d'assurer aux hommes leur salut.

Tout le moyen âge a été pénétré de cette idée que quelques pratiques exactement observées peuvent, au jour du jugement, suppléer à bien des vertus et racheter bien des péchés. Nos *Miracles Notre-Dame*, et particulièrement le délicieux recueil de Gauthier de Coinci, sont pleins de merveilleuses aventures qui prouvent fort clairement que les plus simples dévotions, pour peu qu'elles aient été régulières, suffisent à sauver de la mort ou de la damnation l'âme la plus chargée de fautes. Ici, c'est l'histoire d'un fort mauvais homme qui, dans lesh asards d'une vie dissipée, avait conservé l'habitude de réciter à une certaine heure les litanies de la Vierge. Des voleurs vont un jour l'attendre dans les profondeurs d'un bois qu'il doit traverser; ils sont prêts à fondre sur lui quand, tout à coup, il se souvient que le moment est venu de dire ses prières : il tombe à genoux au milieu d'une clairière, et les bandits émerveillés voient les paroles se transformer sur ses lèvres en guirlandes de roses qui se déroulent dans les airs et flottent au-dessus de sa tête; ils laissent tomber leurs épées et s'enfuient tout tremblants. — Là, c'est la surprenante fortune d'un « riche homme que le diable a servi pendant sept ans pour le décevoir ». Le démon a revêtu l'apparence d'un valet qui vient de mourir et, vivant sous cette figure aux côtés du maître, il imagine pour le perdre toutes sortes d'artifices. Il lui suggère des pensées abominables, le tente par des visions, essaie de l'exterminer, de le noyer : tous ses efforts sont inutiles. A la fin de la septième année, un évêque, passant par

cette maison, découvre sous son déguisement sa véritable nature et l'oblige de confesser sa malice. Le diable avoue alors que toutes ses peines ont été perdues parce que le « riche homme » ne franchissait jamais le seuil de sa porte sans réciter à Notre-Dame l'antienne que voici : *O beata et intemerata et in æternum benedicta, singularis atque incomparabilis Virgo!* — Un voleur de profession priait la Vierge avant chaque larcin et souvent même il consacrait sur ses autels quelques-uns des objets dérobés. Il est pris en flagrant délit et conduit à la potence : deux jours après, quand le bourreau va pour décrocher son cadavre, il le trouve encore plein de santé. Notre Dame était descendue du ciel pour le soutenir dans ses bras. Il est inutile d'ajouter que le pendu eut la vie sauve. — Un clerc de Chartres, orgueilleux, pervers, luxurieux et qui « ses vouloirs voulait tous faire », meurt sans confession et sans donner aucun signe de repentance. L'Église lui refuse une sépulture sainte : on l'enterre hors de la ville, dans la fosse des malfaiteurs. Un mois après, la Vierge apparaît à un prêtre et lui commande d'ensevelir le clerc plus décemment ; le clergé va le déterrer en grande pompe et l'on voit que son visage est encore frais et vermeil ; entre ses lèvres fleurissent cinq roses nouvellement épanouies. On apprend alors que, de son vivant, il n'avait pas manqué un seul jour de s'agenouiller devant l'image de Notre Dame, « la face mouillée et battant sa poitrine bien humblement ». L'assistance fond en larmes et dans tout le pays se répand l'histoire « du clerc mort en la bouche de qui l'on trouva la fleur ».

Il serait trop facile de multiplier ces exemples : le manteau de la Vierge soutient des naufragés au milieu des vagues irritées, ses statues arrêtent des lions ; au milieu de la tempête, elle fait briller des cierges allumés dans la mâture des vaisseaux qui se perdent, — et, chaque fois, c'est en souvenir d'une longue suite d'oraisons que Notre Dame intervient en faveur de ses fidèles. Car c'est elle qui presque toujours prend en main les causes désespérées, intervient dans les périls extrêmes, intercède en faveur des grands criminels. En face de la loi implacable, c'est elle qui représente le pardon ; en elle la foi populaire a incarné l'idée de la divine miséricorde.

L'Espagne catholique n'a pas conçu autrement son rôle : elle

a adoré en elle « l'avocate » du genre humain, « l'auxiliatrice », « celle qui est au ciel un soleil de charité dans son midi et ici-bas une source vive d'espérance[1] ». C'est pour cela surtout qu'elle l'a si passionnément aimée. Cette naturelle dévotion, tous les ordres monastiques l'ont encore exaltée comme à l'envi : les carmélites, qui se vantent d'avoir reçu d'elle des grâces spéciales ; les dominicains, qui lui consacrent le rosaire ; les franciscains, qui sont fiers de s'appeler « les chevaliers de la Vierge ». C'est ainsi que pour la nation espagnole la religion a fini par s'absorber presque entière dans le culte de Marie. Et alors, dans ce peuple qui a toujours conservé de ses origines une sorte de paganisme instinctif, qui n'a jamais bien pris conscience de ses sentiments qu'en les réalisant sous une forme matérielle, la Vierge devient l'objet d'une dévotion presque superstitieuse. De simples pratiques dont on n'use d'abord que pour manifester sa foi finissent par se substituer à la foi même, et l'idée se répand qu'elles peuvent en dispenser. Le chapelet, le scapulaire sont de sûrs talismans plus efficaces que les bonnes œuvres : l'*Ave Maria* récité chaque jour rachète tous les péchés.

De gracieuses légendes entretiennent et confirment cette croyance. Bellarmino, dans son *Catéchisme*, rapporte l'histoire d'un mauvais sujet qui, ayant longtemps fait la guerre et commis mille iniquités, sans compter le pillage, le viol et l'homicide, songea, vers la fin de sa vie, à entrer dans un couvent de Cisterciens. Il avait mené jusque-là une existence si rude et si grossière que, lorsque le Maître des novices lui demanda s'il savait le *Pater Noster*, il répondit que non, que jamais il n'avait pu réussir à l'apprendre. Le Prieur ordonna alors qu'on lui enseignât l'*Ave Maria*. Après bien des efforts il n'en put retenir que les premiers mots : *Je vous salue, Marie, pleine de grâce* ; mais il les récitait sans cesse, pendant toute la durée des offices et plusieurs fois à chaque repas. Il prenait un plaisir extrême à répéter ainsi le doux nom de Marie, et cela seul suffisait à le maintenir dans une communication continuelle avec la Sainte Mère de Dieu. Il mourut au bout de peu d'années et, quand on l'eut enseveli, un arbre poussa sur sa tombe qui portait écrit en lettres d'or, sur cha-

1. Dante, *Le Paradis*, XXXIII.

cune de ses feuilles : *Ave Maria, gratia plena*. Ce miracle ne tarda pas à se répandre, et l'évêque, en ayant été informé, vint lui-même le constater de ses yeux. Il commanda qu'autour de l'arbre merveilleux la terre fût creusée et l'on s'aperçut qu'il avait sa racine dans la bouche même de ce pieux personnage.

Un autre dévot de la Vierge, raconte encore Bellarmino, avait la coutume, tandis qu'il vivait dans le siècle, de tresser tous les jours une couronne des plus belles fleurs qu'il pouvait trouver et de la placer sur le front d'une image de Notre Dame. Il prit plus tard l'habit religieux et, dès lors, il ne lui fut plus permis d'aller à son gré cueillir des bouquets et de rendre à Marie le même culte. Il en éprouvait un tel chagrin qu'il songeait à quitter le couvent; mais, une nuit qu'il était en oraisons, il vit paraître devant lui la Sainte Vierge et elle lui dit : « Ne t'afflige point, je viens t'enseigner le moyen de me tresser d'autres couronnes qui me sembleront plus belles. Je te commande de réciter chaque jour mon rosaire et tes *Ave Maria* formeront des guirlandes qui seront plus douces à mon cœur. » Il fit ainsi, et, un jour qu'il était enfermé dans sa cellule, le Maître des Novices, ayant eu l'idée de regarder par le guichet, vit le jeune religieux égrenant son chapelet avec un zèle extraordinaire : à ses côtés un ange vêtu de splendeur tenait dans ses mains un fil d'or et, à mesure que s'achevaient les prières, il y attachait pour chaque *Ave* une rose magnifique, un lis pour chaque *Pater*; et quand il eut tressé une couronne, il la posa sur la tête du novice et disparut.

Ces oraisons, ces litanies que la religion populaire représentait ainsi comme le gage le plus certain de la rédemption, comme des fleurs suaves dont le parfum ne peut se corrompre, le théâtre sacré en célèbre sans cesse l'incomparable vertu.

Un drame de Zárate[1] nous montre la reine Béatrice de Hongrie calomniée auprès de son mari par son beau-frère dont elle a dédaigné l'amour. Ce prince trop crédule lui crève les yeux et la fait jeter aux bêtes; mais la Vierge, en l'honneur de qui elle a quotidiennement récité la salutation angélique, descend du ciel pour payer sa dette : elle arrache des griffes des lions sa servante fidèle, lui rend la vue, la transporte dans le

1. *La Defensora de la reina de Hungria.*

palais de son époux et fait reconnaître de tous son innocence.

Il n'est point de faute que Marie ne pardonne à ceux qui ont invoqué son nom. A l'heure du jugement, quand Satan, fort de son droit, vient réclamer les âmes coupables et faire le compte de leurs péchés, la Vierge déconcerte avec un sourire le logicien redoutable, elle désarme la justice céleste par la grâce de sa bonté et elle fait pencher la balance du côté du pardon[1].

Un chef de bandits a longtemps dévasté une contrée, il a mis à mort des centaines de voyageurs, abusé de quatre femmes, violé six demoiselles, incendié deux villages et regardé mourir dans les flammes les enfants, leurs mères et les vieillards. A l'article de la mort, Notre Dame, dont il a souvent dit le rosaire, intercède en sa faveur : il est sauvé ; dans sa bouche crispée par l'agonie cinq lis s'épanouissent et l'air en est embaumé ; un ange descend du ciel pour ensevelir son cadavre[2].

Une nonne a gravement manqué à ses devoirs : elle s'est enfuie avec le majordome du couvent[3]. Quand après une longue absence elle revient, pleine de honte et de repentir, elle reprend sa place parmi ses sœurs sans qu'aucune paraisse s'étonner de son retour. C'est que personne n'a pu s'apercevoir de son départ. La Sainte Vierge, à qui elle avait toujours voué une dévotion particulière, l'avait récompensée de sa piété en effaçant jusqu'aux apparences de son péché, le plus grave pourtant de ceux que l'Église condamne[4]. Elle avait com-

1. *El Pleito del Demonio con la Virgen (Le Procès du Démon et de la Vierge)*, de trois auteurs inconnus.

2. *La Devocion del Rosario*, de J. B. Diamante.

3. *La Buena Guarda*, de Lope. Cette légende était déjà fort répandue en France, au moyen âge.

4. Ces enlèvements de religieuses étaient assez fréquents en Espagne. Les sanctions pénales étaient très rigoureuses : la coupable était généralement emmurée, et son complice pendu. Les traditions religieuses présentaient ces sortes de crimes comme des sacrilèges abominables qui excitaient au plus haut point la colère divine. On en peut juger par ce tragique récit que rapporte le roi Sancho el Bravo dans son livre *Castigos é documentos* et que l'on trouve cité dans la belle traduction qu'a donnée M. Léo Rouanet de *Trois Drames religieux de Calderon*. C'est l'histoire d'une nonne qui se prépare à fuir de son monastère pour rejoindre un amant : « Dès que cette malheureuse vit toutes ses compagnes plongées dans le sommeil, elle sortit de sa cachette, l'heure étant venue où elle devait retrouver le cavalier. Elle s'avança au pied de l'autel et se prosterna à genoux devant un crucifix pour

mandé à un ange de prendre ses traits et d'aller tenir sa place dans le cloître jusqu'à ce qu'elle fût revenue.

La clémence de Marie s'étend même jusqu'à ceux qui ont renié le nom du Sauveur. Dans une pièce du docteur Mira de Mescua, *El Amparo de los Hombres (Le Soutien des Hommes)*, nous voyons un jeune cavalier génois persécuté par le Démon qui a promis à un autre la main de sa fiancée. Le Diable ne peut rien contre sa vie parce qu'il récite régulièrement l'oraison à la Sainte Vierge; mais il humilie son orgueil en lui faisant sentir plus durement le poids de la pauvreté; il le tente en lui offrant des richesses infinies qui lui permettront de tenir son rang et de s'unir à celle qu'il aime. Le gentilhomme se laisse vaincre. Il suit Satan dans une forêt voisine, il y abjure sa religion et maudit le nom de Jésus. Mais lorsque, pour mieux assurer sa victoire, le Démon veut le contraindre à renier aussi le saint nom de Marie, il s'y refuse avec horreur et, sautant brusquement à cheval, il va se réfugier dans un ermitage. Il y trouve une statue de la Vierge qui s'anime et lui tend les bras, et Jésus est obligé de pardonner l'impardonnable offense au pécheur à qui sa mère a souri.

L'intervention directe de Notre Dame n'est même pas toujours nécessaire. Comme si elle avait déposé en elles une partie de son pouvoir, les dévotions qui lui sont chères jouissent par elles-mêmes d'une singulière efficacité. Les mots divins dont est formé l'*Ave Maria* sont doués d'une telle puissance que lorsque Hernando del Pulgar, par un trait d'audace héroïque, a été planter dans la grande mosquée de Grenade une bannière où ils sont inscrits, ce dernier bastion du faux prophète ne peut plus tenir désormais contre les Rois catholiques[1]. — Un certain roi Eliano, qui a été longtemps inspiré par le démon et qui a voulu empêcher saint Dominique de

dire son *Ave Maria*, comme elle avait coutume. Alors une image de la Vierge, qui était au pied de la croix, se mit à parler et lui adressa ces paroles : « Où vas-tu, malheureuse femme ? Nous abandonnes-tu, mon Fils et moi, pour le diable? » A ces mots, le Christ, se détachant de la croix, sauta à terre et se mit à courir à travers l'église à la poursuite de la nonne. Il avait encore aux pieds et aux mains les clous qui le fixaient à la croix. Et, avant que la nonne eût atteint la porte, le crucifié leva la main droite et la frappa si violemment au visage que le clou pénétra par une joue et ressortit par l'autre. »

1. *El Triunfo del* AVE MARIA, comédie anonyme.

fonder la Confrérie du rosaire, se trouve, en fin de compte, envoyé au Paradis parce qu'un jour, contre son gré et cédant à la contrainte, il a récité un *Ave Maria*[1]. Un débauché, un fou, Franco de Sena, se voit soudainement tiré d'une vie de désordre, uniquement parce qu'il a toujours eu pour le scapulaire une sorte de respect superstitieux.

De même que la Vierge, les saints se laissent toujours fléchir par les pieuses pratiques, par les exactes dévotions. Et comme le culte qu'on leur rend a quelque chose de plus familier, on peut aussi leur demander des services d'un ordre plus intime. Ici, c'est le bienheureux patron d'un gentilhomme catalan qui, parce qu'il a dépensé son bien à lui élever une chapelle, négocie pour lui un riche mariage. Là, c'est l'histoire assez bizarre de Doña Serafina, dame de la Cour de Portugal[2]. Cette dame, qui a toujours eu dans la meilleure place de son oratoire une statue de saint Antoine de Padoue, a recours à ses bons offices dans une circonstance pressante. Son mari est dans les Indes, à Goa, et il est indispensable qu'il revienne au plus tôt à Lisbonne. Après avoir longtemps supplié le saint, elle finit par le menacer de lui enlever l'Enfant Jésus qu'il tient dans ses bras, de l'enfermer lui-même dans un coffre et de ne plus jamais lui brûler un cierge, de ne plus lui offrir une fleur. Tout ému, le Saint disparaît, traverse les mers et en quarante heures fait faire au mari de Doña Serafina un voyage qui exigeait alors plus d'une année.

Les objets mêmes du culte ont aussi leurs dévots, peuvent aussi faire des miracles. La Croix est adorée comme une sorte de divinité; elle n'est pas seulement le symbole du sublime sacrifice, le signe de la rédemption; consacrée par la douleur d'un Dieu, elle renferme une mystérieuse puissance.

On connaît l'étrange drame de Calderon, *la Dévotion à la Croix*. Le héros, Eusebio, est un abominable criminel qui, après avoir tué un rival, se réfugie dans la montagne, devient chef de bande et commet mille atrocités. Son cœur est fermé à tout sentiment humain, il n'a même pas le respect des choses sacrées : une femme, vers laquelle le pousse une sorte

1. *El Rosario perseguido (La Persécution du Rosaire)*, de Moreto.

2. *A quoi sert d'être dévot de saint Antoine de Padoue*, comédie de Cañizares.

de passion sauvage et qui se trouve être sa sœur, est enfermée dans un cloître, il escalade les murs et, pour la retrouver, force la porte de vingt cellules. Tous les paysans de la contrée, ligués contre cette bête malfaisante, viennent enfin à bout de sa résistance; ils le cernent dans un bois, ils le tuent. Mais un hasard avait fait naître Eusebio au pied d'une croix et, en lignes sanglantes, une croix était restée imprimée sur sa poitrine; il n'avait jamais passé devant une croix sans se mettre à genoux; il n'avait jamais repoussé une prière adressée au nom de la Croix; s'il n'avait pas violé sa sœur dans son monastère, c'est qu'en arrachant ses vêtements il avait « découvert sur son sein ce même signe prodigieux dont lui-même était marqué ». Afin de le sauver de l'éternelle damnation, la Croix fait pour lui un miracle : elle suspend en lui l'effet de la mort, et son âme reste attachée à son cadavre jusqu'à ce qu'un ermite, poussé par une inspiration céleste, soit venu recevoir la confession de ses péchés. «Tant la dévotion à la Croix est puissante auprès de Dieu ! »

Aussi bien que la Croix, les sacrements ont en eux un pouvoir particulier, qui s'exerce d'une façon presque mécanique, quels que puissent être les sentiments de celui qui les reçoit. San Gines, de Lope, — qui a servi de modèle à notre Rotrou pour son *Saint-Genest*, — San Gines est un comédien de Rome à qui l'empereur Dioclétien a demandé de jouer devant sa cour une pièce nouvelle : *le Chrétien baptisé*. Au moment où, récitant son rôle, il arrive à l'endroit où son personnage demande le baptême, le Ciel s'entr'ouvre, laissant voir à l'acteur la Vierge et un Enfant Jésus dans les bras de son père; quatre anges descendent vers lui et, l'un tenant l'aiguière, un autre le chrémeau, les autres des cierges allumés, ils le baptisent sur la scène, conformément au rite de l'Église : et ainsi, sans l'avoir souhaité, par la seule grâce de l'eau qui a touché son front, Gines se trouve chrétien et prêt pour le martyre.

Les sacrements ont donc assez de vertu pour dispenser d'une foi réelle. La réciproque n'est pas vraie : la foi la plus sincère ne compense pas l'inefficacité d'un sacrement administré d'une façon irrégulière ou incomplète.

Dans une pièce de Zárate, *les Messes de Saint Vincent Ferrer*, Doña Francisca, violée par un Maure, s'empoisonne pour

ne pas survivre à son honneur. Quand elle sent que la mort approche, elle court dans la rue pour se confesser au premier religieux qu'elle rencontrera. Elle voit passer un prêtre, elle l'arrête : c'est le Démon, qui a revêtu le costume ecclésiastique pour la tromper et l'empêcher de sauver son âme. Il reçoit sa confession et lui donne une absolution naturellement fausse et sans valeur. Et, quoique son intention fût excellente, Doña Francisca voit se fermer devant elle la porte du Paradis.

Un drame plus curieux encore, *le Procès du Diable et du Curé de Madrilejos*[1], nous montre une jeune paysanne en proie à un mal mystérieux : elle a des périodes de sombre mélancolie auxquelles succèdent de terribles accès de fureur : « Le soleil est pour elle sans éclat, pour elle le bleu cristal du ciel est assombri par des ombres troubles et noires. L'air lui paraît rempli de vapeurs et de comètes qui font pleuvoir sur le monde des cendres et du sang. » Elle voudrait prier : une angoisse horrible l'arrête sur le seuil de l'église. Les gens de son village la prennent pour une sorcière : ils veulent la conduire en prison ; mais une force inconnue la ravit à leurs yeux et la transporte loin d'eux, sur une colline déserte. Là, le curé de Madrilejos la rencontre assise sur un rocher. Il veut la confesser : elle ne peut lui répondre, sa gorge se serre, son sang se glace, elle tombe comme morte. Lorsqu'elle revient à elle, le curé, qui la soupçonne d'être possédée par un démon, entreprend de l'exorciser, et la cérémonie a lieu sur la scène dans les formes prescrites. Toutes les formalités accomplies, après la récitation des prières et des sommations consacrées, le diable se décide à répondre. Mais il refuse de quitter le corps qu'il habite, parce qu'il a, dit-il, le droit de l'occuper. Le prêtre insiste, l'oblige de s'expliquer : il raconte alors que, la jeune fille étant venue au monde plus tôt qu'elle n'était attendue, sa mère a été accouchée par une servante qui lavait du linge dans la maison, et que, dans son trouble, cette femme n'a baptisé l'enfant qu'au nom du Père et du Fils, sans invoquer le Saint-Esprit. Toutes les souffrances de la possédée venaient donc de ce qu'elle avait reçu un sacrement inefficace : le curé la baptise une seconde fois, et elle est guérie.

1. *El Pleito que tuvo el Diablo con el Cura de Madrilejos*, de Luis Velez, Fr. de Rojas et Mira de Mescua.

La Messe elle-même est présentée, non pas seulement comme une des formes les plus vénérables du culte, destinée à symboliser et à continuer le sacrifice de la Croix, mais comme une sorte de réalité supérieure qui a en elle-même, et en dehors de toute signification, son mérite, sa vertu et le pouvoir de servir ses adorateurs fidèles. C'est cette conception assez bizarre qui fait le fonds de la comédie de Guevara, *la Dévotion à la Messe*, et surtout du drame de Mescua, *Lo que puede el oir Misa (A quoi sert d'entendre la Messe)*.

Banni du pays de Leon, D. Sancho Osorio, cavalier brave et galant, a pris du service chez le comte Fernan Gonzalez de Castille. Le tendre sentiment qu'il inspire à la fille de son maître excite la jalousie d'un autre seigneur de la Cour, nommé Fortun, qui après une vive dispute le provoque, un jour, en duel. Une fois tombé le feu de sa colère, Fortun, songeant à l'adresse et au courage de son adversaire, se prend à regretter sa hardiesse et cherche le moyen de se dérober à l'épreuve qu'il redoute. Sur le conseil d'un ami, il fixe le combat à l'heure même de la messe : car il sait que D. Sancho, adorateur fervent de la Messe, n'a jamais manqué de la suivre avec la dernière exactitude. Le moment arrivé, il se rend sans inquiétude sur le terrain, certain que son rival ne se présentera pas. Il le trouve pourtant devant lui et est grièvement blessé. Sancho avait répondu à l'appel des cloches, sacrifiant à son devoir le soin de son honneur ; mais la Sainte Messe, qui n'abandonne jamais ceux qui l'honorent, a envoyé un ange combattre sous son nom.

Au sortir de l'église, Sancho est arrêté pour avoir mortellement frappé un favori du prince et on l'enferme dans un cachot sans qu'il puisse rien comprendre à cette aventure. Quelque temps après, on lui rend la liberté. Les Maures ont envahi la province : il se mêle aux seigneurs castillans qui s'arment pour les repousser. A l'instant où la petite troupe rencontre les bandes ennemies et où le combat va s'engager, Sancho entend sonner les cloches d'une chapelle voisine : quoi qu'il lui en coûte, il quitte son rang et court à l'office. Quand il sort de la chapelle, un peu confus, content toutefois d'avoir donné à la Sainte Messe une preuve si rare de son zèle, il se voit avec étonnement acclamé par toute la

noblesse de Castille, salué comme un triomphateur. Pour la seconde fois, la Messe a envoyé un ange qui a, sous ses traits, accompli des actes héroïques et décidé du sort de la bataille.

*
* *

Le théâtre espagnol est encore dominé par une autre idée, incomparablement plus haute et plus dramatique que cette efficacité d'un formalisme exact, d'une dévotion toute matérielle. C'est l'idée si souvent exprimée dans les Évangiles que la miséricorde céleste est infinie, qu'une minute de repentir sincère peut effacer tous les péchés et qu'il n'est jamais permis à un chrétien de désespérer de son salut.

Nos légendes religieuses du moyen âge, dont la naïve poésie est faite de pitié, que de fois elles avaient fait luire aux yeux des coupables l'espoir du rachat suprême! Que d'émouvantes paraboles avaient répandu parmi les humbles, parmi les ignorants, cette consolante doctrine!

Tout le monde connaît l'histoire du « Chevalier au Barizel ». Un puissant seigneur, chargé de méfaits, va un jour se confesser à un ermite, plus par dérision que par esprit de pénitence. Le solitaire l'assure que ses péchés lui seront remis lorsqu'il aura rempli d'eau un barizel, un petit tonneau, qu'il lui confie. Le chevalier court en riant accomplir un ordre aussi facile: il va plonger le barizel dans le ruisseau voisin ; mais le barizel reste vide. Il s'obstine, sans mieux réussir : effrayé par un tel prodige, il s'élance vers une rivière au courant rapide, vers un fleuve profond, et toujours l'eau fuit entre ses mains. Il erre pendant toute une année et dans tous les pays, sous tous les climats ; il plonge le tonneau dans les sources, dans les lacs, dans les mers lointaines, et le bois n'en est même pas humecté. Il revient épouvanté auprès de l'ermite et, faisant dans son désespoir un triste retour sur ses fautes passées, il laisse tomber de ses yeux une larme, une larme de repentir, et le barizel est rempli.

Un roi, accompagné de sa cour, traverse un jour un village où pour voir pendre un voleur la foule s'est rassemblée; il voudrait racheter la vie du malheureux, mais le juge demande cent marcs d'argent. Le roi et les seigneurs qui l'entourent

mettent aussitôt en commun la monnaie qu'ils ont dans leurs bourses; mais, pour parfaire la somme exigée, il manque trois deniers. Le juge reste impitoyable. Il ordonne d'exécuter la sentence, quand un des assistants s'avise de fouiller les poches du pauvre diable, et justement il y trouve les trois deniers qui manquaient.

On ne pouvait mieux faire entendre à des âmes enfantines que, pour peu que le coupable ajoute quelque chose de lui-même, le Christ est toujours prêt à suppléer à l'insuffisance de ses mérites par la vertu de la Rédemption. Cette idée, le théâtre espagnol l'a mise en lumière avec une persistance surprenante, et on peut dire qu'il l'a poussée jusqu'à ses dernières limites.

Il lui est arrivé de célébrer des vies simples et pures, écoulées dans la paix des cloîtres, dans l'ombre des sanctuaires, qui n'ont connu d'autres plaisirs que les adorations silencieuses devant les crucifix sanglants, devant les Vierges vêtues de soie et d'or; des âmes marquées dès l'enfance pour les austérités héroïques ou pour les glorieux martyres et qui, leur tâche accomplie, « passent, couronnées de blanches roses, sous l'arc de triomphe de la Mort ». Mais il s'est surtout complu à représenter des destinées troubles et orageuses auxquelles un coup de la grâce assure une heureuse fin, des cœurs pervertis, des cœurs rebelles ramenés contre toute attente par une amoureuse intervention du Sauveur et qui, après avoir été des objets de scandale, édifient le monde par leur repentir. Ses héros de prédilection ont presque tous été de grands criminels et il a exagéré comme à plaisir les folies, les égarements de leur jeunesse, pour que leur conversion en devienne plus étonnante et qu'ainsi se manifeste plus évidemment la vertu de la pénitence, le pouvoir infini de la foi qui rachète.

Cristóbal de Lugo, « le Rufian bienheureux » de Cervantès, commence par être la « colonne » de la *Hampa*, l'insigne collège des bretteurs et des escrocs de Séville. « Toujours disposé à prendre les chemins de traverse », illustré déjà par mainte action d'éclat, dont la moindre eût mérité la potence, également craint et admiré dans tous les bouges du quartier de Cantarranas ou du faubourg de Triana, il paraît, dès la première scène, vêtu d'une soutane fripée, la dague à la

main, le bouclier à la ceinture ; il ferraille avec un camarade, échappe aux mains d'un alguazil et de deux sergents, dévalise la maison d'un pâtissier, délivre un voleur surpris par la police et s'en va avec trois gais compagnons, « le Borgne », « le Bancal » et « le Chat-Huant », se régaler aux dépens de quelques bonnes filles, la Salmerona, la Paba et la Mendoza. Pour que ne manquent au festin « ni le lapin bardé de lard, ni les terrines de Verengenas, ni le crabe au piment, ni le nougat au vin d'Alicante », elles ont recueilli, non sans peine, « dans les alcôves et dans les cabarets », bien des piécettes belles et luisantes. Au sortir de table, suivant l'usage, on commence à jouer. Lugo, que la mauvaise chance poursuivait, a un retour subit de fortune. Il s'était promis, s'il perdait encore, de quitter la ville et de se faire bandit de grand chemin : « J'ai gagné, s'écrie-t-il, je ferai donc un vœu contraire. Je fais vœu d'être moine. Marie, Mère de Dieu, je vous invoque... Démons ! je vous défie, je vous vaincrai tous ! » A ce moment on entend une musique céleste, tandis qu'une « Gloire » descend du ciel, et une voix prononce ces mots : « Lorsqu'un pécheur revient humblement à Dieu, il y a fête au Paradis. »

Si on a lieu d'être surpris par une conversion si peu préparée, du moins Cristóbal de Lugo efface-t-il par toute une vie de mortifications et de sacrifices le souvenir de ses premières folies. On a peine à le reconnaître dans ce Père de la Croix qui, à Mexico, sous l'habit de Saint-Dominique, étonne les moines de son couvent par « son jeûne inimitable, par l'humilité de son obéissance » et « fait revivre la pénitence des anciens Pères de la Thébaïde », dans ce martyr qui, pour sauver de l'Enfer une grande coupable, lui fait l'abandon de « ses larmes, de ses flagellations, de ses prières, des messes qu'il a dites », et, prenant à sa charge tous les péchés de la mourante, voit avec joie, comme signe que Dieu a permis cet échange, les pustules de la lèpre envahir aussitôt son visage et ses mains. — Mais combien d'autres, plus criminels, sont pardonnés sans avoir pu expier, pour un acte de bonne volonté, pour un simple mouvement de repentir, que seule fait naître parfois la terreur des peines éternelles ! Combien de ces brusques retours, effets imprévus de la grâce qui, à l'heure décisive, ramènent les égarés dans le sein de Dieu ! Combien de ces

avertissements miraculeux par lesquels la Providence éclaire les plus aveugles et les dispose à une sainte mort!

Dans *le Magicien prodigieux* de Calderon, un jeune philosophe païen, Cyprien d'Antioche, a vendu son âme au Démon pour jouir de l'amour d'une chrétienne. Il vit pendant une année sous la loi de Satan et se fait instruire par lui de tous les secrets de la magie; mais, s'il peut à son gré transporter les montagnes et bouleverser la nature, Satan est incapable de forcer le libre arbitre de la jeune fille et, pressé par Cyprien de tenir sa promesse, il fait paraître devant lui une fausse image qui soudain se décolore, s'évanouit et enfin ne laisse voir qu'un squelette grimaçant. Ce prodige révèle au philosophe l'existence d'une puissance supérieure aux artifices du Démon : il oblige l'Esprit du mal à confesser la vérité du christianisme, se fait baptiser, proclame publiquement sa foi et vole au martyre pour effacer le pacte qu'il a signé de son sang.

C'est encore la vue d'un squelette qui retire d'une vie abominable le Ludovic Enius du *Purgatoire de Saint-Patrice*[1]. Ce Ludovic Enius est un être perfide et féroce : il a parcouru tous les pays, Espagne, Italie, France, Écosse, Angleterre, versant partout du sang, répandant partout la terreur, comme une brute déchaînée. Mais, « malgré ses crimes, vols, meurtres, sacrilèges et trahisons », il n'a jamais cessé « de professer et d'adorer la vraie foi », et c'est pourquoi il sera sauvé, Il débarque en Irlande, pour se venger d'un cavalier qui l'a offensé, et il va, plusieurs nuits de suite, l'attendre devant sa maison afin de l'assassiner par surprise : chaque fois, il aperçoit un homme masqué qui s'approche de lui, l'appelle, puis disparaît si vite « qu'il semble porter le vent à ses talons ». Ludovic finit par atteindre cette étrange apparition; il essaie de la frapper de son épée, mais ses coups se perdent dans l'air; il arrache à l'inconnu le long manteau dont il s'enveloppe : le manteau ne couvre que des os blanchis. A cette vue, « le souffle lui manque, sa voix s'étrangle; la terreur de son âme glace ses sens, chausse ses pieds de plomb : il voit l'édifice des deux pôles prêt à s'écrouler sur sa tête... » Et il se repent, et, après qu'il a fait, dans la mystérieuse caverne de Saint-Patrice,

1. *El Purgatorio de San Patricio*, de Calderon.

où sont révélés les secrets de la vie future, un terrible pèlerinage, il se retire dans un monastère et meurt saintement.

Un drame de Lope, *la Caution dégagée*, est encore plus étrange. Leonido est un gentilhomme sicilien qu'une force aveugle porte vers le mal. Les désirs furieux qui tour à tour envahissent son âme, une fatalité le pousse à les réaliser, sur-le-champ, sans réflexion, comme en de brusques accès de démence. « Dans les Enfers, dit-il lui-même, il n'y a pas, je m'en vante, de démon pire que moi... J'ai abordé ma mère avec de lascives pensées, et parce qu'elle se défendait, je lui ai donné mille coups dans la poitrine. Dans le temple, j'ai donné un soufflet à un prêtre et mon seul regret est de ne pas lui en avoir donné cent. Jamais je ne fus à la messe, tenant pour perdu, et sottement perdu, tout le temps qu'on y passe. Je puis bien dire qu'il y a en ce monde trente demoiselles à qui j'ai ravi l'honneur. »

Dès la première scène de la pièce, il essaie de violer sa sœur et, tandis qu'elle se débat, il lui meurtrit le visage; son beau-frère accourt au bruit, il le laisse pour mort; s'approchant enfin de son vieux père qui se lamente, il le soufflette. Quelques heures après, il est surpris en un lieu solitaire par des pirates barbaresques; il se jette sur eux comme un forcené et, à lui seul, il les met en déroute. Mais soudain il voit dans cette aventure une occasion de mettre le comble à ses crimes : il rappelle les fuyards; en leur présence, il renie Dieu, la Foi catholique, le Baptême, tous les Sacrements et la Passion de Notre-Seigneur; il promet d'embrasser la religion du Faux Prophète et il s'embarque avec ces païens.

Il arrive à Tunis, devient le favori du roi Belerbeyo et l'amant d'une de ses femmes. Un hasard le remet en présence de son père et de sa sœur que dans une autre expédition les Maures ont enlevés. La vue de sa sœur fait renaître en lui son ancienne frénésie, il la menace de tuer son père à l'instant si elle lui résiste et, comme le vieillard se traîne à ses genoux pour l'attendrir, il le fait taire en lui mettant le pied sur la bouche et enfin il lui crève les yeux. Puis il s'éloigne, encore enflammé de colère, faisant des gestes d'insensé, et il s'en va sur le rivage de la mer.

Il semble que ce monstre malfaisant soit voué à la dam-

nation éternelle, et cependant lui aussi sera sauvé. Il sera sauvé parce qu'il a conservé un semblant de foi : à chacun de ses forfaits, même quand il reniait Dieu, il n'a jamais manqué de dire : « Qu'importe! Dieu sera ma caution. » Pour ce seul mot, le Seigneur lui permettra d'expier.

Tandis qu'il erre sur la grève déserte, maudissant encore le ciel, il voit s'avancer au devant de lui un berger pauvrement vêtu, portant un sac de peau de bête, et ce berger est Jésus-Christ. Jésus lui dit : « Je suis le pasteur et je cherche une brebis perdue et, tandis que je vais la cherchant, mes jambes saignent des épines du chemin. Venez, venez, ô mes brebis, regardez votre berger qui, par le froid, par le soleil, vous appelle, la nuit et le jour, les cheveux mouillés de rosée. » Leonido reconnaît le Sauveur des hommes et tombe à terre, épouvanté. Mais le Christ le relève de sa main encore transpercée de la Sainte Blessure.

Voici, lui dit-il, que l'heure est venue où il faut que tu t'acquittes. A un prêtre tu as donné un soufflet, et le coup a sonné sur ma joue : car les prêtres sont des christs, ainsi que l'Église le chante. Ils sont mes miroirs, et toi, sacrilège, tu as voulu rompre le miroir où se reflète la face de Dieu... Regarde mes mains, Leonido, que des clous ont traversées, regarde à présent les tiennes qui ont frappé ton bon père au visage. Vois mon sein qu'une lance a percé et vois le tien souillé par la pensée de l'inceste. Dis-moi, Leonido, qu'attends-tu? Avec quoi penses-tu payer ta dette? Tes infamies, tes soufflets, tes affronts, tes outrages, j'en ai porté le faix sur mes épaules. J'ai tout payé pour toi : je prétends aujourd'hui rentrer dans ma créance. Pour toi j'ai fourni la caution : il est temps que tu la dégages.

Et tandis que parle ainsi le Sauveur, le pécheur sent s'attendrir son cœur féroce : il pousse un grand cri d'angoisse, il confesse ses crimes et demande pénitence. Quand le Christ a disparu, il s'élance vers la ville, il y proclame la gloire de Jésus crucifié, il obtient la joie du martyre et, ayant ainsi payé sa dette par le bénéfice d'une précieuse mort, son âme monte purifiée vers le ciel.

Cette idée d'une rédemption subite et imméritée, elle se trouve encore symbolisée dans *l'Esclave du Démon*, de Mira de Mescua[1],

1 Ce drame est fort rare : nous n'avons pu en rencontrer qu'un seul exemplaire, à la Bibliothèque Nationale de Madrid. Le *San Gil de Portugal* qu'on a récemment

par un procédé un peu enfantin, mais qui savait frapper fortement l'imagination de la foule.

Gil avait eu une jeunesse irréprochable et sainte; le Portugal était plein du bruit de ses vertus; par ses mortifications et par ses jeûnes il avait acquis tant de crédit au tribunal céleste que dans les circonstances difficiles on allait le chercher dans sa retraite : il descendait alors au milieu des hommes, il détournait les périls, il ramenait la paix dans les familles troublées. Or, un jour, il fut averti qu'une jeune fille devait s'enfuir de la maison paternelle pour épouser contre le gré de ses parents un cavalier qui avait tué son frère en duel. Il quitta en hâte son ermitage et s'en fut à la recherche du gentilhomme pour le faire renoncer à son dessein. Il le rencontra sur le balcon de sa maîtresse, où il avait déjà attaché une échelle de soie. Il le réprimanda avec véhémence, le menaça des vengeances célestes et le renvoya confus et repentant. Il se préparait lui-même à repartir quand, le démon l'ayant tenté, il céda soudain à un abominable désir : par l'échelle qui était restée suspendue, il pénétra dans la chambre de la jeune fille qui attendait son amant; elle le prit pour lui, dans l'obscurité, et il abusa d'elle.

Engagé dès lors dans une voie criminelle, il quitta l'habit religieux et, entraînant sa victime, il s'enfuit dans la montagne. Comme tous les grands coupables du drame espagnol, révoltés contre les lois divines et humaines, il y mena pendant plusieurs années l'existence aventureuse de *bandolero*. Il vola, il pilla, il sacrifia beaucoup de vies humaines. Une fois, pour gagner l'amour d'une femme, il vendit son âme au Démon. Le Démon lui fit signer un parchemin avec son sang et l'obligea, en signe de servage, de porter désormais la livrée infernale; mais, lorsque vint le moment de tenir sa promesse, usant de son ordinaire artifice, il ne livra aux mains du bandit qu'une image de celle qu'il aimait, vaine image qui s'évanouit au matin d'une nuit délicieuse, ne laissant qu'un squelette entre ses bras.

L' « esclave du Démon » resta d'abord muet d'horreur ;

représenté à Paris (le véritable titre est: *Caer para levantar*, — *Tomber pour se relever*) n'en est qu'une imitation servile, œuvre de trois auteurs : Moret, Matos et Cancer.

puis, le sentiment lui venant qu'il avait été joué par l'Ennemi des hommes, il poussa un grand cri de colère ; d'une voix furieuse il somma Lucifer de lui rendre le pacte qu'il avait signé, il appela Dieu à son secours. Et Dieu entendit son appel, et voici qu'à ses yeux s'offrit un étrange spectacle. Des nuages s'amoncelèrent, le soleil se voila et la terre ne fut plus éclairée que d'une lueur de crépuscule. Et dans le ciel Gil aperçut deux formes ailées qui semblaient se combattre avec violence. Parfois, prenant du champ, elles reculaient d'un vol précipité jusqu'aux extrémités de l'espace, et aussitôt après elles se ruaient l'une contre l'autre d'un élan impétueux, entrechoquaient leurs cuirasses et se portaient des coups terribles avec des épées qui flamboyaient. A la couleur des armures, dont l'une était noire, l'autre d'argent clair, Gil reconnut que, de ces deux prodigieux champions, l'un était Lucifer et l'autre un archange. A la fin, comme dépouillé de sa force par une volonté supérieure, le Démon laissa échapper son glaive et, fondant sur lui, l'ange lui arracha un parchemin qu'il retenait de ses doigts crispés. C'était l'écrit fatal par lequel Gil avait vendu sa vie éternelle, et ce grand pécheur comprit que sa destinée venait de se jouer devant ses yeux, que son âme était le prix du combat, et que Dieu l'avait racheté parce qu'il n'avait pas désespéré de sa clémence.

Puisque Gil est sauvé, lui dont la chute avait été si profonde, et qui « s'était rendu aveugle après avoir vu la lumière », il n'est personne qui ne puisse être sauvé, et il est donc vrai, comme dit Calderon, que « le ciel a moins d'étoiles, la mer moins de grains de sable, le feu moins d'étincelles et la lumière moins d'atomes que Dieu ne pardonne de péchés[1] ». Et qu'il faut peu de chose pour désarmer la rigueur céleste ! Un cri, une prière, un mouvement d'espoir. « Le Seigneur est si enclin à la pitié que jamais il ne l'a refusée à personne[2] ». Là, dirait-on, se réduisait pour le peuple espagnol toute la doctrine et toute la morale : il semble que des Saints Évangiles il n'avait retenu que l'histoire de la Madeleine ou du Bon Larron, ou encore cette divine promesse que le Sauveur

1. *Le Magicien Prodigieux*, III, 23.

2. Tirso, *El Condenado por desconfiado*, II, 11.

pardonnera, non pas jusqu'à sept fois, mais jusqu'à septante fois sept fois à tous ceux qui l'auront offensé.

Il n'y a qu'une faute que Dieu ne puisse pas effacer : pour ceux-là seuls qui ont douté de sa pitié le Seigneur reste impitoyable. La pire insulte qu'on puisse lui faire, c'est de fixer une limite à sa bonté. Cette haute idée morale, nul ne l'a mieux mise en lumière que Tirso de Molina dans une admirable pièce qui est peut-être le chef-d'œuvre du drame religieux espagnol, *le Damné pour manque de foi*.

Comme les solitaires des premiers siècles de l'Église, Paulo avait longtemps vécu sur le sommet des montagnes, transpercé par la pluie, brûlé par le soleil, dormant sur la terre nue, se nourrissant d'herbes et de racines. Ainsi « retiré du tumulte du monde, qui est le seuil de la porte de l'enfer », sa joie était de contempler le ciel, « tapis d'azur que foulent des pieds divins » ; il méditait sur la misère de l'homme, « fait d'un si vil limon qu'il est aisé de le briser » ; il goûtait dans la prière une telle douceur, une délectation si parfaite qu'il n'est point d'entendement humain qui la puisse concevoir, ni de langage qui la puisse exprimer.

Or, une nuit, ce saint ermite eut un songe : dans son sommeil, il se vit frappé par la Mort « d'un trait de cet arc qui dompte les plus hautains » et entraîné devant le tribunal de Dieu. A la droite du Seigneur se tenait le Fiscal, le Procureur des âmes, l'air fier et menaçant, l'épée de justice dans la main : il lut devant Paulo la liste de ses fautes et son ange gardien lut ses bonnes œuvres. Alors le *Justicia Mayor* du ciel, le Juge Suprême plaça dans la balance les unes et les autres; mais les fautes étaient si lourdes qu'elles emportèrent le plateau des bonnes œuvres, et Paulo se vit condamné à souffrir éternellement « dans le domaine de l'épouvante ».

Quand il se réveilla, « brisé par la terreur », il lui sembla que sur lui pesait la menace d'un grand péril. Sa pauvre cabane ne lui parut plus comme autrefois l'asile secourable, et la croix même, la croix protectrice, il crut la voir trembler aux premiers souffles du matin. Alors il se jeta à genoux et adressa au Seigneur cette prière :

Oh! mon Dieu, dites-moi la cause de ma crainte. Serai-je damné ô Dieu saint, comme ce rêve me l'annonce, ou bien irai-je m'asseoir

dans votre céleste palais, clair comme le cristal?... J'ai trente ans, mon Seigneur, et j'ai déjà passé dix années au désert et, si je vivais un siècle, un siècle je vivrais de même, je vous le promets. Si je poursuis dans cette voie, avec force, avec courage, quelle sera ma fin? Vous le voyez, je pleure. Mon Seigneur, ô Seigneur éternel, irai-je dans l'enfer ou dans votre ciel?

Dieu ne lui répondit pas et, au contraire, le Démon parut derrière lui, sur une cime.

Voilà dix ans, dit le Démon, que je persécute ce moine dans le désert, réveillant en lui les souvenirs et les pensées de sa jeunesse, et toujours je l'ai trouvé ferme et inébranlable comme un rocher. Aujourd'hui sa foi chancelle : car ce qu'il vient de faire est douter dans sa foi. La foi chrétienne ne commande-t-elle pas de croire que celui qui sert Dieu et accomplit de bonnes œuvres doit, à sa mort, jouir éternellement de la présence de Dieu? La foi de celui-ci est donc peu solide puisque, ayant vécu si pieusement, il interroge Dieu dans son incertitude... A cause de ce doute je lui tendrai donc un nouveau piège. Je vais prendre la forme d'un ange et je lui ferai une réponse qui, si je le puis, causera sa damnation.

Et en effet, se montrant à Paulo sous la figure d'un envoyé du ciel, le Démon lui dit ces paroles :

Le Seigneur m'a commandé de dissiper ton inquiétude. Pars pour Naples. Auprès de la porte que là-bas on appelle la Porte de la Mer, tu rencontreras un homme... Son nom est Enrico et il est fils du noble Anareto : tu le connaîtras à sa mine fière et à sa haute taille.

PAULO. — Que dois-je lui demander?

LE DÉMON. — Tu n'as qu'une chose à faire.

PAULO. — Laquelle?

LE DÉMON. — Le regarder en silence, observer ses actes, ses œuvres, ses paroles.

PAULO. — Tu ne répands dans mon cœur troublé que chimères et confusion. N'ai-je à faire que cela?

LE DÉMON. — Dieu t'enjoint d'étudier cet homme, *parce que ta destinée doit être pareille à la sienne.*

PAULO. — Oh! Souverain mystère! Que sera cet Enrico? Je meurs d'envie de le voir. C'est un grand saint, sans doute. Quelle joie! Quelle fierté!

Enrico n'est pas un saint. Naples n'a jamais connu de plus méchant homme. Il fait le métier de spadassin et il vit aux dépens d'une femme de mauvaise vie. « Cette femme lui donne

tout ce qu'elle peut : quand sa passion pour le jeu l'a mis à sec, il arrive chez elle et, en la rouant de coups, il lui prend ses chaînes et ses bagues. » Insolent vis-à-vis des gentilshommes, il est féroce aux pauvres gens. Un mendiant vient lui demander l'aumône : il le saisit dans ses bras et le jette à la mer « pour le délivrer d'une si grande misère ». Il a dans son enfance forcé les coffres de son père, vendu ses hardes et ses bijoux; il a pénétré dans des maisons par escalade, il a attendu des joueurs heureux à la porte des tripots pour leur reprendre ce qu'ils avaient gagné. Il se vante « d'avoir ôté trente malheureux de ce monde, dix par amusement et les vingt autres pour leur voler à chacun un doublon », « d'avoir fait violence à six demoiselles vierges », « heureux, dit-il, au temps où nous vivons d'en avoir pu rencontrer six », il a jeté à terre d'un coup de poing un prêtre qui prétendait lui faire la leçon; pour se venger d'un ennemi auquel un pauvre vieillard avait donné asile, il a mis le feu à sa maison et tous ceux qui l'habitaient ont brûlé, jusqu'à deux petits enfants, « dont il n'est resté que des cendres ». Il ne dit pas un mot sans jurer, « parce qu'il sait qu'il offense le Seigneur »; il a enlevé dans des églises six calices et les ornements de l'autel; en danger de mort, il a refusé de se confesser.

Aussi, voyant et entendant cet homme dont il doit partager la fortune, l'ermite Paulo se sent-il perdu.

Coulez, dit-il, coulez, mes larmes. Coulez, à torrents, de mon cœur! Qu'aucune honte ne vous retienne! Épouvantable malheur! Comment celui-là irait-il au ciel quand nous le voyons chargé de tant d'abominations, de tant de vols manifestes, de tant de brigandages et de cruautés, de tant d'œuvres mauvaises et de honteuses pensées?... Il ira en enfer, comme Judas. Alors, moi aussi, l'Enfer m'attend. Déjà je crois sentir ma chair consumée par ses flammes dévorantes. L'enfer! Gouffre obscur qui renferme un tourment éternel, qui doit durer autant que Dieu! O ciel! Et cela n'aura pas de fin! Hélas! Et les âmes brûleront toujours, toujours!

Pourquoi donc faire pénitence, puisque cela ne doit me servir de rien? S'il est écrit que je dois suivre cet homme jusqu'à l'abîme, je veux vivre comme lui. Je veux être brigand, pour ressembler à Enrico, aussi méchant que lui, pire, si je le peux... Il faut qu'on tremble devant l'homme juste qui fut condamné à l'enfer. Je serai un coup de tonnerre sur le monde.

Paulo retourne donc dans la montagne, non plus pour y continuer son existence solitaire, mais pour se venger de l'iniquité du sort « en menant joyeuse vie sur la terre ». Il devient, lui aussi, chef de bande; il arrête les voyageurs et les fait pendre aux arbres de la forêt : dans cette âme autrefois pure et tendre, née pour le sacrifice et pour l'amour, toutes les forces du mal se déchaînent avec violence. Les cris des blessés qu'on achève, la pourpre sombre des ciels d'incendie sont désormais ses seules voluptés : dédaigneux de l'or et des butins, il aime à repaître ses tristes yeux du spectacle des calamités inutiles.

Cependant le Seigneur, dans sa justice, essaie de retenir sur la pente fatale ce serviteur si longtemps fidèle que lui-même a livré aux embûches du Démon. Deux fois il met sur sa route un céleste messager, porteur de paroles d'espoir. C'est un petit berger qui apparaît aux yeux de Paulo sur le sommet de la montagne, tressant une couronne de fleurs. « Si coupable qu'il soit, chante le berger, que nul ne désespère de la divine pitié : de tous ses privilèges, c'est celui auquel le Seigneur tient le plus, Sa Majesté souveraine appelle le pécheur pour qu'il vienne lui demander ce qu'elle n'a jamais refusé à personne. » Et il dit encore : « Quand ses offenses seraient plus nombreuses que les atomes du soleil, que les poissons de la mer salée, que les étoiles du firmament, si le méchant revient vers Dieu, Dieu le reçoit dans ses bras amoureux... Moi, je vais par ces vallées, cherchant avec une tendre inquiétude une brebis perdue qui s'est enfuie du bercail, et cette couronne, que je tresse avec tant d'amour, est pour elle si elle revient. »

Cette consolante promesse rend à Paulo un semblant d'espoir : « Si Enrico avait l'intention de se repentir quelque jour, peut-être que mon erreur me serait pardonnée. » Mais justement le hasard fait tomber Enrico entre les mains de sa troupe : pour l'éprouver, il le fait prévenir qu'on va le mettre à mort et, se présentant à lui sous son vêtement d'anachorète avec un scapulaire et un crucifix, il lui demande de confesser ses crimes; Enrico le repousse brutalement. C'en est donc fait, Enrico sera damné, et Paulo avec lui. Et l'ermite dépouille sa robe de bure, jette son rosaire, jette sa croix. Il est désormais voué aux flammes infernales.

En vain le petit berger reparaît-il, triste cette fois, les yeux pleins de larmes, effeuillant la couronne que tout à l'heure il tressait ; en vain promet-il encore le pardon aux brebis égarées qui, « blanches autrefois, reviennent noires au bercail » ; en vain Paulo apprend-il d'un de ses compagnons qu'Enrico, pris par les gens du Roi pour un nouveau crime, a invoqué, au moment de subir le dernier supplice, le Dieu, plein de pitié, la Vierge, refuge des pécheurs, et qu'on a vu deux anges, pour rendre son pardon plus manifeste, emporter, les ailes éployées, son âme vers le ciel. « Illusion ! crie Paulo. Comment le Seigneur aurait-il reçu dans son sein le plus grand criminel qu'ait jamais conçu la nature ? La miséricorde de Dieu ne s'étend pas à des hommes comme nous ! » Et, frappé à mort par des soldats qui l'ont poursuivi dans la montagne, il disparaît au milieu des flammes, maudissant les parents qui l'ont engendré, se maudissant lui-même, et il descend « au centre des ténébreux abîmes », pour avoir perdu la foi.

Nous n'avons pu donner qu'une très faible idée de ce poétique drame, composé avec un art vraiment supérieur ; mais on voit sans peine que là, plus que partout ailleurs, se trouve confirmé ce dogme essentiel de l'Église que l'absolution ne peut être refusée à celui qui confesse la vraie foi et que la contrition, même conçue par la seule crainte des peines, suffit pour justifier le pécheur. Comme Gil, comme Leonido, Enrico rachète vingt années de crimes et de sacrilèges pour n'avoir point désespéré à son heure dernière. Paulo est damné, malgré dix ans de bonnes œuvres, pour avoir douté, d'abord de la justice du Seigneur, et ensuite de sa bonté. Nulle part l'idée de la clémence infinie et de la nécessité d'y croire n'est poussée à d'aussi extrêmes conséquences.

Pour nous il est trop clair qu'ainsi exagérée, « rendant digne de jouir de Dieu dans toute l'éternité ceux qui n'ont jamais aimé Dieu en toute leur vie[1] », cette doctrine devenait, suivant le mot de Pascal, « un mystère d'iniquité ». Il est clair que, bien qu'inspirée par la généreuse intention de ne décourager personne, elle pouvait être également dangereuse pour la morale, « donnant l'occasion de commettre les crimes

1. *Provinciales : Dixième lettre.*

par la facilité et l'assurance de l'absolution qu'elle leur offrait. » Mais ni les poètes espagnols ni l'Église ne semblent avoir été frappés d'un tel danger et d'une telle injustice. Dans la longue suite des drames religieux, nous n'en avons trouvé qu'un seul où paraisse la volonté de réagir contre cette maxime du salut facile, et c'est le premier des *Don Juan*, le fameux *Burlador de Sevilla*, — *l'Enjôleur de Séville*, — dont l'attribution n'est plus aujourd'hui très sûre et dont l'auteur pourrait bien ne pas être Tirso de Molina.

Dans cette pièce, dont le mérite a été d'ailleurs singulièrement surfait, Don Juan n'est point, comme le Don Juan français, un esprit fort, un impie qui brave le ciel. Il a de graves défauts, qui sont d'un Espagnol et particulièrement d'un Andalou : des passions vives qui l'emportent, sans rien de tendre ni de sentimental, un amour violent de l'indépendance qui s'insurge contre toute convention sociale, contre tout pouvoir établi, un brutal mépris des femmes qui le dégage à leur égard de tout devoir de loyauté et même de courtoisie, qui lui fait paraître ridicules les protestations de leur pudeur, qui le rend féroce pour ses victimes. Mais il est chrétien et catholique, il croit à Dieu, à la vie future. S'il se moque des avertissements qui ne lui sont pas épargnés, c'est que lorsqu'on le menace du jour du jugement on lui fixe un terme qui lui semble bien lointain. Son éternelle réponse, c'est : « *Tan largo me lo fiais!* » c'est-à-dire : « J'ai du temps devant moi!... Jouissons d'abord de la vie, plus tard nous ferons pénitence. » S'il tient tête à la statue, s'il accepte d'aller souper avec elle dans l'église, ce n'est point par scepticisme, par dédain des mystères de l'autre monde, c'est par un sentiment exagéré du point d'honneur, pour n'avoir pas à se mépriser lui-même, pour que « Séville admire sa valeur et en soit épouvantée ». Au moment où le commandeur l'entraîne, son dernier cri est un appel à Dieu : « Laisse-moi appeler un prêtre qui me confesse et qui m'absolve. » Et cependant il s'engloutit dans la terre entr'ouverte : c'est qu'il a laissé passer l'heure du repentir; un moment vient où, comme le dit la statue, « ce que l'on a fait on le paye ».

C'est là, croyons-nous, le seul exemple où l'on voie la miséricorde de Dieu s'effacer devant sa justice, et il n'en

reste pas moins vrai que, dans son ensemble, le drame religieux espagnol sacrifie la morale à la foi avec une exagération assurément contraire au véritable esprit du christianisme et qui aurait scandalisé, sans doute, une piété moins robuste ou plus raisonnable.

*
* *

Par cette prédominance de l'esprit de la Rédemption, comme par d'autres traits que nous avons marqués, une confiance absolue dans les pratiques les plus superstitieuses de la dévotion, une sorte de réalisme brutal qui se plaît aux horribles spectacles, aux images de la douleur physique, une soif insatiable de merveilleux qui multiplie les apparitions, les évocations, les miracles et qui a sans cesse recours aux secrets du machiniste, un mélange continuel de situations pathétiques et de bouffonneries, par tous ces caractères, aussi bien que par la composition un peu lâche, par l'abondance souvent diffuse de la versification, le drame sacré des Espagnols rappelle, nous l'avons déjà indiqué, notre théâtre du moyen âge.

On pourrait ajouter que, comme nos *Miracles* du XIVe siècle, comme nos *Mystères* du XVe, cette forme de drame était suivie par le public avec un intérêt passionné et excitait chez les spectateurs des transports enthousiastes. Il n'était pas rare de voir des personnes de vertu médiocre se convertir brusquement au cours d'une de ces représentations et quitter le monde, la pièce terminée, pour se retirer dans un monastère[1]. Sur la scène même, des acteurs étaient touchés de la grâce et s'en allaient, en sortant de la coulisse, revêtir l'habit religieux. Quelques-uns s'identifiaient si bien avec leurs personnages qu'ils pratiquaient dans la suite les mêmes vertus. Un jour, comme le fameux comédien Salvador venait de jouer le rôle d'un Bienheureux célèbre par sa charité, dans la rue un pauvre s'approcha de lui en lui montrant sa poitrine nue et en lui disant : « Frère François, je n'ai point de chemise. » Salvador le conduisit aussitôt chez un marchand et lui en

1. Mémoire adressé à Philippe II (1598). — Voyez Pellicer, *Origen de la Comedia*, I, 121.

acheta deux[1]. Ni les grossiers intermèdes qui se représentaient pendant les entr'actes, ni les danses indécentes qui les accompagnaient ne pouvaient affaiblir les fortes impressions que rapportait de ces pieux spectacles une foule aussi entièrement, aussi obstinément croyante que les naïfs spectateurs de nos anciennes *Passions* ou des *Actes des Apôtres*.

Par d'autres côtés, ce théâtre religieux est profondément espagnol : — par un respect absolu de toutes les autorités et particulièrement des ordres monastiques, très éloigné de l'esprit d'indépendance et même d'irrévérence de nos aïeux; par un mysticisme sensuel qui fait parfois ressembler les délires de la dévotion aux ardeurs de l'amour profane; par un fanatisme superbement exalté qui met en dehors de l'humanité l'hérétique et l'infidèle; par une singulière tendance à reculer dans une sorte d'effacement le culte de Dieu pour lui substituer le culte du Christ, de la Vierge et des Saints[2]; enfin par un goût extrêmement marqué pour les discussions théologiques, par un évident parti pris d'éliminer tout ce que le sentiment religieux peut comporter de vague et d'indistinct, pour affirmer à tout propos les points fondamentaux du dogme sous leur forme la plus précise, avec une rigueur de catéchisme.

Ce dernier trait est peut-être le plus significatif. Lorsque, sortant de quelque épreuve noblement supportée, échappés de quelque péril mortel, les pieux héros de Lope, de Tirso

1. Lope de Véga, Dédicace de *El Rustico del Cielo*.

2. Cette tendance est restée jusqu'à nos jours un des caractères les plus frappants du catholicisme espagnol. Au commencement du siècle, la duchesse d'Abrantès la constatait avec surprise et, comme elle faisait part de son étonnement à un certain Don Jaime, chanoine de Salamanque, il lui répondit gravement : « Ceux qui sont aussi dévots à *l'ancienne religion* tiennent un peu de la religion juive; pour nous autres, *chrétiens, vrais chrétiens, nouveaux chrétiens*, il n'est qu'une seule religion : c'est *la révélée*, c'est *l'Évangile*.

Je crus avoir mal entendu...

— Que voulez-vous dire?

— Je veux dire que Notre Seigneur Jésus-Christ est notre Dieu, ainsi que sa Sainte Mère!... Dieu le père, retiré dans le Saint des Saints, s'est déchargé sur lui du soin des choses de la terre.

Le général Fournier était là avec M. Michaud, commissaire-ordonnateur, et plusieurs autres personnes. Tout le monde se regarda.

— Ah! ah! dit le général avec un grand sérieux, c'est-à-dire qu'il s'est retiré des affaires.

(Duchesse d'Abrantès, *Souvenirs d'une ambassade et d'un séjour en Espagne et en Portugal, de 1808 à 1811*, 1838; — I, p. 87.)

ou de Calderon sentent le besoin de se détendre, de laisser échapper le trop plein de leur cœur, comme Casilda dans *Los Lagos de San Vicente*[1], ils font en quatre cents vers un exposé de la foi catholique; quand ils se débattent contre les entreprises du Démon, qui toujours rôde autour de ces âmes choisies, ils ne se défendent point par d'ardentes protestations de leur croyance, par de poétiques appels au Dieu sauveur, mais en justifiant, point par point, la doctrine par des raisonnements en forme, en soutenant par de longues et subtiles argumentations d'école le principe du Péché Originel et de la Rédemption, la théorie moliniste du libre arbitre[2] ou la divinité de Jésus-Christ[3].

Dans un de ses plus beaux drames, *les Deux Amants du Ciel*, Calderon nous montre un jeune Romain qui, dans les premiers temps des persécutions, se sent porté par de vagues aspirations, par une secrète inquiétude, vers le mystère du Dieu nouveau. S'étant, un jour, égaré dans la montagne, Crisanto y rencontre un vieux chrétien, nommé Carpoforo, qui vit dans la solitude, et il lui demande de lire en lui-même, de fournir un aliment à cet enthousiasme encore obscur qui le consume. Au lieu de lui faire entendre, comme un écho de divine parole, le nouvel Évangile d'espérance et d'amour et cette sublime loi de charité qui déjà faisait frissonner le monde, Carpoforo lui explique le dogme de la Trinité, « base et fondement de la foi catholique » :

Nous adorons trois en un, sans confondre les personnes, ni séparer la substance. La personne du Père est une, celle du Fils bien-aimé est une, une aussi celle du Saint-Esprit; mais le Père, le Fils et le Saint-Esprit ne forment qu'une Divinité unique, un seul pouvoir, une seule gloire, une seule majesté.

CRISANTO. — Oh! surprenante merveille!

CARPOFORO. — Le Père, éternel et immense, le Fils, immense et éternel, le Saint-Esprit, ne font pas trois immensités, ni trois éternités, mais une éternité, une immensité... Le Père n'a été ni fait, ni créé, ni engendré par personne. Le Fils, quoique engendré par le Père, n'a été ni fait ni créé. Ni fait, ni créé, ni engendré par le Père ou par le Fils, le Saint-Esprit de tous les deux procède.

1. *Les Lacs de Saint-Vincent*, de Tirso.
2. *El Mágico Prodigioso*, III, 7.
3. *Las Cadenas del Demonio*, de Calderon, fin de la *IIe journée*.

« Rare prodige! » s'écrie encore le jeune Romain, et cette leçon a déjà dessillé ses yeux.

Plus loin Crisanto, ayant reçu le baptême, est condamné au dernier supplice : il voit venir dans sa prison une vierge païenne qu'il a tendrement aimée et qui voudrait le faire revenir de son erreur. Il essaie de la convertir pour être uni à elle dans la mort et dans l'autre vie et, à son tour, au lieu de frapper son imagination et de troubler son cœur, il s'efforce de la gagner par une réfutation logique du paganisme, par une exacte définition de la Trinité et par la discussion la plus étrangement subtile sur les deux natures, l'humaine et la divine, qui réunies en Jésus Christ, « lui ont permis de mourir, en tant qu'homme, sans être né, en tant que Dieu ».

Ce singulier abus de la théologie s'explique, sans doute, par la nécessité où était alors l'Église de maintenir l'intégrité du dogme. Au sortir des luttes ardentes qu'elle avait soutenues contre l'hérésie, elle sentait le besoin d'affirmer en toute occasion sa doctrine et, si elle se montra toujours favorable au théâtre et indulgente pour lui dans les questions de morale, c'est, à coup sûr, parce qu'il lui fournissait un moyen d'imprimer fortement dans les âmes, par la leçon comme par l'exemple, les articles les plus essentiels de la Foi. A ce puissant patronage de l'Église le théâtre espagnol a certainement dû une bonne part de son succès, mais il me semble qu'il a payé cher cet avantage. Malgré le génie des poètes qui l'ont illustré, malgré cette incessante communication avec la foule qui en a fait un art réellement populaire et vivant, malgré l'instinctive poésie, la naturelle ardeur de la race, — dans la prodigieuse abondance de ces mille drames, tous fondés sur la religion, tous inspirés par une dévotion sincère, il y a peut-être moins de sentiment religieux, vraiment chrétien, que dans notre seul *Polyeucte*.

GUSTAVE REYNIER

A L'EXPOSITION

L'ACHÈVEMENT

Le patient labeur de six années s'est achevé dans un allègre et vaillant effort. Les rapides instants qui précédèrent le lever du rideau, l'arrivée en scène des figurants, la mise au point du décor, doivent fournir le dernier chapitre de cette longue genèse.

En somme, jusqu'à ce mois de janvier, la substance d'Exposition n'apparut point encore sur les chantiers. Les fragiles palais des deux esplanades attendaient les vitrines, l'œuvre à mettre sous verre, comme des cadres appellent des tableaux. Ne sont-ce pas d'ailleurs des cadres véritables, ces façades de fer et de bois, recouvertes d'un plâtre fleuri, aux guirlandes peintes et dorées ?

Les concurrents n'entrèrent donc en scène que pendant ces trois derniers mois. Mais ils n'étaient pas restés jusqu'alors inactifs. En France, surtout, ce n'est point une besogne négligeable que de correspondre avec des comités d'admission, des comités d'installation et autres rouages administratifs : l'imposante liasse de circulaires, reçue par chaque exposant depuis trois ans, raconte éloquemment ce labeur de papier. Plus favorisés, les étrangers se reposèrent de ces soins sur leur ambassadeur auprès du pouvoir central, leur commissaire général, qui clarifia pour eux tout ce travail préparatoire.

A la fin du dernier automne, dans les galeries à peine couvertes, parurent pourtant des groupes graves et noirs. De temps en temps, un personnage s'en détachait, arpentait le terrain d'un pas géométrique, ou le mesurait de sa canne. On eût dit des témoins de duels nombreux, renouvelant le Pré-aux-Clercs au Champ-de-Mars. En vérité, il ne s'agissait que de délimitations de frontières. Commissaires et présidents de comités venaient reconnaître leurs territoires, en se lamentant, d'ailleurs, de les trouver si restreints.

Puis, de nouveau, les galeries furent désertes. Mais, sur toute la terre, près de quatre-vingt-dix mille exposants et leurs innombrables collaborateurs préparaient amoureusement des chefs-d'œuvre, depuis ces cahiers de belle écriture que les petits enfants tracent à l'école du village en tirant la langue, jusqu'à ces monstrueux engins de travail ou de destruction qui devaient provoquer la stupeur du monde.

***

Au cours d'un hiver inclément et maussade, qui retranchait les palais derrière un glacis de boue presque infranchissable, quelques signes d'activité se manifestèrent sur des points isolés, premiers bourgeons d'une éclosion prochaine. Des caisses venues de Russie s'amoncelèrent de-ci, de-là, parmi les matériaux épars, comme des cargaisons sauvées d'un naufrage. Des gardiens en casquette de drap vert veillaient autour de ces invitées tôt venues. Et, pareilles à ces naïfs amateurs de théâtre qui s'installent à leur place avant que le lustre soit allumé, caisses et casquettes semblaient confuses de leur zèle.

Une promenade à travers les galeries révélait quelques décorations ébauchées : un ouvrier anglais, en faux col, manchettes et chapeau de feutre, ajuste le damier d'un dallage; une colonnade sans chapiteau apparaît comme une Atlantide dans le jour d'aquarium de ces galeries vertes au ciel de vitre; des tonnelles de treillage, qui semblent destinées au jardin d'une guinguette, s'arrondissent dans le palais du Vêtement; sur un bâti de bois, sont accrochés des écussons de plâtre où un lion furieux brandit un sabre. Il est impossible

de prévoir le but et l'aspect définitifs de ces portiques ; aussi empruntent-ils à cet état provisoire une apparence d'énigme dont le mot échappe. D'autres installations, plus mystérieuses encore, se sont retranchées derrière des cloisons de bois ou de toile, qui les mettent à l'abri de la poussière, de la bise et des importuns. La Hongrie, l'Espagne et les États-Unis donnèrent ces exemples de zèle. Enfin des excavations profondes, aux formes compliquées, indiquaient l'emplacement des machines, dispersées, comme on sait, par toutes les galeries.

Dans ces déserts, piqués de rares oasis, des exposants étrangers errent à la recherche de leur place. Ainsi rencontrai-je un Suédois désemparé. La monture dorée de son lorgnon sertissait des lentilles énormes; sa pupille paraissait dilatée à travers ces loupes et lui donnait un air de candeur étonnée. Il tenait un « bleu » à la main, un de ces plans où les lignes sont tracées en blanc sur un fond d'indigo. Son commissaire général lui avait confié : « Vous êtes au piedd'un escalier. » Muni de son papier et de ce seul renseignement, il cherchait donc son emplacement au pied de tous les escaliers. Son souci personnel ne l'absorbait pas au point de lui interdire des observations générales. Chemin faisant, il se plaignit, avec un flegme courtois, des surfaces exiguës laissées à son pays. Ces doléances flatteuses se retrouvent d'ailleurs chez tous les étrangers. Et sur ma remarque conciliante que la France s'était réservé seulement la moitié de l'espace total, le Suédois s'inclina galamment : « La France est la moitié de l'univers. » Mais avec ces hommes du Nord, il est difficile de discerner l'humour de la sincérité.

*
* *

Au début de mars, brusquement l'éveil de la vie s'étendit, gagna toutes les Galeries. Un intarissable flot de caisses de toutes formes, de tous tonnages, vint battre le seuil des palais, les envahit, et dès lors ne cessa plus de répandre sur son passage une activité féconde. Étrange flot, qui charrie les bagages de tout l'univers. Quelques-uns sont visibles : des ancres et des hélices, des canots lapons, des tonnes, des corps de machines, des statues de bronze. Mais surtout des

caisses, la plupart grandes à servir de cottages. Elles se ressemblent toutes, de quelque pays qu'elles viennent; elles n'ont pas de race. Voilà la première unité de commune mesure entre toutes les nations : la caisse d'emballage. Pour les distinguer dans la mêlée, il a fallu les pavoiser, comme d'un fanion, d'une étiquette aux couleurs nationales. Un industriel américain eut pourtant l'ingénieuse idée de peindre ses colis en carmin pour les reconnaître. Ces caisses couleur de sang tranchent en effet sur l'uniformité pacifique de l'ensemble.

Sans cesse, le flot pénètre sur les chantiers, se concentre dans l'axe du Champ-de-Mars, se ramifie à nouveau vers chaque palais. Des wagons semblent pris dans un remous, hésitent, errent sans pouvoir trouver leur direction, puis soudain filent dans le courant; tel cet énorme groupe de bronze qui promena, pendant huit jours, partout son Neptune à trident et son cheval marin, puis enfin piqua vers le Grand Palais des Champs-Elysées, où il repose en belle place. D'autres pièces, blindages et canons, sont si considérables que les porches monumentaux semblent trop étroits pour les engloutir. Alors elles restent à la porte, battent le seuil des palais. Puis un beau jour, le flot les entraîne et s'engouffre avec elles sous les voûtes.

*
* *

Dans ces galeries, l'impression d'une vie active et neuve est d'autant plus forte qu'elle frappe, qu'elle émeut plusieurs sens à la fois.

Une lumière de plafond, à peine atténuée par des stores de toile blanche, agrandit les vastes halles, recule les murs encore dénudés, tombe d'aplomb sur le chaos de ce gigantesque emménagement. Sans cesse, le silence est rompu, brisé à coups de marteaux. Ces petits chocs alertes, pressés, forment les notes hautes d'une véritable harmonie laborieuse. Ils se répondent d'un bout à l'autre des palais : marteaux des menuisiers sur les cloisons et les planchers sonores; marteaux des tapissiers, assourdis sur les tentures; marteaux des mécaniciens, aux tintements métalliques. Et comme un accompagnement discret de cette claire chanson, les coups de

sifflets, longs et mélancoliques, qui règlent la cadence des équipes occupées à haler les câbles électriques. Entre ces deux bruits soutenus, éclatent des appels en toutes les langues, échangés du rez-de-chaussée à l'étage, et les rudes avertissements des débardeurs, qui chassent de l'épaule la file interminable des wagons chargés de caisses...

Ce sont elles, ces boîtes à surprises venues de tous les points du globe, ce sont elles qui surtout frappent l'odorat. Dès qu'on les ouvre, elles laissent envoler un parfum de leur pays, comme un flacon d'essence qu'on débouche. Et c'est le même pouvoir évocateur dans les deux cas, une griserie rapide qui réveille les souvenirs ou transporte par bonds brusques l'imagination : l'odeur âcre des fourrures, l'odeur douce des dentelles et des soieries, l'odeur orientale des bois rares, l'odeur chinoise des laques... A tous ces aromes qui s'évaporent des caisses ouvertes, se mêlent la senteur résineuse des planches fraîches arrachées à la forêt, la térébenthine des vernis récents, le souffle humide et sulfureux des plâtres et des staffes, l'odeur alliacée, refroidie, de l'acétylène qui brûla pendant la nuit.

Clarté, bruits, parfums, autant d'effluves d'une activité jeune et diverse, autant d'invincibles ferments d'énergie, dont tout l'être s'imprègne et se pénètre, sort fortifié, comme d'un bain de vie.

*
* *

On pourrait croire que tous les machinistes de ce décor se meuvent d'une allure rapide, saccadée, courent affairés, s'agitent comme dans une panique. Il n'en est rien. En effet, presque toutes les besognes accomplies sont des œuvres de patience ou des manœuvres de force.

Œuvre de patience, ces moulages accrochés aux frontons des façades, aux arcs des plafonds, ces statues hissées par morceaux aux faîtes des palais ; œuvre de patience, ces revêtements de plâtre qui habillent les ossatures, couvrent les dômes avec la rapidité d'une chute de neige ; œuvre de patience encore, ces toiles coloriées au poncif sur les planchers et dont les dessins réguliers vont décorer les murs de salle ; ces allées nivelées, battues, sablées, bordées de pelouses et

de jardins ; ces peintures vives qui relèvent la blancheur uniforme des façades ; jeux de patience encore, toutes ces vitrines étrangères dont les délicats morceaux, arrivés dans des caisses, sont ensuite remontés sur place...

Manœuvre de force, le débarquement de tous ces colis géants que des trucs amènent à pied d'œuvre, et que les équipes de la manutention ébranlent à grand renfort de cales, de leviers, de cordes et de muscles.

Sur un point, surtout, ces hommes remuent des montagnes : aux machines motrices. Il est vrai que deux ponts roulants facilitent la manœuvre. Mais là, plus que partout ailleurs, apparaît la lenteur active et méthodique de ces mouvements de force, lorsque les lourdes pièces sont cueillies sur les trucs par le bras du pont, balancées dans le vide, si maniables alors qu'un doigt les fait osciller, puis redeviennent inébranlables comme une partie du sol même, dès qu'elles le touchent. Sans à-coup, sans changement à vue, ces énormes morceaux d'acier se groupent, s'assemblent au-dessus de leurs fondations profondes. Quel événement, chez les mécaniciens, quand la première machine a marché ! Sur le cylindre géant, ils avaient piqué une gerbe délicate et fraîche de tulipes et de lilas, où la vapeur se déposait en rosée. Et tous rayonnaient cette naïve fierté du père dont le bambin a risqué ses premiers pas...

Cette lente frénésie est bien une fièvre véritable. Il faut, pour relever un état fébrile, l'indication précise d'une fine colonne de mercure, le nombre exact des pulsations épiées sous la peau ; de même, ici, des symptômes minutieux, invisibles au premier regard, sont nécessaires pour révéler un état anormal. Même aux points en retard, aux centres où l'ardeur s'enflamme, il faut une assez longue attention pour découvrir, parmi les échafaudages et les terrassements, un afflux plus considérable de matériaux, un personnel plus nombreux, pour découvrir une hâte tranquille ; il faut plusieurs visites à courts intervalles, pour reconnaître la continuité rapide des transformations dans la physionomie du décor. C'est l'immobilité trompeuse des aiguilles d'une montre, qui décèlent seulement par leurs progrès, leur marche régulière et sûre.

*
* *

Cependant, une heure sonne où tous ces points en retard se signalent aux yeux d'éclatante façon : la tombée da la nuit. Car alors ils restent seuls éclairés, comme ces mansardes laborieuses où l'ouvrage presse et qui brillent dans les façades endormies. Toute la jeune cité se repose après l'effort du jour. Et ces centres lumineux attirent comme des phares parmi l'obscurité des vastes espaces.

Dans la salle des Fêtes, des staffeurs, perchés sous le cintre éclairé de globes électriques, renvoient aux échos des refrains de caserne. Au Château d'Eau, des brûleurs à acétylène dissipent mal l'obscurité des chantiers où travaille une mince équipe de terrassiers et de maçons. Au sommet d'un dôme, l'étincelle d'une lampe à arc brille si pure, si bleue, qu'elle semble une étoile prise dans le treillis des échafaudages. Tout est bon pour prolonger la lumière du jour : sous la tour Eiffel, huit chandelles vacillantes éclairent une tranchée. Aux rives de la Seine, quelques brûleurs à gaz projettent une lueur d'incendie sur le fleuve et les façades blanches. Au Trocadéro, une pagode apparaît intérieurement illuminée comme pour une mystérieuse cérémonie nocturne. Et sous le porche des palais des Champs-Elysées, les sculpteurs s'éclairent d'une rampe de bulles à incandescence qui dessinent l'arc de la voûte, et présentent à l'avance l'aspect des soirs de fête. Dans les galeries, peu ou point de lumière : à la lueur d'une bougie travaillent quelques exposants timorés et, de temps en temps, un falot se balance comme un signal errant, à la main d'un gardien de nuit.

Mais malgré ces clartés éparses, une promenade nocturne à travers les chantiers laisse l'impression du repos et du sommeil. Peut-être est-ce le nombre restreint des ouvriers, nombre qu'on n'a pas pu augmenter par pénurie d'hommes, par l'impossibilité de faire rendre un labeur utile le jour, à ceux qui travaillèrent la nuit. Peut-être aussi est-ce le contraste violent entre la grande paix de ces galeries, de ces chantiers obscurs, et l'animation que la nuit a fait cesser, que l'aube va ramener plus trépidante que la veille.

*
* *

Car, à vrai dire, l'agitation croît tout de même en intensité chaque jour. Plutôt que de comparer le développement de cette installation à une crise fébrile, on pourrait l'assimiler aux phases d'un printemps tardif. Après un sourd travail de germination pendant l'hiver, les intempéries ont contrarié son éclosion; Février ne vit que des bourgeons clairsemés; Mars n'amena qu'une poussée uniforme mais timide encore; Avril, enfin, provoqua la floraison brusque et puissante. Dans cette ardeur finale, architectes et exposants perdent un peu de leur beau calme. Ils communiquent leur énervement aux entrepreneurs, qui le passent aux chefs de chantiers.

Sont-ce ces effluves printaniers? Le pouvoir central éclate en ordres impératifs. On commente avec amertume une circulaire qui décide la disparition de tous les échafaudages pour le 5 avril : « Tant pis pour qui ne sera pas en mesure » ajoute ce mandement à la Bonaparte. D'ailleurs, c'est la formule du jour. Tant pis pour les sculpteurs qui n'auront pas hissé à temps leurs statues sur le Grand Palais : elles attendront la fin de l'Exposition. Tant pis pour les entrepreneurs qui n'auront pas livré leurs staffes dans les délais voulus : on les leur laissera pour compte. Tant pis pour les exposants qui n'auront point entré leurs chefs-d'œuvre avant l'ouverture : ils resteront à la porte. Et certaines victimes nourrissent des projets homicides sur eux-mêmes ou les auteurs de ces cruels ukases.

Dans la même heure, de hauts personnages passent de l'extrême confiance à l'extrême découragement. Alors, suprême consolation au sein des défaillances, ils s'en prennent au destin : « Le fer a manqué ; le plâtre a manqué ; les staffeurs ont manqué. » Mais c'est surtout le temps qui a manqué. Et ces alternatives d'espérance et de désespoir oscillent toujours autour de l'éternelle question : « Sera-t-on prêt? » Elle prend une importance démesurée, bouche l'horizon. Elle hypnotise tous ceux qui portent un intérêt quelconque à l'Exposition. Elle détourne les regards même des résultats acquis, des beautés que la chute des échafaudages a déjà dévoilées. Elle

les concentre tous sur ce point d'interrogation et ravale l'entreprise au rang d'un record contre la montre.

Heureusement, cette ardeur de printemps a des effets plus riants : sous son influence favorable, les fameuses caisses venues de tous les points du monde soulèvent leurs couvercles. Et toutes sortes de petites merveilles voient le jour, sont placées, fleurs de serre, sous le verre des vitrines. Rien n'est rare, par exemple, comme le spectacle du Petit Palais des Beaux-Arts, où M. Molinier s'agite fiévreusement au milieu des trésors draînés par toute la France : vieux ivoires, calices, porcelaines, tableaux, jetés hors des caisses, pêle-mêle, comme le butin de pillage d'une capitale opulente. C'est l'heure aussi où débarquent les figurants lointains, Tunisiens, Malgaches, Indo-Chinois, qui grelottent tout de même un peu, dans leurs bâtisses aux silhouettes exotiques où le plâtre frais sue l'humidité par tous les pores. Enfin, de grandes attractions inaugurent déjà leur spectacle, comme s'ouvrent de belles fleurs précoces.

Sous l'influence printanière, souvent les fleuves enflent et débordent. Le flot qui charrie vers les galeries la substance d'Exposition n'a pas failli à cette loi. Chaque jour, il grossit. Ce ne sont plus seulement maintenant les trains et les messageries, mais des véhicules de toutes sortes, depuis le fourgon capitonné du grand tapissier parisien, jusqu'au fiacre où le photographe amateur apporte son tribut. Tous les retardataires, Français pour la plupart, arrivent en même temps, quelques-uns par paresse, beaucoup pour éviter à leurs envois un trop long contact avec la poussière des travaux.

Enfin, les ouvriers eux-mêmes, lents à s'émouvoir, éprouvent à leur tour les effets de cette fièvre contagieuse. L'aspect des chantiers de plein air s'en ressent. De tous côtés les baraquements qui servaient d'agence et d'atelier, les échafaudages, démontés, abattus, disparaissent et dégagent les perspectives des jardins et des façades. Mais l'effort se porte surtout sur deux points importants et inachevés, le théâtre de l'inauguration et le fond du décor du Champ-de-Mars : la Salle des Fêtes et le Château-d'Eau.

En vérité, on éprouve une sorte de volupté — peut-être puérile, mais si vive — à noter l'éclosion des statues, l'ha-

billage des murs, la chute des échafaudages, les métamorphoses rapides de ces deux formidables édifices ; à voir condenser en dix jours un travail normal de trois mois, au prix d'un plus grand nombre d'ouvriers et d'une plus grande dépense d'activité chez chaque homme ; au fond, n'est-ce point assister à la réalisation éphémère de cet idéal : accomplir le plus long effort dans le plus court instant ? N'est-ce pas saluer une victoire passagère de l'énergie sur l'éternel ennemi : le Temps ?

*
* *

Pareilles à ces portraits, dont le caractère se dégage, rayonne sous les touches pressées des dernières séances, les galeries ont décelé leur véritable physionomie sous les coups de marteau des dernières semaines.

Et tout d'abord, apparaît le franc contraste des expositions étrangères et françaises. Dans chaque groupe, les puissances ont encadré les produits nationaux dans des portiques d'ensemble d'une fantaisie et d'une variété infinies. Au contraire, dans les classes françaises, à part de rares exceptions, la vitrine triomphe, en nobles rangées uniformes.

Cette différence est logique. Nos exposants sont en effet trop nombreux pour s'enfermer dans un même décor, coquet mais étroit. Aussi s'alignent-ils comme des soldats à la parade. C'est la rigide majesté du jardin français, à côté des caprices du jardin anglais.

Au contraire, le commissaire étranger opère une sélection sévère entre ses nationaux. Il ne retient que la fine fleur de leurs produits et peut alors l'encadrer, de concert avec son architecte, dans ces portiques décoratifs préparés par morceaux dans la mère-patrie. Ils sont d'une diversité charmante. Tous les procédés, toutes les matières d'ornementation ont concouru à leur riche fantaisie : le bois sculpté, peint, courbé, incrusté, garni de moulages ; le métal, en dentelles aériennes ; le verre, en vitraux rayonnants ; le plâtre, enfin, en colonnades et en écussons. Sans compter les recherches exaspérées de l'originalité, qui conduisent parfois leurs auteurs jusqu'aux limites extrêmes du goût...

Tous les portiques d'une même puissance—aussi nombreux que les groupes où elle expose — sont différents entre eux. Néanmoins, ils portent l'empreinte de leur race. Et, par un retour logique, ce caractère rappelle toujours celui du palais national construit au quai d'Orsay. Ainsi, les États-Unis, qui ont édifié un panthéon antique sur les bords de la Seine, sont restés fidèles, dans les galeries, aux formes classiques : à l'électricité, aux arts décoratifs, partout ils se sont entourés de colonnades de plâtre ; même à la métallurgie, ils n'ont point abandonné leur préférence ; seulement leur portique est en tiges d'acier. La Hongrie est aussi prodigue, aussi débordante, aussi diverse dans ses expositions de groupe que dans son éphémère ambassade : elle entoure ses collections de lianes et de fleurs en métal, de moulages ornés en plumes de paon, de vitraux, de statues coloriées, de vingt motifs différents, comme elle avait agrafé, sur les murs de son pavillon national, la reproduction de vingt façades célèbres. L'Allemagne se plaît aux beaux bois sombres, incrustés ou sculptés, qui rappellent le goût patriarcal, la grâce solide de sa maison de ville du quai d'Orsay.

Et c'est un jeu de comparaison qu'on pourrait poursuivre pour toutes les nations. La Belgique encadre ses éventaires d'une dentelle de métal, aussi délicate que les sculptures de son hôtel de ville d'Audenarde, reconstitué sur la Seine. L'Angleterre marque un faible pour les vitrines nettes, confortables, nickelées, vernies, aux grandes glaces pures et froides, que des gentlemen frottent constamment avec de petits chiffons ou leurs gants mis en boule ; seulement, elle ne résiste vraiment pas assez à la tentation de représenter partout sa licorne et son lion ; elle en a mis partout. La Suède et la Norvège ornent leurs frontons de naïves figures qui semblent sculptées au couteau en plein sapin. L'Italie se plaît à de somptueuses fantaisies, comme cette exposition séricicole, toute en volutes de métal, dont un ouvrier amoureux et fier de son œuvre me disait en passant : « Séra belle, hein ? » La Russie s'entoure de ces mosaïques claires et dorées dont sont ornées les icônes. Pour chaque nation, ces petits monuments élevés sous le ciel de vitre des galeries présentent donc les mêmes caractères que les grands

pavillons du quai d'Orsay; ce sont les traits mêmes de leur race.

Ce contraste entre les expositions étrangères et françaises devient surtout sensible lorsqu'elles se trouvent, non plus juxtaposées, presque mêlées, mais séparées en deux espaces bien distincts. On en pourra juger, par exemple, aux Invalides, où les arts décoratifs occupent deux palais, l'un français, l'autre étranger. Ailleurs, cette scission présente même des effets d'ensemble inattendus et curieux. Ainsi, l'agriculture et l'alimentation sont logées dans les deux ailes que la salle des fêtes laisse à l'ancien palais des machines ; l'une de ces extrémités appartient à la France, l'autre aux puissances: or, sans entente préalable entre les nations, l'exposition étrangère forme une ville de bois, fouillé, sculpté, doré, aux silhouettes légères, aériennes ; tandis que l'exposition française constitue une autre ville, mais toute en bâtiments de plâtre peint : fermes, laiteries, châteaux et moulins. Il semble qu'il y ait eu un mot d'ordre : seuls, les instincts, les convenances, le génie des races avaient parlé.

Parfois, ces différences vont contre les idées admises, ou préconçues. Elles redressent d'antiques préjugés. Ainsi le pont roulant français, destiné à la manutention des pièces de machines, est un bâti puissant, râblé, un pillier de la Tour Eiffel en marche, qui suspend les charges au bout de son bras tendu, d'un geste athlétique. Il est l'image de la force. Au contraire, le pont roulant des nations étrangères, construit en Allemagne, franchit la galerie d'un seul jet de son treillis d'acier; à la fois fragile et résistant, il oscille sans fléchir sous les lourds fardeaux suspendus à son arc de dentelle. Il est l'image de la grâce.

Ces petits enseignements que révélaient la période d'installation, cette physionomie naissante des galeries dont on pouvait surprendre le caractère avant même que l'Exposition fût ouverte, sont les premiers bénéfices du contact étranger. Il va continuer de détruire en nous bien des idées injustes ou vaniteuses, de faire disparaître bien des préventions. Et ce ne sera pas l'un des moindres bienfaits de ce coudoiement que de nous apprendre, au sein des congrès, dans les palais nationaux, dans la foule même, à connaître les hommes de

toutes les races. Derrière les glaces des vitrines, leurs œuvres de science ou d'industrie nous sont à leur tour révélées. Enfin, des illusions de toile peinte, amoureuses de vérité, évoquent les sites qu'ils habitent. Ainsi, dans un décor d'une indéniable opulence, où la matière plastique s'est prêtée à un épanouissement sans pareil de guirlandes et de statues, l'Exposition a su montrer, sous les formes les plus animées, les plus aimables, ces trois aspects de l'univers : les hommes, les œuvres, les sites. Elle a convié le monde à connaître le monde. Jamais ne fut approché de plus près le rêve de parcourir le globe en quelques pas, le siècle en quelques heures. Au moment où ce miracle se réalise, il serait injuste de n'en point féliciter tous ceux qui, dans un effort unanime, un suprême élan d'énergie, ont concouru à cette étonnante apothéose.

MICHEL CORDAY.

NOTE SUR LE JAPON

Aujourd'hui le théâtre politique, longtemps restreint à l'Europe, dont le reste du monde n'était qu'une annexe, s'étend à tout l'univers: des puissances autonomes non européennes s'apprêtent ou ont commencé à jouer leur rôle dans les conflits d'intérêts et d'ambitions. L'équilibre européen, si longtemps inspirateur de la politique internationale, est un concept insuffisant. Ce qui se cherche en ce moment, c'est l'équilibre mondial. Nul ne peut prédire ce qu'il sera.

Parmi les puissances nouvelles, il en est une qui, après avoir révélé sa force avec éclat, dans une grande guerre victorieuse, se recueille aujourd'hui. C'est le Japon. Cette courte note a pour objet de donner une idée de la situation intérieure de ce pays, de présenter quelques conjectures sur sa politique extérieure et quelques vues sur la conduite que la France doit suivre à l'égard du gouvernement japonais.

A l'intérieur, les traités conclus récemment avec toutes les puissances étrangères viennent d'être mis en vigueur ; les étrangers qui, jusqu'ici, ne pouvaient s'établir que dans quatre ports ouverts, ont le droit désormais de vivre et de posséder dans tout le pays. Ils perdent, en retour, la juridiction de leurs consuls et seront soumis aux tribunaux japonais. Il y a tout lieu d'espérer qu'étrangers et Japonais vivront en bonne intelligence, et que le chauvinisme nippon, d'ailleurs très variable dans son intensité et dans son objet,

s'éteindra peu à peu. L'empereur et tous les ministres ont, dans des messages spéciaux, célébré l'ère nouvelle, et recommandé au peuple de traiter les Européens avec la plus grande urbanité.

Les récents traités ouvrent le pays non seulement aux étrangers, mais encore à leurs capitaux : les fonds japonais sont déjà tous employés dans les industries, les mines, les chemins de fer; l'argent étranger permettra de renouveler et de compléter les anciennes entreprises, et d'en créer de nouvelles. Le gouvernement vient de conclure, à Londres, un emprunt de 250 millions de francs à 4 p. 100; il a refusé de donner, comme la Chine, une garantie sur les douanes ou les chemins de fer.

La marine japonaise attend encore plusieurs bâtiments commandés en Europe; la réorganisation ne sera guère terminée que dans trois ou quatre ans. La marine japonaise sera alors la deuxième de l'Extrême-Orient, après la flotte russe et la sixième du monde. Il faudra plus de temps sans doute pour mettre le personnel à la hauteur de sa tâche; en dix ans, un officier japonais passe maintenant du commandement d'un torpilleur à celui d'un cuirassé. L'escadre manœuvre toute l'année sans ménager le charbon; l'officier de la jeune école est très studieux; on ne peut comparer, au point de vue du savoir et du commandement, les officiers japonais avec les officiers anglais ou français, mais il est certain que le travail est plus en honneur sur les navires japonais que sur les navires russes.

L'armée japonaise est en pleine réorganisation, le nombre des divisions a été porté de sept à treize; l'infanterie est complète; mais l'artillerie, le génie, la cavalerie n'auront guère leurs nouveaux effectifs que dans trois ou quatre ans. A ce moment, l'armée japonaise aura aussi son nouveau canon à tir rapide et son fusil de six millimètres cinq. L'armée alors comptera 140 000 hommes sur le pied de paix et 330 000 sur le pied de guerre. On ne peut considérer ces effectifs comme dénonçant des intentions offensives; ils sont normaux chez un peuple de quarante-deux millions d'habitants, dont la population augmente de quatre cent mille âmes par an. Il n'en est pas moins vrai que cette force militaire est capable de tenir tête, même sur le continent asiatique, aux troupes qui pourraient être envoyées par une, et même par deux puissances européennes.

Le Japon se recueille, occupé au grand travail qui s'opère dans sa législation intérieure, dans sa vie économique, dans son armée et sa marine. Pendant trois, quatre ou cinq ans, il ne demandera que la paix, et fera tout son possible pour éviter toute complication.

Supposons le Japon dans cinq ans, ayant achevé avec succès sa transformation actuelle, il est difficile de deviner quelle sera sa politique extérieure. Il est pourtant probable qu'elle sera conforme à

l'attitude qu'ont prise et que prennent, en toutes circonstances, ses hommes d'État c'est-à-dire qu'elle sera prudente.

Cette politique, c'est bien le Gouvernement qui la conduira.

Les Européens seuls prennent au sérieux le Parlement, la presse et l'opinion publique du Japon. Depuis trois ans, le Parlement n'a pas voté une seule fois le budget; il a été régulièrement dissous, sans que d'ailleurs les affaires en aient marché plus mal. Le président du Conseil actuel, le maréchal Yamagata, est l'homme du monde le moins parlementaire, et l'on annonçait qu'il allait suspendre la constitution; il ne s'en est pas donné la peine, mais il a fait tout ce qu'il a voulu des députés: la première loi qu'il présenta doubla leur traitement; la deuxième donnait à la Maison Impériale cinquante millions où le gouvernement pût puiser à son aise. Depuis, chaque loi a été une occasion de nouvelles gratifications aux parlementaires; chaque vote a été tarifé; un député qui avait accepté quinze cents francs environ pour appuyer une loi vota contre; on lui fit des reproches; il répliqua dans les journaux que l'argent du Gouvernement était à tous, qu'il n'avait fait que rentrer dans son bien tout en votant suivant sa conscience.

La presse qui n'a aucune valeur ni aucune influence veut donner son avis sur tout; elle clabaude et part en guerre au moindre incident diplomatique; les journaux européens parlent alors du chauvinisme japonais, de l'alliance du Japon avec l'Angleterre, avec l'Amérique, avec la Chine, ou de la guerre avec l'une de ces puissances : les hommes d'État japonais réfléchissent et ne s'émeuvent pas.

Lorsque la Russie, l'Allemagne et la France ont forcé le Japon à déchirer le traité de Simonoseki, la presse a fait tempête : le gouvernement s'est tu et s'est résigné. Le ressentiment a été vif dans le public; aujourd'hui, les chauvins en veulent beaucoup à la Russie, un peu à l'Allemagne, et fort peu à la France: le gouvernement n'en veut à personne.

Un parti puissant prônait l'annexion de l'archipel d'Hawaï, qui compte en ce moment trente mille Japonais, contre trois mille Américains. L'Amérique déclare la guerre à l'Espagne, et s'empare d'Hawaï; la presse japonaise entre en campagne; le gouvernement, qui avait la partie belle dans l'archipel, sans défense et que les puissances européennes auraient préféré voir occupé à Hawaï qu'en Corée ou en Chine, n'a rien dit; il a laissé faire.

Quand la réorganisation sera achevée, le Japon, certainement, ne laissera plus tout faire, mais il ne prendra de décision qu'à bon escient, sûr du succès, et quand son intérêt à marcher sera tellement clair qu'il deviendra impérieux. Dans les conflits que l'on prévoit, il se mettra du côté du plus fort, surtout si celui-ci lui fait quelques avances et flatte son amour-propre.

Certains Japonais voudraient un rapprochement avec l'une ou l'autre des trois puissances, Angleterre, Chine ou Russie.

Une partie de la presse, les commerçants sont pour l'Angleterre : les journaux déclarent inévitable une entente basée sur la communauté des intérêts commerciaux ; mais en fait de commerce, qui dit communauté d'intérêts dit concurrence ; les hommes d'État le savent, ils n'ont d'ailleurs pas oublié la félonie de l'Angleterre pendant la guerre sino-japonaise et devant l'intervention de Simonoseki.

Une autre partie de la presse et les lettrés veulent l'entente avec la Chine, et voient en rêve l'armée, les finances, l'administration chinoise, régénérées par les chefs japonais. Ils parlent d'alliance. Le Japon cherchera évidemment à augmenter son influence en Chine, à obtenir de bonnes places pour ses nationaux, à se mettre en état, le jour venu, d'avoir sa part du gâteau ; mais il sait fort bien qu'une alliance avec la Chine l'obligerait à mettre une escadre en marche pour chaque querelle de mandarins, ou chaque attentat contre des missionnaires.

A l'égard de la Russie, le sentiment est celui de la crainte ; pour les officiers, c'est l'ennemi de la frontière ; à l'école de guerre, tous les thèmes d'opération ont pour sujet la guerre avec les troupes russes en Chine, en Corée ou en Sibérie ; la réciproque existe sans doute à l'académie de guerre de Pétersbourg.

La Russie n'a rien à espérer d'une guerre avec le Japon ; elle bombarderait plusieurs villes, s'emparerait d'une île ou d'un port, mais étant donné le caractère japonais, elle ne pourrait garder sa proie qu'après une guerre d'extermination. D'autre part, s'il était victorieux, que gagnerait le Japon? En Extrême-Orient, aucune des possessions de la Russie ne vaudrait, pour le Japon, la peine d'être gardée. D'ailleurs, une victoire définitive du Japon sur la Russie est invraisemblable. Pour ébranler le colosse russe, le Japon manque de masse.

Appuyée sur le Japon, la Russie serait toute-puissante en Extrême-Orient; entre les deux pays, pas de rivalité commerciale; l'accord s'est fait sur la Corée : personne n'en veut. On a souvent besoin d'un plus petit que soi, et quelques égards de sa diplomatie profiteraient plus à la Russie que les menaces de ses amiraux, toujours trop zélés.

Cette entente de la Russie et du Japon n'est pas impossible. Les sympathies de l'empereur et de la cour sont toutes à Pétersbourg; l'autocratie du tsar russe doit faire rêver le Mikado.

Le Japon entend jouer son rôle dans la question de l'Extrême-Orient : la Chine n'est plus qu'un manteau d'arlequin. Les hommes politiques de Tokio disent que le partage du Céleste-Empire en zones d'influences n'est qu'une question d'années, de mois peut-être. — Le Japon veut sa part. Sa marine et son armée empêcheront qu'on le tienne à l'écart. Entre les coalitions européennes qui seront difficilement d'accord, il fera pencher la balance du côté où il mettra son

épée ; la coalition la plus sage ne serait-elle pas celle qui l'attirerait de son côté, en lui promettant une part, prise sur les hypothèques de la coalition adverse ?

Beaucoup de Japonais ont de grandes sympathies pour la France; les officiers n'oublient pas le rôle de nos missions militaires, et le rappellent à chaque occasion. Les Japonais ne nous en veulent plus de nous être joints à la Russie et à l'Allemagne dans l'intervention qui leur enleva une partie des bénéfices du traité de Simonoseki. Le peuple comprend que nous étions liés, et les gens au courant savent gré à notre diplomatie d'avoir, pendant et après l'intervention, servi d'intermédiaire entre le Japon et la Russie. Contrairement aux craintes qu'on aime à émettre à Saïgon, l'Indo-Chine n'exerce aucune attraction sur les Japonais. Ils sont bien assez occupés chez eux et à Formose, et l'Indo-Chine paraît insignifiante à une puissance que le problème redoutable de la Chine intéresse au premier chef.

En Extrême-Orient, pour l'ensemble des intérêts commerciaux et la force militaire et navale, la France ne vient qu'au sixième rang, après l'Angleterre, le Japon, la Russie, la Chine, les États-Unis. Notre escadre est insignifiante, et nos bâtiments, modestes, montrent le moins possible leur pavillon. Notre horizon politique s'arrête à l'Indo-Chine, et la tâche d'étendre les frontières de notre colonie du côté de la Chine nous suffit. Nous ne pourrions guère être entraînés à une affaire sérieuse qu'en soutenant la Russie; notre escadre, trop peu importante pour agir seule, pourrait donner un appoint efficace à la flotte russe. Quant à une querelle personnelle avec le Japon, elle n'est guère vraisemblable. Il faudrait pousser bien loin le désir de faire les gendarmes pour le compte des autres. Il est vrai que les colonies françaises à l'étranger excellent à trouver des sujets de plaintes : à propos des nouveaux traités et de la suppression des tribunaux consulaires, nos rares colons commencent à croire que c'est à eux qu'on en veut et à crier qu'on les écorche ; leur petit nombre et la médiocrité de leurs intérêts devraient pourtant les rassurer.

Notre rôle est de développer au Japon nos relations commerciales, d'observer les événements, prêts à offrir nos bons offices, si quelque malentendu survenait avec la Russie. Cette politique d'expectative a pour corollaire la nécessité de développer dans notre colonie d'Indo-Chine, nos moyens d'attaque et de défense pour être prêts à jouer notre rôle dans le dénouement imminent de la question de Chine, et à réclamer notre lot dans le partage.

★★★

L'Administrateur-Gérant : H. CASSARD

TABLE DU DEUXIÈME VOLUME

Mars-Avril 1900

LIVRAISON DU 1er MARS

		Pages.
RUDYARD KIPLING	Ameera	1
VICOMTE DE REISET	Le Retour de Hartwell — I.	27
ACHILLE VIALLATE	Cecil Rhodes. — I	47
MARCEL PRÉVOST	Léa *(7e partie)*	72
MAURICE EMMANUEL	Les Conservatoires de Musique en Allemagne	119
H. BERGSON	Le Rire *(fin)*	146
ÉTIENNE BRICON	Helleu	180
GEORGES GAULIS	Une Question franco-russe en Orient	198

LIVRAISON DU 15 MARS

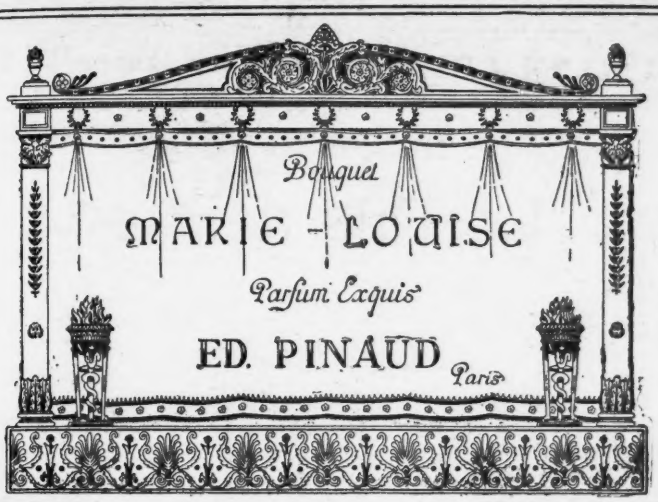
AUZIAS-TURENNE	Le Roi du Klondike *(1re partie)*	225
JACQUES HAUSSMANN	La Question des Câbles	251
AUGUSTE PAVIE	Comment je devins Explorateur. — I.	278
MARCEL PRÉVOST	Léa *(fin)*	303
MARQUIS DE LA MAZELIÈRE	La Peinture allemande contemporaine	345
ACHILLE VIALLATE	Cecil Rhodes. — II.	373
VICOMTE DE REISET	Le Retour de Hartwell. — II.	405
MICHEL CORDAY	A l'Exposition. — Visions lointaines	423
Dr ESTOURNELLE DE CONSTANT	Le Transvaal et l'Europe divisée	439

LIVRAISON DU 1er AVRIL

		Pages.
GEORGES RODENBACH	Le Mirage	445
VICTOR BÉRARD	L'Empirisme anglais	491
PIERRE DE SÉGUR	L'Émigration à Bruxelles (1654-1660)	527
AUZIAS-TURENNE	Le Roi du Klondike *(2e partie)*	547
FRÉDÉRIC MASSON	« L'Aiglon »	585
LOUIS BERTRAND	Flaubert et l'Afrique	599
AUGUSTE PAVIE	Comment je devins Explorateur *(fin)*	625
GUSTAVE GEFFROY	Van Dyck à Londres	646

LIVRAISON DU 15 AVRIL

GERHART HAUPTMANN	Le Garde-Barrière	669
MAURICE LŒWY, PIERRE PUISEUX	La Lune	700
PAUL HERVIEU	Pessimisme et Comédie	727
AUZIAS-TURENNE	Le Roi du Klondike *(3e partie)*	747
EDGARD MILHAUD	Le Mouvement agrarien en Allemagne	785
COMTESSE M. DE NOAILLES	Bittô	817
GUSTAVE REYNIER	Le Drame religieux en Espagne	821
MICHEL CORDAY	A l'Exposition. — L'Achèvement	873
★★★	Note sur le Japon	886



Vin Désiles

Formule du Dr A.-C., Ex-Médecin de Marine

Cordial Régénérateur

KOLA — COCA — QUINQUINA
GLYCÉRO-PHOSPHATES

Il tonifie les poumons, régularise les battements du cœur, active le travail de la digestion.

L'homme débilité y puise la **force**, la **vigueur** et la **santé**. L'homme qui dépense beaucoup d'activité, l'entretient par l'usage régulier de ce cordial, efficace dans tous les cas, éminemment **digestif** et **fortifiant** et agréable au goût comme une liqueur de table.

Exiger sur l'étiquette, au-dessous du titre VIN DÉSILES, la mention :

Formule du Dr A.-C., ex-médecin de la marine.

PRIX DU FLACON : **5** FRANCS.

Dépôt : **18, Rue des Arts, à LEVALLOIS-PERRET (Seine) France.** *Toutes Pharmacies.*

EXTRA-VIOLETTE

Véritable et suave Parfum
DE LA VIOLETTE

Violet
Parfumeur PARIS
29, Bd des Italiens
SEUL INVENTEUR DU

AMBRE ROYAL

Nouveau Parfum extra-fin.
Savon, Extrait, Eau de Toilette, Poudre de Riz.

SAVON ROYAL de THRIDACE et du SAVON VELOUTINE

VINS DE BORDEAUX

Coteaux d'Ambarès 3 ans, **130** francs la barrique de 228 litres logé.
En bouteille, **1 fr. 50** c. l'une.
Palus d'Ambarès 1 an, **95** francs la barrique de 228 litres logé.

Écrire : GUIONEAUD, propriétaire à Ambarès et Lagrave (Gironde)

Dans les cas de CHLOROSE et d'ANÉMIE

rebelles aux moyens thérapeutiques ordinaires, les préparations à base

d'HÉMOGLOBINE SOLUBLE de V. Deschiens

ont toujours donné les résultats les plus satisfaisants

Se vend dans toutes les Pharmacies sous les formes suivantes :

ÉLIXIR — SIROP — VIN — DRAGÉES

ET HÉMOGLOBINE GRANULÉE

DOMAINE DE MONTHORIN

Beurre fin garanti pur de tout mélange.

4 FRANCS LE KILO

S'ADRESSER A M. HURLIN

Régisseur du DOMAINE DE MONTHORIN, par Louvigné-du-Désert (Ille-et-Vilaine.)

JOINDRE A LA DEMANDE D'ENVOI LE PRIX DE LA COMMANDE
ET LES FRAIS D'EXPÉDITION PAR COLIS POSTAL

Soit pour 2 kilos 500 et au-dessous **0 85**
Pour 4 kilos 500 et au-dessous **1 05**

Quel est l'homme politique, l'écrivain, l'artiste, qui ne souhaite savoir ce que l'on dit de lui dans la presse? Mais le temps manque pour de telles recherches.

Le **COURRIER DE LA PRESSE**, fondé en 1889, Boulevard Montmartre, 19, à Paris, par M. GALLOIS, a pour objet de recueillir et de communiquer aux intéressés les extraits de tous les journaux du monde sur n'importe quel sujet.

Le **COURRIER DE LA PRESSE lit 6.000 journaux par jour.**

EAU D'HOUBIGANT La plus appréciée pour la Toilette
HOUBIGANT, 19, Faubourg Saint-Honoré

HYGIÈNE DE LA TOILETTE

Les qualités désinfectantes, microbicides et cicatrisantes qui ont valu au **COALTAR SAPONINÉ LE BEUF** son admission dans les Hôpitaux de la ville de Paris, le rendent très précieux pour les soins sanitaires du corps, lotions, lavages des pourrissons, soins de la bouche qu'il purifie, des cheveux qu'il débarrasse des pellicules, etc.

Le flacon, 2 fr.; les 6 flacons, 10 fr. Dans les Phies

SE DÉFIER DES CONTREFAÇONS

CRÉDIT LYONNAIS

Siège social à LYON. — Siège central à PARIS

CAPITAL : 200 MILLIONS

AGENCE DE BRUXELLES

DÉPOTS DE TITRES

LOCATION DE COFFRES-FORTS

CRÉDIT LYONNAIS

LOCATION DE COFFRES-FORTS

Le **Crédit Lyonnais** met à la disposition du Public des Coffres-forts entiers ou des compartiments de Coffres-forts, pour la garde des **Valeurs, Papiers, Bijoux, Argenterie, Dentelles, Objets d'Art,** etc.

Ces Coffres-forts sont situés dans les sous-sols du Crédit Lyonnais ; leur construction et leur installation présentent les plus complètes garanties contre les risques d'incendie et de vol.

Chaque locataire reçoit une **Clé spéciale,** dont il n'existe pas de double, et il peut faire varier les combinaisons de la serrure à son gré. Il peut **seul** ouvrir le Coffre qu'il a loué.

Tarif de location très réduit, à partir de 5 fr. par mois, suivant les dimensions.

Le **Crédit Lyonnais** accepte aussi **en garde** des **Coffrets, Cassettes, Caisses, Malles** et tous autres objets.

S'adresser : **Au Siège Central, 19, Boulevard des Italiens ou dans les Bureaux de quartier.**

Saison 1900

EXCURSIONS ACCOMPAGNÉES

LONDRES
ÉCOSSE & IRLANDE

Départ de Paris : *25 Juin, 16 Juillet, 6 et 27 Août et 17 Septembre*

DANEMARK
SUÈDE & NORVÈGE

Départ de Paris : *10 Juin et 14 Juillet*

SUISSE

Départ de Paris : *6 et 19 Juillet 10 et 23 Août*

S'ADRESSER
Pour Renseignements et Inscriptions :

TH. COOK ET FILS
1, Place de l'Opéra, PARIS

MM. les Actionnaires du **Comptoir National d'Escompte de Paris** sont convoqués en Assemblée générale ordinaire et en Assemblée générale extraordinaire, qui se tiendra à l'issue de la première, le jeudi 26 avril à 3 heures 1/2, au siège social, 14, rue Bergère.

ORDRES DU JOUR

Rapports du Conseil d'administration, de la Commission de contrôle et des commissaires ; Répartition du dividende. Augmentation du capital

AUX SOURDS. — Une dame riche, qui a été guérie de sa surdité et de bourdonnements d'oreille par les Tympans artificiels de L'INSTITUT NICHOLSON, a remis à cet institut la somme de 25.000 fr., afin que toutes les personnes sourdes qui n'ont pas les moyens de se procurer les Tympans puissent les avoir gratuitement.

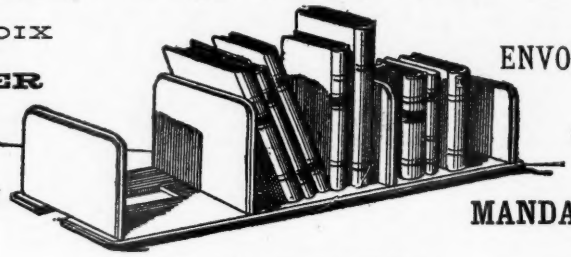
S'adresser à L'INSTITUT, « LONGCOTT, » GUNNERSBURY, LONDRES, W.

Em. TERQUEM, rue Scribe, 19, Paris.

APPUI-LIVRES A COULISSES

Cet article, très élégamment fini,
est un complément d'étagère sur une table ou sur un bureau.

AU CHOIX
NOYER
BOIS NOIR
ACAJOU



ENVOI FRANCO
CONTRE
MANDAT-POSTE

QUATRE MODÈLES EN VENTE :

Modèle O. —	Dimensions :	longueur,	0m,20;	largeur, 0m,08. Prix. . . .	8 francs.
— A. —	—	—	0m,35;	— 0m,13. Prix. . . .	10 francs.
— B. —	—	—	0m,40;	— 0m,15. Prix. . . .	15 francs.
— C. —	—	—	0m,60;	— 0m,18. Prix. . . .	20 francs.

☞ Envoi franco du Catalogue.

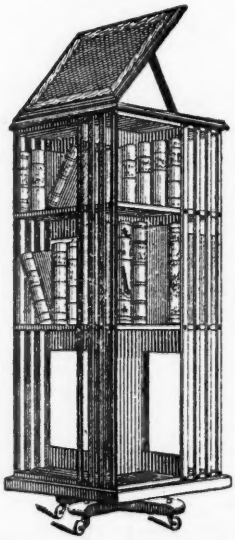
BIBLIOTHÈQUES TOURNANTES

BREVETÉES S. G. D. G.

PORTE-DICTIONNAIRE

Chevalets

SCRAP-BOOK



APPUI-LIVRES

Reliure mobile

PRESSE-RELIEUR

☞ Envoi franco du Catalogue sur demande.

L'ÉCONOMISTE FRANÇAIS

JOURNAL HEBDOMADAIRE PARAISSANT LE SAMEDI

Rédacteur en chef : M. PAUL LEROY-BEAULIEU, Membre de l'Institut

SOMMAIRE DU NUMÉRO DU SAMEDI 7 AVRIL 1900

PARTIE ÉCONOMIQUE. — Un Bouillon de culture pour le socialisme : Carmaux. — Le Marché des capitaux en Allemagne. — Le Mouvement économique et social aux Etats-Unis : la nouvelle loi monétaire; l'étalon d'or; billets d'Etat et billets de banque; conversion facultative de la dette; la Constitution américaine et l'expansion coloniale; le déclin du protectionnisme; influence de l'incident de Porto-Rico sur la campagne présidentielle. — Une Industrie française : l'industrie des jeux et jouets. — Lettres d'Angleterre : la chronique monétaire de la quinzaine; la cote de l'argent en lingots; le relevé définitif des recettes budgétaires de l'exercice 1889-1900; la situation de l'industrie lainière; le fonctionnement du régime monétaire aux Indes; les écoles de l'assistance publique; l'achèvement du grand Transsibérien. — La Rénovation de l'Asie : Sibérie, Chine, Japon. — Correspondance : les Sociétés de retraites futures banqueroutières. — Revue économique : la Chambre de compensation des banquiers de Paris; les Emissions publiques en 1899; les Chemins de fer de l'Etat russe. — Nouvelles d'outre-mer : la Fin du bimétallisme aux Etats-Unis. — Bulletin bibliographique.

PARTIE COMMERCIALE. — Revue générale. — Sucres. — Prix courant des métaux sur la place de Paris. — Correspondances particulières : Bordeaux, Lyon, Le Havre, Marseille.

REVUE IMMOBILIÈRE. — Adjudications et ventes amiables de terrains et de constructions à Paris et dans le département de la Seine.

PARTIE FINANCIÈRE. — Banque de France. — Banque d'Angleterre. — Banque de Russie. — Tableau général des valeurs. — Marché des capitaux disponibles. — Marché anglais et chemins de fer américains. — Rentes françaises. — Obligations municipales. — Obligations diverses. — Obligations des chemins de fer austro-hongrois ou autrichiennes diverses. — Actions des chemins de fer. — Institutions de crédit. — Fonds étrangers. — Valeurs diverses : Sociétés d'électricité, Canal de Suez, Mines d'or du Transvaal, de l'Australie de l'Ouest. — Assurances. — Renseignements financiers : Recettes des Omnibus de Paris, des Voitures à Paris, de la Compagnie Internationale des Wagons-Lits et du Canal de Suez. — Changes. — Recettes hebdomadaires des chemins de fer français.

BUREAUX : CITÉ BERGÈRE, 2, A PARIS

ABONNEMENTS. — Paris et Départements : Un an, 40 fr.; six mois, 20 francs.

DIE GRENZBOTEN

Zeitschrift für Politik, Litteratur und Kunst

59e ANNÉE

SOMMAIRE DU No 13. — 29 mars 1900.

Engliche Meinungsmache. Von Wilhelm Rolfs.

Aus dem Elsass. Von Paul Kannengiesser.

Konstantinopel.

Karoline von Braunschweig und ihre Tochter Prinzess Charlotte von England.

Kanonier Radegast. Eine Skizze von Ernst Johann Groth.

Massgebliches und Unmassgebliches : Mein wunderlicher Freund — Ein Schlusswort über die preuszischen Generalkommissionen.

SOMMAIRE DU No 14. — 5 avril 1900.

Zur frauenfrage.

Eine Entlassungsrede. Von Otto Kaemmel.

Chamberlains Religions- und Rassenphilosophie.

Errinnernngen an den ungarischen feldzug im Jahre 1849. Von Adolf Hess.

Wie mein Hans Ohm Minister wurde. Von Timm Kröger.

Massgebliches und Unmassgebliches : Kaufmannspolitik — Gartenbeschäftigung als Erziehungsmittel — Zuschrift.

Schwarzes Brett.

PRIX DU NUMÉRO *franco* à domicile (1 Mark). . . . . 1 fr. 25

PRIX DE L'ABONNEMENT POUR TROIS MOIS *franco* à domicile (11 Marks) . . 13 fr. 25

FR. WILH. GRUNOW, ÉDITEUR, LEIPZIG

SAVONS MOLLARD Paris, 5, Rue des Lombards, 5

35 % aux Pharmaciens et Médecins.

Savon Phéniqué à 5 % de A. Mollard, la douz.	12 »	Savon au Sublimé à 1 ou 10 % de A. Mollard,	18 à 24 la 12
Savon Boraté.. à 10 % de A. Mollard, »	12 »	Savon iodé (ki) 10 % de A. Mollard, la douz.	24 »
Savon au Thymol à 15 % de A. Mollard, »	12 »	Savon Sulfureux hygiénique parfumé, »	24 »
Savon à l'Ichthyol à 10 % de A. Mollard, »	24 »	Savon au Goudron de Norwège Mollard, »	12 »
Savon Boriqué. à 5 % de A. Mollard, »	12 »	Savon Glycérine..... de A. Mollard, »	12 »
Savon au Salol.. à 5 % de A. Mollard, »	18 »	*Se vendent en boîtes de 3 pains et de 6 pains.*	

12

Luxuriance des SEINS

Développés, Reconstitués, Embellis, Raffermis *en deux mois par les*

PILULES ORIENTALES

Bienfaisantes pr la Santé.

Réputation Universelle. (Marque Déposée)

Flac. av. Notice: France, 5f35 fco.

J. RATIÉ (Phen de 1re Cl.)

5, Passage Verdeau (Fg Montmartre)

PARIS, *et Pharmacies.*

Etranger 6f35. — DÉPÔTS : Bruxelles : Phcie St-Michel, Genève P. Doy & F. Cartier, Milano : Fcis Zambeletti; Barcelona : Cebrian y Cie, Puertaferrisa. 18; Wien : Apoth. Pserhofer, Singerstr., 15; Buenos-Aires : C. Perrel, C. Cuyo, 645-647.

60 ANNÉES DE SUCCÈS

ALCOOL DE MENTHE de RICQLÈS

(Le Seul Alcool de Menthe véritable)

CALME instantanément la SOIF et ASSAINIT L'EAU

DISSIPE *les* maux *de* cœur, *de* tête, *d'*estomac, *les* indigestions, *la* dysenterie.

EXCELLENT pour les DENTS et la TOILETTE

Préservatif contre les Épidémies

Exiger le nom **de RICQLÈS**

A. DE LUZE & FILS

88, Quai des Chartrons

BORDEAUX

VINS

et Eaux-de-Vie de Cognac

Pour tous renseignements et prix courants s'adresser directement à la maison

OU A SES REPRÉSENTANTS

A PARIS. — M. Georges ISSAVERDENS, 10, rue de Sèze.

A LA HAYE. — M. L.-J. VAN DER MANDELE 27, Hooge Nieuwstraat.

AU HAVRE. — M. G. DURAND-VIEL, 19, rue de la Bourse.

A BRUXELLES. — M. C.-J.-A. LACOSTE, 44, rue d'Arenberg.

FROID et GLACE

Compagnie Industrielle des Procédés RAOUL PICTET

16, rue de Grammont, Paris

Appareils industriels à produire le FROID et la GLACE

PRODUCTION GARANTIE

Même dans les pays les plus chauds (Envoi Franco, du Prospectus)

Société " LA FRANÇAISE "

MARQUE DIAMANT

Les meilleures bicyclettes pour la route et la course, illustrées par les victoires sanségales de Jacquelin et de Garin

Motocycles, Tricycles et Quadricycles avec siège avant suspendu. Moteur de DION

Magasin de Vente et d'Exposition

29, Avenue de la Grande-Armée, PARIS

OFFICIERS MINISTÉRIELS

Les Annonces sont reçues par M. L. LOIZEAU, 5, rue Guichard.

VENTE au Palais, le 28 avril 1900,
En 9 lots :
1° MAISON à Paris, boulev. Barbès, 66 (18e arrond).
Cont. 250 mèt. env. Rev. 12.600 fr. env.
Mise à prix 150.000 francs.
2° MAISON à Paris, rue d'Orsel, 37 et 37 *bis* (18e arr.).
Cont. 550 mèt. Rev. 6.700 fr. env.
Mise à prix 70.000 francs.
3° MAISON à Montmorency (S.-O.), r. du Marché, 21.
Cont. 61 mèt. env. Rev. 600 fr. env.
Mise à prix 3.000 francs.
4° MAISON à Pontoise (Seine-et-Oise),
1 *bis*, rue Basse et 2, rue Carnot.
Contenance 2.600 mèt. env. Revenu 2.800 francs env.
Mise à prix 30.000 francs.
5° MAISON à Pontoise (Seine-et-Oise), pl. de la Gare, dit « Hôtel de la Gare ».
Contenance 1.500 mètres. Revenu 4.500 francs envir.
Mise à prix 50.000 francs.
6° JARDIN à Pontoise (S.-O.), 3, rue Carnot.
Cont. 405 mèt. env. Rev. 120 fr. env.
Mise à prix 3.000 francs.
7° MAISON à Persan (S.-O.), 14, avenue de la Gare.
Rev. 1.800 fr. env. Mise à prix 18.000 fr.
8° MAISON à Persan (S.-O.), 16, avenue de la Gare.
Rev. 900 fr. env. Mise à prix 15.000 fr.
9° MAISON à Persan (S.-O.), 18, avenue de la Gare.
Rev. 925 fr. env. Mise à prix 9.000 fr.
S'adr. pour les renseig. : à Mes Senart et Moreau, avoués à Paris ; Mes Maurice Aubron et Moreau, not. à Paris, et à M. Baudouin, architecte à Pontoise.

VENTE au Palais, le 25 avril 1900, à 2 heures.
TROIS MAISONS A PARIS

	Revenus bruts.	Mises à prix.
Rue Saint-Martin, 312, et rue N.-D.-de-Nazareth, 76, à l'angle de ces deux rues . .	12.936 fr.	120.000 fr.
Rue Saint-Martin, 314.	12.290 fr.	120.000 fr.
Rue Saint-Martin, 316.	7.477 fr.	70.000 fr.

Faculté de réunion.
PROPRIÉTÉ et PIÈCES DE TERRE
à Stigny (Yonne).
Mise à prix 20.000 francs.
S'adresser à Me Robert Dubail, avoué poursuivant, demeurant à Paris, boulevard Saint-Michel, 54 ;
A Mes Raynaud, avoué, Breuillaud et Théret, not.

VENTE au Palais de Justce, à Paris, le 28 avril 1900, à deux heures, en trois lots.
Premier lot :
MAISON ET DÉPENDANCES A PARIS
Rue BEAUBOURG, n° 61.
Revenu brut 7.000 francs. Mise à prix 40.000 francs.
Deuxième lot :
MAISON ET DÉPENDANCES A PARIS
Rue GIT-LE-CŒUR, n° 7.
Revenu brut 4.200 francs. Mise à prix 30.000 francs.
3e lot : MAISON ET DÉPENDANCES A PARIS
Rue de Bercy, n° 236, et avenue Ledru-Rollin, n° 26.
Rev. br. 10.512 fr. Superficie 636 mèt. env.
Mise à prix 90.000 francs.
S'adresser à Mes Tissier, n° 50, rue Sainte-Anne ; Gieules et Delasalle, avoués à Paris.

VENTE au Palais de Justice, à Paris, le samedi 28 avril 1900, à deux heures.
TERRAIN
ur lequel il existe des fondations, sis à Paris (18e arrond.)., rue Duhesme, 197 et 109.
Contenance 1.606 mèt. 70 environ.
Mise à prix 80.000 francs.
S'adresser, à Paris, à Mes Rouy, 6, r. de Trévise, et Cahon, avoués ; et au Mans (Sarthe), à Me Memin, not.

---

du Mesnil-Saint-Denis et de Coignières, canton de Chevreuse, arrond. de Rambouillet (S.-O.).
Contenance 99 h. 62 a. 28 c. environ.
Mise à prix 250.000 francs.
Louée 9.000 fr. par an. Bail jusqu'en 1909.
S'adresser, à Paris, à Mes Jacques Hébert, avoué, 3, rue des Pyramides, et Lefèvre, notaire, 69, boulevard Haussmann ; et au Mesnil-St-Denis, à Me Brunet, not.

DEUX MAISONS à Paris : 1° 48, rue Miromesnil. — 2° Angle de la rue des Martyrs, 37. Rev. 18.296 fr. et 33.384 fr. — DEUX PROPRIÉTÉS à Boulogne, bords de la Seine : 1° 11, rue d'Abondances, — 2° boulevard du Quatre-Septembre, 26. Cont. 964 mèt. et 2.380 mèt. M. à prix 185.000 f., 325.000 f., 200.000 f. et 45.000 f. A adj. s. 1 ench. Ch. not. Paris, 24 avril. S'ad. aux not. Danvin, à Boulogne, et Kastler, 116, faub. St-Honoré.

GRANDE PROPRIÉTÉ à Montmorency, rue des Carrières. A adj. en 4 lots, Ch. des not. Paris, le 24 avril 1900. — 1° Grande Villa avec Jardin. Cont. 7.228 mèt. Mise à pr. 60.000 fr. — 2° Terrain avec Jardin. Cont. 10.606 mèt. M. à pr. 40.000 fr. — 3° Potager, 3843 mèt. M. à prix 25.000 fr. — 4° Terrain. Conten. 2.161 mèt. M. à pr. 5.000 fr. Faculté de réunion. S'ad. à Me Lanquest, notaire, n° 92, boulevard Haussmann.

MAISON r. Boursault, 62. Cont. 116 m. 76. Revenu 2.010 fr. Mise à prix 25.000 fr. A adjuger sur 1 ench. Ch. des notaires de Paris, le mardi 24 avril 1900. S'adresser à Me Robin, not., 5, rue du Louvre, Paris.

VILLE DE PARIS
A adj. s. 1 ench. Ch. des not. Paris, le 24 avril 1900. TROIS TERRAINS (16e arr.), rue Dufrenoy et boul. Lannes et Flandrin. Cont. 599 mèt. 18 (angles 3 façades), 513 m. 55 et 392 m. 02. M. à pr. 224 fr. le mèt. et 200 fr. le mèt. S'adr. Me Delorme, r. Auber, 11, et Me Mahot de la Quérantonnais, 14, r. des Pyramides.

VILLE DE PARIS
A adj. s. 1 ench. Ch. not. de Paris, le 24 avril 1900. TERRAIN boulevard Raspail, près de la rue de Grenelle. Cont. 414 mèt. 22. Mise à prix 500 fr. le mètre. S'adr. aux not. Mes Mahot de la Quérantonnais, n° 14, rue des Pyramides, et Delorme, 11, rue Auber, Paris.

MAISON ET TERRAIN à Asnières, angle Place et rue de la Comète. Cont. 478 m. env. Rev. br. 4.075 fr. M. à pr. 65.000 f. A adj. s. 1 ench. Ch. not., 1er mai 1900. S'adr. à Me G. Bazin, not., n° 52, rue de Clichy.

MAISON rue de l'Université, 221 (7e arrond.). Cont. 219 m. 03 env. Rev. br. 17.815 f. M. à p. 125.000 f. A adj. s. 1 ench. Ch. des not. de Paris, le 1er mai 1900. S'adresser à Me Moreau, n° 76, rue Saint-Lazare.

MAISON à Paris, rue Poulletier, n° 12. Revenu 4.000 fr. M. à pr. 45.000 fr. — PROPRIÉTÉ à Boulogne-sur-Seine, r. de Silly, 49. Cont. 885 mèt. M. à pr. 18.000 fr. A adj. sur 1 ench. Ch. not. Paris, le 1er ma 1900. S'ad. Me Jousselin, not., 21, pl. de la Madeleine.

PROPRIÉTÉ à Neuilly-Saint-James, boulev. de la Seine et r. de la Ferme, 43. Cont. 5.275 mèt. M. à pr. 150.000 fr. A adj. s. ench. Ch. des not., le 8 mai 1900. S'adr. à Me Rivière, notaire. n° 14, rue de la Paix.

HOTEL et MAISON DE RAPPORT rue Nollet, 53 et 53 *bis*. Cont. 719 m. 40. Rev. br. 17.173 fr. 40. M. à p. 100.000 fr. A adj. s. 1 ench. Ch. not., le 1er mai 1900. S'adr. à Me Max. Aubron, not., n° 146, rue de Rivoli.

VENTE au Palais de Justice,
le samedi 28 avril 1900, 2 heures, un seul lot.
LA FERME DE LA VERRIÈRE
Sise communes de La Verrière,

DÉMÉNAGEMENTS BEDEL & Cie
TÉLÉPHONE 259-24
18, Rue Saint-Augustin, 18, PARIS

LES
ASSURANCES TEMPORAIRES

Nous avons montré que le père de famille, préoccupé du sort réservé à ses enfants dans le cas où il viendrait à leur manquer prématurément, peut, au moyen d'une assurance en cas de décès, les garantir contre les conséquences matérielles de sa disparition.

Mais la protection paternelle est surtout nécessaire pendant les années d'enfance ; l'enfant devenu homme doit être en état de pourvoir à ses besoins, aussi le père dont les ressources seraient limitées et qui craindrait que le paiement périodique d'une prime d'assurance en cas de décès pour la vie entière, ne grevât trop lourdement son modeste budget, se contentera-t-il parfois de limiter la protection au temps pendant lequel elle sera tout à fait indispensable.

Il souscrira alors une assurance temporaire : la Compagnie s'engagera à payer le capital assuré lors de son décès, si ce décès se produit avant une époque déterminée, étant entendu que si l'assuré est encore vivant au terme du contrat, la Compagnie sera déliée de tout engagement et les primes payées lui seront acquises.

Souvent aussi la souscription d'une assurance temporaire est exigée au moment de la réalisation d'un prêt et notamment d'un prêt remboursable au moyen d'annuités comprenant l'intérêt et l'amortissement ; le capital d'une telle assurance n'est pas, en effet, nécessairement invariable, ou peut au contraire convenir qu'il sera modifié à des époques déterminées d'avance ; il est dès lors facile d'assurer un capital décroissant au fur et à mesure de l'amortissement de l'emprunt, de telle sorte que l'assurance couvre constamment la portion non encore amortie, mais ne couvre rien de plus.

LA NATIONALE

COMPAGNIE D'ASSURANCES SUR LA VIE

ASSURANCES EN CAS DE DÉCÈS, MIXTES ET A TERME FIXE

RENTES VIAGÈRES

18, rue du Quatre-Septembre, et 13, rue de Grammont. — PARIS

FRÈRES MARISTES

SOLUTION DE BI-PHOSPHATE DE CHAUX
***Saint-Paul-Trois-Châteaux* (Drôme).**

29 Ans de Succès contre **Scrofule, Débilité, Ramollissement, Carie des Os, Maladies des Voies respiratoires.** — Spécialement recommandée pour **Enfants et Jeunes Filles**, excite l'appétit, facilite la digestion. *Notice franco.*

LA TOILETTE ASEPTIQUE
par le SANOL DEDET *au Salicylate de Méthyle Borique*

Assure **IMMUNITÉ** contre toute invasion microbienne, en assainissant surfaces et cavités muqueuses. Prévient **inflammations, Carie dentaire, Cancer des fumeurs, Grippe, Angine, Laryngite**; fortifie et assouplit **Cordes vocales**; fait disparaître **Boutons, Dartres, Rougeurs, Couperose, Pellicules.** — **Spécifique** pour Soins intimes (voir Notice).

Incomparable pour la **TOILETTE des BÉBÉS.** — Odeur agréable, absolument inoffensif. Adopté par le Corps médical.
DEMANDER NOTICE GRATUITE : **DEDET**, Phien, *FONTAINEBLEAU.*
EN VENTE DANS TOUTES LES PHARMACIES

COMPRIMÉS DE VICHY
Aux Sels naturels de Vichy (État) extraits des Sources par la Compagnie Fermière
En faisant dissoudre 4 à 5 de ces comprimés dans un verre d'eau ou d'eau rougie, on obtient pratiquement et économiquement une eau artificielle gazeuze analogue à celle des célèbres sources de Vichy
PARIS, 6, AVENUE VICTORIA ET PHARMACIES. — COMPAGNIE FERMIÈRE DE VICHY, 8, BOULEVARD MONTMARTRE

VIN DE CHASSAING
BI-DIGESTIF
Prescrit depuis 30 ans
CONTRE LES AFFECTIONS DES VOIES DIGESTIVES
Paris, 6, Avenue Victoria.

La "PHOSPHATINE FALIÈRES" est l'aliment le plus agréable et le plus recommandé pour les enfants dès l'âge de 6 à 7 mois, surtout au moment du sevrage et pendant la période de croissance. *Il facilite la dentition, assure la bonne formation des os.*
PARIS, 6, AVENUE VICTORIA ET PHcies

CONSTIPATION
Guérison par la véritable
Poudre Laxative de Vichy
Laxatif sûr, agréable, facile à prendre
Le flac. de 25 doses environ **2 fr. 50**
PARIS, 6, AVENUE VICTORIA ET PHcies.

Dentition
SIROP DELABARRE
Sirop sans narcotique.
Employé en frictions sur les gencives, il facilite la sortie des Dents et supprime tous les accidents de la première Dentition.
Exiger le nom de DELABARRE et le **Timbre officiel.** — 3 fr. 50 LE FLACON
FUMOUZE-ALBESPEYRES, *78, Faubg St-Denis, Paris.*

Le meilleur Calmant
SIROP BERTHÉ
Souffrances de toute nature : ***Rhumes, Maux de Gorge, Maux d'Estomac, Douleurs de Ventre*** chez les Femmes, ***Excitation nerveuse, Insomnies,*** etc.
PÂTE BERTHÉ, complément du traitement.
EXIGER le *Timbre officiel* et la ***Signature***
Sirop, 3f; *Pâte*, 1f60.
FUMOUZE-ALBESPEYRES, *78, Faubg St-Denis, Paris.*

PATE ÉPILATOIRE DUSSER
Employée une ou deux fois par mois, elle détruit les poils follets disgracieux sur le visage des Dames, sans aucun inconvenient pour la peau, même la plus délicate. Sécurité, Efficacité garanties. — 50 Ans de Succès. — (Pour la barbe, 20 fr.; 1/2 boîte, spéciale pour la moustache, 10 fr. *franco* mandat) — Pour les bras, employer le **PILIVORE** — DUSSER, 1, Rue J.-J.-Rousseau, PARIS.

CHEMIN DE FER D'ORLÉANS

VOYAGES DANS LES PYRÉNÉES

La Compagnie d'Orléans délivre toute l'année des Billets d'excursion comprenant les trois itinéraires ci-après, permettant de visiter le Centre de la France et les Stations thermales et hivernales des Pyrénées et du Golfe de Gascogne.

1er ITINÉRAIRE

Paris, Bordeaux, Arcachon, Mont-de-Marsan, Tarbes, Bagnères-de-Bigorre, Montréjeau, Bagnères-de-Luchon, Pierrefitte-Nestalas, Pau, Bayonne, Bordeaux, Paris.

2e ITINÉRAIRE

Paris, Bordeaux, Arcachon, Mont-de-Marsan, Tarbes, Pierrefitte-Nestalas, Bagnères-de-Bigorre, Bagnères-de-Luchon, Toulouse, Paris *(viâ* **Montauban-Cahors-Limoges** *ou viâ* **Figeac-Limoges).**

3e ITINÉRAIRE

Paris, Bordeaux, Arcachon, Dax, Bayonne, Pau, Pierrefitte-Nestalas, Bagnères-de-Bigorre, Bagnères-de-Luchon, Toulouse, Paris *(viâ* **Montauban-Cahors-Limoges** *ou viâ* **Figeac-Limoges).**

DURÉE DE LA VALIDITÉ : 30 JOURS

PRIX DES BILLETS : 1re CLASSE **163** FR. **50.** — 2e CLASSE **122** FR. **50.**

Pour plus amples renseignements, consulter le Livret-Guide de la Compagnie, dont l'envoi gratuit est fait sur demande adressée à l'Administration centrale, 1, place Valhubert, Paris.

PARIS A LONDRES

(Viâ Rouen, Dieppe et Newhaven)

PAR LA GARE SAINT-LAZARE

SERVICES RAPIDES de jour et de nuit tous les jours (Dimanches et Fêtes compris) *et toute l'année.*

Trajet de jour en 9 heures (1re et 2e classes seulement).

GRANDE ÉCONOMIE

PRIX DES BILLETS

Billets simples, valables pendant 7 jours :

1re CLASSE.	**43fr 25**
2e CLASSE.	**32 »**
3e CLASSE.	**23 25**

Billets d'aller et retour, valables pendant un mois :

1re CLASSE.	**72fr 75**
2e CLASSE.	**52 75**
3e CLASSE.	**41 50**

Départs de Paris-St-Lazare.	10 h. matin	9 h. soir	
Arrivées à Londres	London-Bridge .	7 h. soir	7 h. 40 mat.
	Victoria.	7 h. soir	7 h. 50 mat.

Départs de Londres	London-Bridge .	10 h. matin	9 h. soir
	Victoria.	10 h. matin	8 h. 50 soir
Arrivées à Paris-St-Lazare.		6 h. 55 soir	7 h. 15 mat.

Des **Voitures à couloir** (W.-C. toilette, etc.) sont mises en service dans les trains de marée de jour entre Paris et Dieppe.

Des cabines particulières sur les bateaux peuvent être réservées sur demande préalable.

La Compagnie de l'Ouest envoie FRANCO, sur demande affranchie, des petits Guides-Indicateurs du service de Paris à Londres.

CHEMIN DE FER DE L'OUEST

Augmentation de la durée de Validité

DES BILLETS D'ALLER & RETOUR

(Grandes lignes)

Faculté de Prolongation de ces Billets.

Depuis le 15 mars, la validité des billets Aller et Retour (grandes lignes) est portée, pour les parcours inférieurs à 31 kilomètres, de **Un à Deux jours**; ce qui est également la durée fixée pour les coupures de 31 à 125 kilomètres.

Les coupures de 126 à 250 kilomètres sont valables 3 jours.
— de 251 à 400 — — 4 —
— de 401 à 500 — — 5 —
— de 501 à 600 — — 6 —
— au-dessus de 600 — — 7 —

Cette durée peut, en outre, être, à deux reprises, prolongée de moitié, moyennant supplément, pour chaque prolongation, d'un supplément égal à 10 0/0 du prix initial du billet.

CHEMINS DE FER

DE PARIS A LYON ET A LA MÉDITERRANÉE

VOYAGES A ITINÉRAIRES FACULTATIFS

EN ALGÉRIE ET EN TUNISIE

Il est délivré, pendant toute l'année, des carnets de 1re, 2e et 3e classes pour effectuer des voyages pouvant comporter des parcours sur les lignes des réseaux, *Paris-Lyon-Méditerranée, Est, État, Midi, Nord, Orléans, Ouest, P.-L.-M.-Algérien, Est-Algérien, Franco-Algérien. Ouest-Algérien, Bône-Guelma,* et sur les lignes maritimes desservies par la Compagnie générale Transatlantique, par la Compagnie de navigation Mixte (Compagnie Touache) ou par la Société générales des Transports maritimes à vapeur. Ces voyages dont les itinéraires sont établis à l'avance par les voyageurs eux-mêmes, doivent comporter, en même temps que des parcours français, soit des parcours maritimes, soit des parcours maritimes et algériens ou tunisiens; les parcours sur les réseaux français doivent être de 300 kilomètres au moins ou être comptés pour 300 kilomètres.

Les parcours maritimes doivent être effectués exclusivement sur les paquebots d'une même Compagnie.

Les voyages doivent ramener les voyageurs à leur point de départ. Ils peuvent comprendre, non seulement un circuit fermé dont chaque portion n'est parcourue qu'une fois, mais encore des sections à parcourir dans les deux sens, sans qu'une même section puisse y figurer plus de deux fois (une fois dans chaque sens ou deux fois dans le même sens).

Arrêts facultatifs dans toutes les gares du parcours.

VALIDITÉ : 90 jours avec faculté de prolongation de *3 fois 30 jours*, moyennant le paiement d'un supplément de 10 0/0 chaque fois.

VOYAGES CIRCULAIRES

à COUPONS COMBINABLES sur le RÉSEAU P.-L.-M.

Il est délivré toute l'année, dans toutes les gares du réseau P.-L.-M., des carnets individuels ou de famille pour effectuer sur ce réseau. en 1re, 2e et 3e classe, des voyages circulaires à itinéraire tracé par les voyageurs eux-mêmes, avec parcours totaux d'au moins 300 kilomètres. Les prix de ces carnets comportent des *réductions très importantes* qui atteignent, pour les billets collectifs, 50 0/0 du Tarif Général.

La validité de ces carnets est de 30 jours jusqu'à 1.500 kilomètres; 45 jours de 1.501 à 3.000 kilomètres; 60 jours pour plus de 3.000 kilomètres. Faculté de prolongation, à deux reprises, de 15, 23 ou 30 jours, suivant le cas, moyennant le paiement d'un supplément égal au 10 0/0 du prix total du carnet, pour chaque prolongation. Arrêts facultatifs à toutes les gares situées sur l'itinéraire. Pour se procurer un carnet individuel ou de famille, il suffit de tracer sur une carte, qui est délivrée gratuitement dans toutes les gares P.-L.-M., bureaux de ville et agences de la Compagnie, le voyage à effectuer, et d'envoyer cette carte 5 jours avant le départ, à la gare où le voyage doit être commencé, en joignant à cet envoi une consignation de 10 francs. Le délai de demande est réduit à deux jours (dimanches et fêtes non compris) pour certaines grandes gares.

60 Centimes seulement

le Ravissant Ouvrage

L'EXPOSITION POUR TOUS

Visites pratiques à travers les Palais.

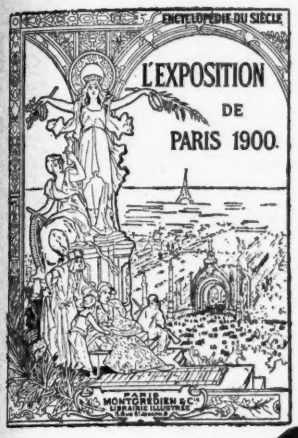
EN VENTE PARTOUT

160 Francs de PRIMES à tout Acheteur d'un Numéro.

Cette charmante publication, de format américain in-8°, imprimée sur deux colonnes en très beaux caractères, contient les descriptions de toutes les **vues d'ensemble,** *de toutes les constructions,* **Palais français** *et* **étrangers, Pavillons coloniaux,** *etc., etc. — Nombreuses illustrations et Plans détaillés.*

60c le Numéro. Par Poste : 75c

Adresser les demandes aux Éditeurs :
MONTGREDIEN & Cie, 8, Rue St-Joseph, Paris.



EN VENTE
CHEZ TOUS LES LIBRAIRES, MARCHANDS DE JOURNAUX, KIOSQUES ET GARES

L'EXPOSITION DE PARIS DE 1900

SPLENDIDE PUBLICATION HEBDOMADAIRE
Illustrée de nombreuses Gravures dans le texte
et de Grandes Planches en couleurs et Aquarelles de 58c × 38c.

Le N° 1 paru cette Semaine contient :

La Vue Générale des Rives de la Seine

Splendide Gravure dessinée par **HOFFBAUER**, gravée sur bois par **BELLENGER**, mesurant 1m12 sur 0m38 et tirée en couleurs par LAHURE

(Une Légende indicatrice donne l'emplacement de tous les Palais et Pavillons.)

50c. LE NUMÉRO
En Vente Partout.

ENVOI FRANCO contre **50 CENTIMES**
adressés en Timbres-Poste aux Éditeurs :
MONTGREDIEN & Cie, 8, Rue St-Joseph, Paris.

Société d'Édition Artistique

JULES GAULTIER, Directeur général

PAVILLON DE HANOVRE

32-34, Rue Louis-le-Grand, PARIS

Pour paraître le 23 Avril 1900

EXPOSITION

DE L'ŒUVRE DE

Antoine Van Dyck

ORGANISÉE PAR LA VILLE D'ANVERS

A L'OCCASION DU

300e ANNIVERSAIRE DE LA NAISSANCE DU MAITRE

PAR

P. BUSCHMANN JR.

OUVRAGE DE GRAND LUXE 50 × 65

Trente Héliogravures d'après les Originaux

Précédées d'une étude de Paul BUSCHMANN et du Catalogue complet de l'Exposition VAN DYCK

Tirage rigoureusement limité à 500 Exemplaires, timbrés et numérotés par le Cercle de la Librairie.

Nos 1 à 100. — Sur papier impérial du Japon, en une riche couverture en parchemin naturel, avec fers spéciaux dessinés par GIRALDON et gravés par SOUZE.

Prix : 500 francs

Nos 101 à 500. — Sur papier de Hollande à la cuve, en un élégant carton avec fers spéciaux.

Prix : 200 francs

Cet ouvrage, véritable chef-d'œuvre d'impression, est un digne monument élevé à la mémoire du Maître illustre que célébrait la ville d'Anvers en août 1899. Il réunit, en reproductions d'une perfection incomparable, les plus beaux tableaux ayant figuré à cette Exposition, qui restera comme un souvenir inoubliable pour tous ceux qui l'ont visitée.

Une savante étude de PAUL BUSCHMANN, le critique anversois bien connu, nous initie au charme de cette œuvre unique, qui nous représente les principales figures de l'aristocratie européenne au siècle le plus élégant qui fut jamais. Cette Étude est suivie du Catalogue complet des œuvres exposées.

Ouvrage de grand luxe, à tirage rigoureusement limité et soigné en ses moindres détails, il séduira les amateurs et les collectionneurs désireux de faire entrer dans leurs collections cette magnifique publication, la plus belle qu'on ait jamais entreprise sur VAN DYCK, digne complément des fêtes données en son honneur.

Librairie HACHETTE et Cie, boulevard Saint-Germain, 79, Paris

PETITE BIBLIOTHÈQUE DE LA FAMILLE (1re Série)

Nouvelle Collection de Romans pour les Jeunes Filles, pour les Jeunes Femmes

MADAME P. CARO

Aimer c'est Vaincre

Roman illustré de quarante-deux Dessins d'après VULLIEMIN

Un volume in-16, broché, avec couverture en couleurs . . . . . **3** fr. **50**

Cartonné, tête dorée . . . . . **5** francs

ROMANS PUBLIÉS DANS CETTE COLLECTION

Un Peu, Beaucoup, Passionnément (Couronné par l'Académie Française), par Mme Lescot.

Au Lys d'Argent, par Fr. Deschamps.

Ordre du Roi, par G. de Beauregard.

Insaisissable Amour, par Marion Crawford.

Le Beau Fernand (Couronné par l'Académie Française), par Mme de Bovet.

Bibelot, par May Armand Blanc.

Les Retours du Cœur, par J.-H. Rosny, de l'Académie des Goncourt.

Un Petit Monde d'autrefois, par Antonio Fogazzaro.

Mademoiselle Mignon, par J.-S. Winter.

Une Reine des Fromages et de la Crème, par Mme de Longgarde.

Le Supplice d'une Mère, par Arthur Dourliac.

Chaque volume : broché, **3** fr. **50**. — Cartonné, **5** francs.

PEREZ GALDOS

MISÉRICORDE

ROMAN

TRADUIT DE L'ESPAGNOL AVEC L'AUTORISATION DE L'AUTEUR

Par Maurice BIXIO

PRÉFACE DE MOREL-FATIO

Un volume in-16, broché . . . . . **3** francs.

Dans la même Collection :

Barnum (P.-T.). *Les Millions de Barnum*, amuseur de peuples; autobiographie, adaptée de l'américain, par J. Soudan . 1 vol.

Erckmann-Chatrian. *L'Ami Fritz*. 1 vol.

Pereda (José-Maria de). *Sotileza*, traduit de l'espagnol par Jacques Porcher. 1 vol.

Tolstoï (Comte). *La Guerre et la Paix* (1805-1820); roman historique. 7e édit. . 3 vol.

— *Anna Karénine*. 9e édit. . . . . 2 vol.

— *Les Cosaques*. — *Scènes du siège de Sébastopol*. 3e édit. . . . . 1 vol.

— *Souvenirs*. Enfance. — Adolescence. — Jeunesse, traduits par A. Barine. 3e édit. 1 vol.

Chaque volume in-16, broché : **3** francs.

CALMANN LÉVY, Éditeur, rue Auber, 3, PARIS

HUGUES LE ROUX

Le Fils à Papa

— ROMAN —

Un volume grand in-18. Prix . . . . . 3 fr. 50

FERNAND GREGH

La Beauté de Vivre

— POÉSIES —

Un volume grand in-18. Prix . . . . . 3 fr. 50

HELDEU

Au Tableau

Scènes de la vie militaire

— ROMAN —

Un volume grand in-18. Prix . . . . . 3 fr. 50

L'AUTEUR DE "AMITIÉ AMOUREUSE"

Le Doute plus fort que l'Amour

— ROMAN —

Un volume grand in-18. Prix . . . . . 3 fr. 50

A. LE BRAZ

Le Gardien du Feu

— ROMAN —

Un volume grand in-18. Prix . . . . . 3 fr. 50

LE R. P. DIDON

Les Allemands

Un beau volume in-8°. Prix . . . . . 7 fr. 50

Envoi FRANCO contre mandat ou timbres-poste.

LIVRES NOUVEAUX

DRAMES DE FAMILLE, par **Paul Bourget.**

Il y a dans ce livre deux longues nouvelles, *l'Échéance* et le *Luxe des autres*, suivies de nouvelles plus courtes, et formant série, *Cœurs d'enfants*. Elles renferment, comme toutes les œuvres de M. Paul Bourget, des analyses minutieuses et pénétrantes. L'auteur est de ceux que les apparences ne sauraient duper longtemps : il découvre toujours au travers les douleurs secrètes, que les personnages s'efforcent d'oublier. Il y a quelque chose de tragique dans la simplicité même de ces récits. M. Paul Bourget s'était appliqué jusqu'ici presque uniquement aux choses de l'amour, aux complications sentimentales : ce sont aujourd'hui les drames de la famille qui le sollicitent et qui l'émeuvent. Le choix des sujets permet de recommander hautement ce beau livre; il est de ceux qu'on peut ne point cacher; avec ses beautés littéraires de premier ordre, il contient d'utiles enseignements.

LE MARQUIS DE CARABAS, par **Romain Coolus.**

Avec toutes les ressources de la métrique moderne, M. Romain Coolus a mis en vers libres le conte de Perrault, et il en a fait trois actes d'une fantaisie charmante et pittoresque. Il a rajeuni le vieux sujet, comme il rajeunissait les vieux rythmes. Les scènes surgissent imprévues et légères, toutes compliquées de personnages innombrables. Ils font trois petits tours et puis s'en vont, comme les marionnettes, et ils trouvent le temps de dire ou d'inspirer à M. le marquis de Carabas deux ou trois couplets de jolie verve, rehaussés de lyrisme, çà et là. L'auteur de *l'Enfant malade* et de *Lysiane* a écrit pour lui ce « conte lyrique bouffe », comme il l'appelle, pour se délasser, pour oublier cette tristesse des êtres et des choses qui vient assombrir toutes les œuvres d'observation. Mais sa gaieté même ne va pas sans mélancolie : c'est un charme de plus dans ce livre abondant et subtil.

L'APPEL AU SOLDAT, par **Maurice Barrès.**

Ce livre est le deuxième d'une série. Il continue les *Déracinés* et il prépare *Leurs Figures*, dont M. Maurice Barrès nous annonce la publication prochaine. Les lecteurs de la *Revue* retrouveront dans l'*Appel au Soldat* tous les personnages principaux qu'ils ont connus ici même : le professeur Bouteiller, le sentimental François Sturel, et Renaudin devenu reporter, et Saint-Phlin, et Rœmerspacher, et Suret-Lefort, jusqu'à Mouchefrin, tombé maintenant aux plus louches besognes. A côté de ces personnages imaginaires, M. Maurice Barrès nous montre tous les hommes politiques, qui furent mêlés à l'aventure boulangiste. L'auteur les a vus de près et l'interprétation qu'il donne des événements et des âmes est curieuse même pour ceux-là qui ne partagent pas toutes ses opinions.

LA BEAUTÉ DE VIVRE, par **Fernand Gregh.**

Presque tous ces poèmes sont connus de nos lecteurs. Ils ont pu admirer ici même avec quelle souplesse, quelle grâce, mais aussi avec quelle puissance et quelle sincérité d'émotion, M. Fernand Gregh a su renouveler son talent. Après la *Maison de l'Enfance*, ce délicieux murmure de confidences où l'auteur semblait hésiter encore entre la vie et le rêve, on attendait de lui une œuvre d'homme, frémissante et sonore : c'est bien l'œuvre qu'il nous a donnée. Il ne s'est point enfermé en lui-même : tout l'attire et l'émeut, les joies et les souffrances des autres comme les siennes propres. Il a vraiment « cette fureur d'aimer », dont parlait un autre poète. Sans cesse, à chaque pas, à chaque regard, en lui, autour de lui, il cherche et trouve partout de la beauté. Il nous fait aimer toute la vie : autant que de notre admiration, ses vers sont dignes de notre gratitude.

NAPOLÉON ET SA FAMILLE,
tomes III et IV, par **Frédéric Masson.**

Après les deux volumes sur *Joséphine de Beauharnais* et sur *Joséphine impératrice et reine*, M. Frédéric Masson revient à son grand ouvrage sur *Napoléon et sa Famille*. Grâce à lui, toute la vie de l'empereur et des siens nous devient peu à peu familière. Ces deux tomes sont consacrés à la période de 1805 à 1809 : ils nous renseignent plus particulièrement sur les frères et les sœurs de l'Empereur, sur leurs mariages, sur leur établissement dans les principautés et les royaumes de l'Europe. On n'a rien publié de plus intéressant et de mieux informé, — d'autant que M. Frédéric Masson continue à nous livrer impartialement tous les documents qu'il possède : au risque de passer pour sévère, il nous découvre toute la vérité, telle qu'elle lui est apparue.

LA GUERRE DES MONDES, par **H.-G. Wells**,
traduit de l'anglais par **Henry D. Davray.**

Déjà, dans la *Machine à explorer le temps*, M. H.-G. Wells nous avait montré les futurs habitants de notre monde, tels qu'il les imagine après des milliers de siècles, les uns affaiblis de bien-être, gracieux, tendres et nuls, les autres installés en des galeries souterraines d'où ils ne sortent que la nuit, intelligents, travailleurs et cruels. L'auteur suppose dans ce nouveau roman que les Marsiens envahissent la terre. Ils se sont fait lancer de leur planète par un canon gigantesque; et ils nous arrivent en des obus, comme des héros de Jules Verne. Ils disposent d'engins formidables, et tout est détruit sur leur passage. Mais les Marsiens ne sont pas adaptés aux conditions de notre existence : la maladie les terrasse et les tue. La version française de M. Davray est écrite avec soin, d'un style toujours précis et ferme.

LA REVUE DE PARIS

Paraît le 1er et le 15 de chaque mois

PRIX DE L'ABONNEMENT :

	UN AN	SIX MOIS	TROIS MOIS
PARIS	48 »	24 »	12 »
SEINE ET SEINE-ET-OISE	51 »	25 50	12 75
DÉPARTEMENTS	54 »	27 »	13 50
ÉTRANGER (UNION POSTALE)	60 »	30 »	15 »

On s'abonne aux bureaux de la Revue de Paris, *85 bis, faubourg Saint-Honoré, dans toutes les librairies et dans tous les bureaux de Poste de France et de l'Étranger.*

Les abonnements partent du 1er et du 15 de chaque mois.

Les mandats ou valeurs à vue pour Paris doivent être au nom de M. l'administrateur-gérant de la Revue de Paris, *85* bis, *faubourg Saint-Honoré.*

Les annonces sont reçues aux bureaux de la Revue de Paris, *85 bis, faubourg Saint-Honoré.*

La reproduction et la traduction des œuvres publiées par la Revue de Paris *sont, à moins d'indication spéciale, complètement interdites dans tous les pays y compris la Suède et la Norvège.*

IMPRIMERIE CHAIX, RUE BERGÈRE, 20, PARIS. — 7692-4-00. — (Encre Lorilleux).